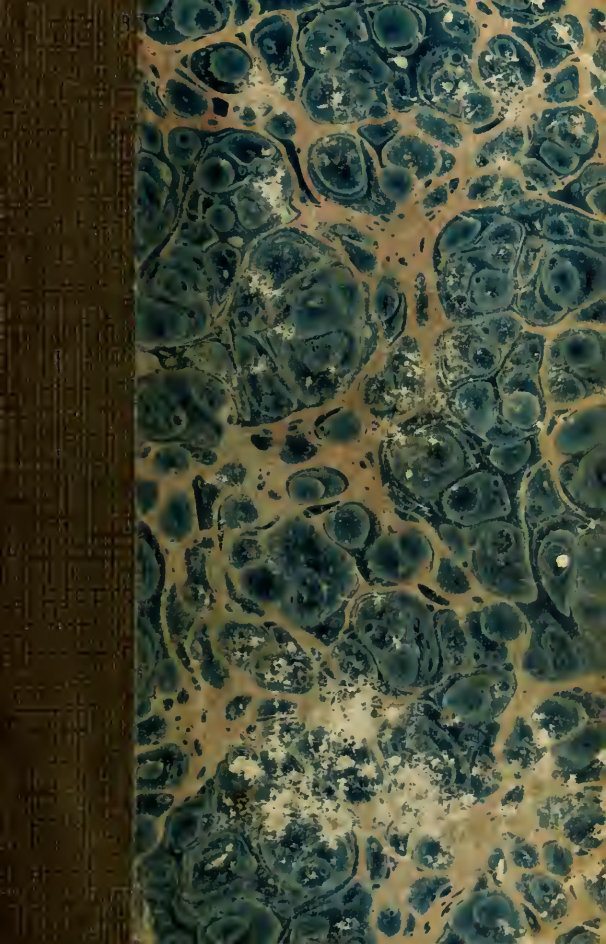
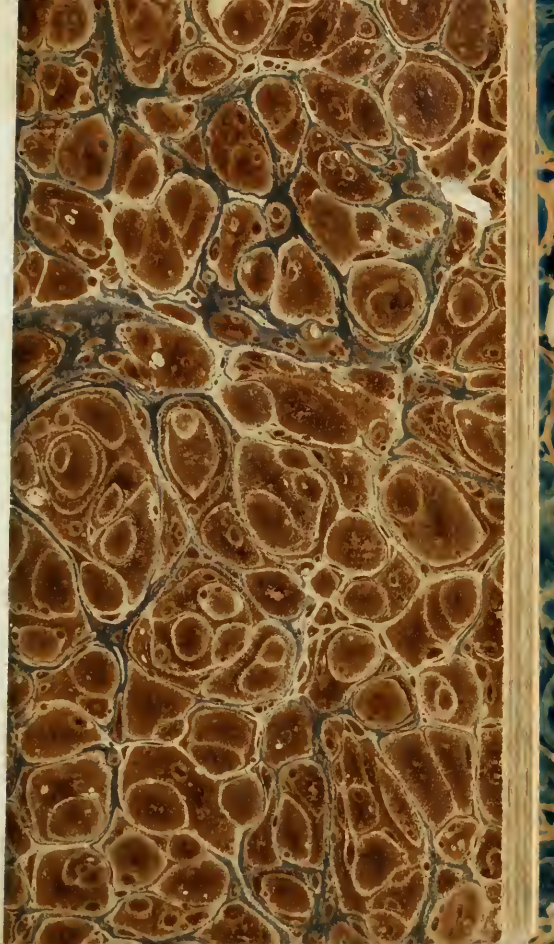




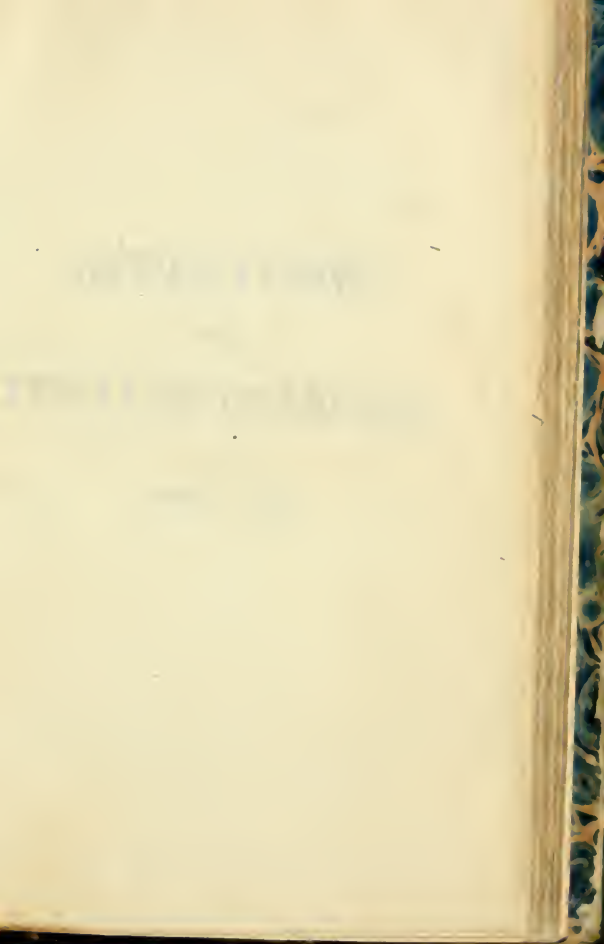


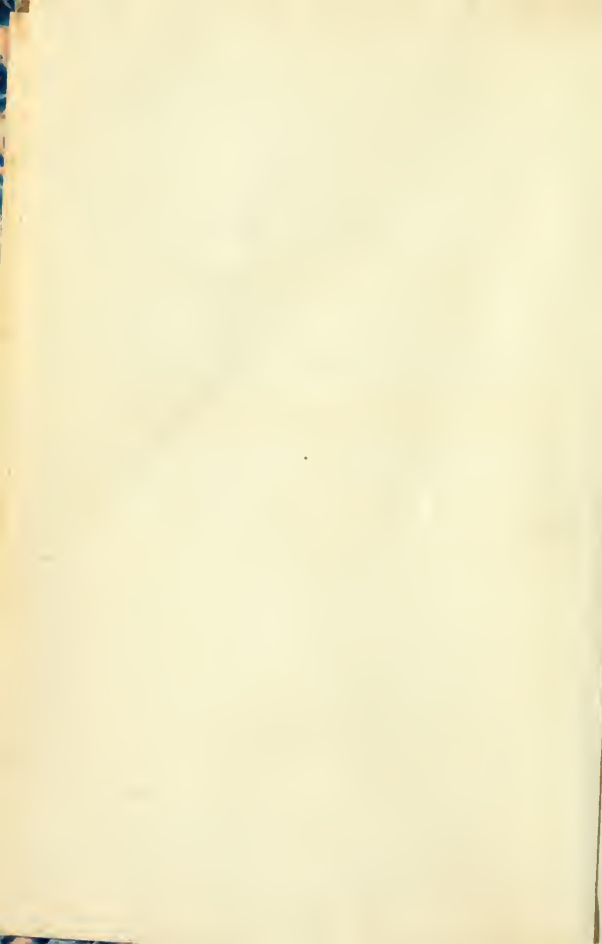
Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

C. Carrington D









RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS.

TOME VII.

A PARIS,

CHEZ { LADRANGE, libraire, quai des Augustins, n° 19;
GUIBERT, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 10;
LHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 27;
VERDIÈRE, libraire, même quai, n° 25.

APC
R4254

CHEFS-D'OEUVRE
DRAMATIQUES
DE DANCOURT.

—
TOME III.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

1822.

144506
—
27/11/17.

FR

1794

D3H19

1822

t.B

LES CURIEUX
DE COMPIÈGNE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois le 4 octobre
1698.

PERSONNAGES.

LE CHEVALIER DE FOURBIGNAC, }
CLITANDRE, } officiers.

FRONTIN, valet de Clitandre.

MADAME PINUIN, hôtesses des Trois-Rois.

GUILLAUME, cousin de madame Pinuin.

MADAME ROBIN, bourgeoise de Paris.

MADAME VALENTIN.

ANGÉLIQUE, fille de madame Valentin.

M. MOUFLARD, marchand de galons d'or.

M. VALENTIN, marchand de draps.

UN PETIT GREFFIER.

Plusieurs OFFICIERS, SOLDATS, VIVANDIERS, etc.

La scène est au camp de Compiègne.

LES CURIEUX

DE COMPIÈGNE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER.

Oh, cadédis ! je n'y comprends rien. Comment, parceque j'ai perdu mon argent, je deviens triste au milieu des plaisirs et des agréments d'un camp paisible ? Eh ! où donc est ton esprit, chevalier de Fourbignac ? qu'est-il devenu, mon enfant ? crains-tu de demeurer court, toi dont la cervelle est le magasin des expédients ? Ah ! te voilà ; bonjour, l'ami Frontin ; comment se porte ton excellence ?

SCÈNE II.

FRONTIN, LE CHEVALIER.

FRONTIN.

Fort au service de la vôtre, monsieur le chevalier. Mais vous, comment vous en va ?

LE CHEVALIER.

Tu vois, mon enfant; le mieux du monde : toujours gai, gaillard, accablé d'honneurs, et comblé de dettes ; sans amour, Dieu merci ; sans argent, de par tous les diables.

FRONTIN.

C'est tout comme chez nous, monsieur ; et à l'enour près, dont mon maître a bonne provision, vos destinées sont assez pareilles.

LE CHEVALIER.

Oh, cadédis ! je le dette d'être aussi gueux que je le suis : je te parle confidemment ; je fais figure en apparence, toujours bonne table, beaucoup de vin, les hautbois du régiment ; force bergères de Paris, quelques provinciales, maintes vilagèises, dansent les soirs devant ma tente ; je me donne ainsi le bal à peu de frais. Je n'ai pas quatre pistoles, et je me diverts toujours ; tout coup vaille.

FRONTIN.

Vous êtes heureux d'avoir bon crédit.

LE CHEVALIER.

Sandis, je le prends à telle lin que de raison, et je ne suis embarrassé que d'une certaine grosse hotesse, chez qui j'ai mis loger, à mes dépens, des incommodes de Paris, moitié bourgeois, moi-

tié bourgeoises, qui sont très indiscretement venus me rendre ici visite.

FRONTIN.

Eh! de quoi diantre vous avisez-vous de défrayer cette caravane? Ce sont bien là les allures d'un homme de votre pays!

LE CHEVALIER.

Paix, tais-toi, je la leur garde bonne : ce sont de bonnes connoissances subalternes de robe, marchands, usuriers pour la plupart : je suis un peu sur leurs parties, je m'y veux mettre pour, davantage, et je leur paie consciencieusement par avance l'intérêt de leur argent, parceque le principal est mal assuré.

FRONTIN.

Cela est de bonne foi pour un chevalier de Gascogne, et je croyois qu'il n'y avoit que mon maitre capable d'une si grande délicatesse de conscience.

LE CHEVALIER.

Comment?

FRONTIN.

Nous sommes dans la même crise que vous, monsieur. Monsieur Nicolas Valentin, honnête marchand qui fournit le régiment, madame Judith Valentin sa femme, mademoiselle Angélique

Valentin leur fille, avec d'autres bourgeois et bourgeoises des environs de la rue du Roule, se sont avisés de venir voir le camp; monsieur mon maître, qui est fort libéral, quoiqu'il n'ait pas le double, les a généreusement régales presque tous les jours. On a fait de grands repas, nous en avons fait les honneurs; mais je serois d'avis d'en laisser payer la dépense à nos bourgeois, qu'en dites-vous?

LE CHEVALIER.

J'opinerois de même pour les miens, si je n'en visageois les suites.

FRONTIN.

Ce qui nous embarrasse le plus, nous autres, c'est que mon maître est amoureux de mademoiselle Valentin la fille: cela nous pique d'honneur, voyez-vous; et il faut, ou crever, ou faire bien les choses.

LE CHEVALIER.

Tu as raison. Le voici, ton maître.

SCÈNE III.

CLITANDRE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

CLITANDRE.

Ah! mon pauvre Frontin, je suis au désespoir. Bonjour, chevalier, comment te portes-tu?

LE CHEVALIER.

Aussi mal que toi. Qui te désespère?

CLITANDRE.

Je suis dans la plus cruelle situation où je me sois trouvé de ma vie.

LE CHEVALIER.

Eh bien! donne la main, je t'en offre autant, je ne suis pas mieux.

CLITANDRE.

Sais-tu la cause de mes chagrins?

LE CHEVALIER.

Si je la sais? je la ressens comme toi-même; je suis dans le cas, te dis-je.

CLITANDRE.

Toi, chevalier, tu serois amoureux?

LE CHEVALIER.

Amoureux, moi? Je ne connois l'amour que chez autrui : ce n'est point par le cœur que nous nous ressemblons, mon ami, c'est par la bourse.

CLITANDRE.

Ah! c'est encore un surcroît à mon malheur; je n'ai pas un sou, mon pauvre chevalier.

LE CHEVALIER.

Amoureux et gueux; ces deux qualités, qui séparément ne sont pas fort bonnes, c'est bien le diable quand le hasard les met ensemble.

CLITANDRE.

Mon pauvre Frontin, que ferez-vous ? parle.

FRONTIN.

Ma foi, je ne sais, monsieur : ce qui me paroît de plus facile, c'est que vous consoliez monsieur le chevalier, que monsieur le chevalier vous console, et que je vous exhorte tous deux à prendre patience ; car je ne vois pas que nous soyons en état de nous rendre réciproquement d'autre service.

LE CHEVALIER.

Cadédis, pourquoi non ? Associons nos infortunes et nos savoir-faire : allons, un coup de désespoir, Frontin.

CLITANDRE.

Il n'y a rien que je ne sois capable d'entreprendre pour me tirer de cette affaire.

LE CHEVALIER.

Moi, j'escaladerois le firmament pour en sortir avec honneur.

FRONTIN.

Mais, si vous vous trouvez tant de résolution, il y auroit un moyen...

CLITANDRE.

Quel est-il ? parle.

FRONTIN.

Il est un peu scabreux, à la vérité ; mais pour franchir un mauvais pas...

LE CHEVALIER.

Explique-toi seulement, dépêche.

FRONTIN.

Ne pourrions-nous point aller en parti sur le grand chemin de Paris ? Il y auroit là de bons coups à faire.

CLITANDE.

Tu perds l'esprit, Frontin.

FRONTIN.

Point du tout, monsieur ; aux environs d'un camp, il n'y a point de mal d'aller en parti : la curiosité a rendu la bourgeoisie de Paris très voyageuse ; quel inconvénient trouveriez-vous de faire payer aux premiers venus les frais que nous sont venus faire ici leurs camarades ?

LE CHEVALIER.

L'expédient me plairoit assez, si je n'appréhendois les conséquences.

FRONTIN.

Mais, écoutez, cela peut avoir des suites, vous avez raison ; voyez.

CLITANDE.

Si tu n'imagines pas autre chose, je ne vois pas...

LE CHEVALIER.

Oh, cadédis ! je tiens une idée qui vaut, je crois, son pesant d'or.

FRONTIN.

Je ne suis point jaloux de l'invention; parlez.

CLITANDRE.

Dis-nous ce que c'est.

LE CHEVALIER.

Tu ne veux pas te brouiller ouvertement avec ta compagnie bourgeoise, j'ai quelque sorte de ménagement pour la mienne : tout cela est dans les règles; il faut de la bonne foi, de la politesse, et du savoir-vivre : mais...

FRONTIN.

Où ce mais-là nous mènera-t-il? voyons.

LE CHEVALIER.

Abandonnons-nous réciproquement nos curieux. Vous ferez ce que vous pourrez des miens; et des vôtres, moi, j'en tirerai raison, sur ma parole.

CLITANDRE.

Que dis-tu de cette imagination, Frontin?

FRONTIN.

Cela m'ouvre l'esprit, monsieur : notre monsieur Valentin, à son négoce près, est un bourgeois aussi bourgeois et aussi neuf...

LE CHEVALIER.

Les miens sont à peu près de même, habiles gens dans leur commerce, mais d'autre part très imbéciles.

FRONTIN.

Voilà de bons sujets, il faudroit un peu raisonner là-dessus.

LE CHEVALIER.

Allez raisonner de ce côté, je vous rejoins dans le moment même.

CLITANDRE.

Qui t'empêche de venir avec nous?

LE CHEVALIER.

Une grosse hôtesse de ces quartiers, que je vois venir. Comme je lui dois, je la ménage; et je voudrois bien, en cas de besoin, qu'elle fût femme d'accommodement.

FRONTIN.

Comment! et c'est madame Pinuin, la maîtresse des Trois-Rois!

CLITANDRE.

Madame Pinuin!

LE CHEVALIER.

Justement. Vous la connoissez?

FRONTIN.

Si nous la connoissons? Elle a été femme de charge d'une fille d'opéra chez qui nous soupions quelquefois: c'est une fort bonne pâte de femme; et, dans le dessein que nous avons, nous pourrions bien avoir besoin d'elle.

LE CHEVALIER.

Oui? je vais la mettre dans ma manche : laissez faire, et retirez-vous; je ne vous ferai pas attendre.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, MADAME PINUIN.

LE CHEVALIER.

Eh bien! qu'est-ce, la belle hôtesse? sitôt que je vous aperçois, j'écarte les importuns comme vous voyez, et je connois à votre physionomie que je ne vous fais pas de chagrin. Sympathisons-nous ensemble, quelque tant soit peu, par aventure?

M^{me} PINUIN.

Pourquoi non, monsieur le chevalier? J'aime les gens de bonne humeur; et, de tous les Gascons que j'ai jamais vus, vous me paraissez le plus drole et le plus divertissant, je vous assure.

LE CHEVALIER.

Aussi le suis-je. Quel goût de femme! Devenez veuve, madame Pinuin, je fais votre fortune; devenez veuve, encore une fois, et je vous épouse.

M^{me} PINUIN.

Que je devienne veuve! il y a trois ans que je le suis, monsieur.

LE CHEVALIER.

Comment! vous l'êtes? Quoi! ce gros vivant qui ordonne tout dans la maison, qui tranche, qui taille, qui rogne...

M^{me} PINUIN.

Ce n'est que mon compère, monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER.

Votre compère? Eh bien! devenez veuve du compère, et nous ferons nos conditions.

M^{me} PINUIN.

Il n'y a point de conditions à faire entre vous et moi. J'ai d'autres vues pour vous, monsieur le chevalier, je veux faire votre fortune à vous qui m'offrez de faire la mienne.

LE CHEVALIER.

Ma fortune, à moi? Cadédis, je vous mets à même, parlez.

M^{me} PINUIN.

Avez-vous le cœur libre, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Si j'ai le cœur libre? J'entends; j'ai fait quelque passion dans le pays: eh, cadédis, pauvre chevalier! ne seras-tu jamais corrigé de trop d'ascendant sur les dames?

M^{me} PINUIN.

Cela viendra, ne vous affligez point, et dites-moi naturellement si vous pouvez disposer de vous.

LE CHEVALIER.

En faveur de qui, ma chère enfant ? Si c'est une vieille, néant, je suis loué ; si c'est une jeune, nous passerons bail quand il lui plaira.

M^{me} PINUIN.

Ce n'est point un bail dont il est question, c'est un bon contrat de mariage.

LE CHEVALIER.

Bail ou contrat, je ne dispute point des termes, sachons seulement qui ce peut être.

M^{me} PINUIN.

C'est madame Robin.

LE CHEVALIER.

Qui ? cette gaillarde bourgeoise qui a toujours un pied en l'air ?

M^{me} PINUIN.

Elle-même, justement.

LE CHEVALIER.

Eh ! c'est la maîtresse de monsieur Moufflard, un de ces messieurs que j'ai logés chez vous ; c'est avec lui qu'elle est venue de Paris, ils sont fiancés depuis quatre jours.

M^{me} PINUIN.

Elle se défiancera, si vous voulez ; l'air du camp

lui a donné une noble aversion pour son fiancé, et un goût pour tout ce qui s'appelle homme d'épée.

LE CHEVALIER.

Oh! cadédis, le goût est trop général.

M^{me} PINUIN.

Vous en profiterez seul, et de trente mille écus d'argent comptant que je vous offre de sa part, aux conditions de l'épouser.

LE CHEVALIER.

Trente mille écus, madame Pinuin! Je ne me sens point de répugnance dans cette affaire. Agis donc, achève, termine; je me repose sur tes soins et sur mon mérite: elle m'aime sans trop me connoître; quand elle me connoîtra, qui pourroit-elle me préférer?

M^{me} PINUIN, *à part*.

Il n'a pas mauvaise opinion de sa petite personne.

LE CHEVALIER.

Écoute, au moins, vois où tu t'embarques: je compte là-dessus; si l'affaire manque, il faudra me faire crédit, je t'en avertis. Sans adieu, mon aimable hôtesse.

M^{me} PINUIN.

Jusqu'au revoir, monsieur le chevalier.

SCÈNE V.

MADAME PINUIN.

L'affaire ne manquera pas, à ce que je prévois; la dame est éprise du Gascon, le Gascon est fort épris des trente mille écus. Oh! par ma foi, monsieur Moullard, vous vous repentirez à Compiègne de m'avoir refusé crédit à Paris, quand je n'étois que femme-de-chambre.

SCÈNE VI.

GUILLAUME, MADAME PINUIN.

GUILLAUME.

Serviteur à la cousine Pinuin; comment se porte-t-elle? Est-ce qu'elle est devenue folle? il m'est avis qu'elle parle toute seule.

M^{me} PINUIN.

Je réfléchissois sur certaines petites affaires.

GUILLAUME.

Parguemme, vous les faites bian, vos petites affaires, et vous êtes une futée commère pour une Compiégnoise.

M^{me} PINUIN.

Hélas! monsieur Guillaume, vous n'êtes pas

trop nigaud pour un Picard, et vous entendez assez bien vos petits intérêts, aussi bien que moi.

GUILLAUME.

Dame, acoutez, quand je sommes une fois déniaisés, nous autres Picards, je ne nous changerions pas contre certains badauds qui n'avont rien vu : tatigué, la plaisante engeance !

M^{me} PINUIN.

Vous n'avez pas mal fait votre compte avec eux, et le voisinage du camp ne vous a point apporté de dommage.

GUILLAUME.

Oh ! pour sti-là, non : je me sis avisé de tenir cabaret dans not'farme ; c'est un bon métier, coseine, n'an gagne ce qu'on veut ; j'avons, morgué, en du monde jusque dans nos étables, et si ils y couchiont tretous sur de la litière à vingt sous par tête tant qu'ils en voulient. Oh ! inorgué, j'ai bian vendu mes denrées.

M^{me} PINUIN.

Eh ! n'est-il pas juste que ces curieux de Paris paient un peu cher le plaisir de voir un camp ?

GUILLAUME.

Parguenne, ils seriont encore trop heureux quand il leur en coûteroit dix fois davantage : ils avont vu une armée une fois, comme alle campe ,

comme elle file, comme elle marche, comme elle décampe, comme elle... que sais-je, moi? Tâtigué, quand ils seront retournés cheux eux, comme ils débagouleront tout ça dans leur voisinage!

M^{me} PINVIN.

Ceux qui ne l'auront pas vue seront fichés d'en avoir manqué l'occasion, je gage.

GUILLAUME.

Ça se pourra fort bien : pour les hommes, encore passe, n'an leur pardonne; mais ces bourgeois, que venont-elles faire ici?

M^{me} PINVIN.

La curiosité est plus pardonnable aux femmes qu'aux hommes, et...

GUILLAUME.

Eh, fi! morgué, c'est se moquer: la curiosité est permise à de certaines femmes; mais à des marchandes, à des cabaretières, à des procureuses! est-ce que c'est leur besogne de quitter leur ménage et de s'en venir à l'armée?

M^{me} PINVIN.

Il y a quelque chose à dire à cela; vous avez raison.

GUILLAUME.

Il y a, morgué, de ces masques-là qui avont fait garder la maison aux procureux pendant qu'alles

s'en venont ici courir la pretantaine avec des maîtres clercs.

M^{me} PINUIN.

Cela n'est pas bien.

GUILLAUME.

Je voudrois, parguennie, pour la rareté du fait, qu'on en fit tant seulement passer quenque dimidouzaine par les bagnettes; ça leur apprendroit à demeurer cheux elles.

M^{me} PINUIN.

C'est dommage que le cousin n'ait pas grande autorité, il s'en serviroit bien judicieusement.

GUILLAUME.

Tatignenne, oui, je n'aime point les sottes gens, et je ne sis jamais plus ravi que quand on les barne.

M^{me} PINUIN.

Cela est de bon sens.

GUILLAUME.

Tenez, cousine, j'étois ces jours-ci dans la joie de mon cœur.

M^{me} PINUIN.

Et à propos de quoi?

GUILLAUME.

Deux nigauds qui logiont cheux nous, un avocat et un apothicaire...

M^{me} PINCEIN.

Eh bien ?

GUILLAUME.

Ils avoient, morgué, de biaux justaucorps tout chamarrés d'or ; et ils étoient montés comme des Saint-Georges. Ils faisoient les olibrius dans les commencemens ; mais ils avont le caquet bian rabattu , à l'heure qu'il est.

M^{me} PINCEIN.

Comment donc ?

GUILLAUME.

Des aigrefins de ce camp les avont fait jouer , et ils leur avont gagné tout l'argent , les justaucorps , et les montures ; les badauds s'en retournont en veste à Paris par des chemins de travarse , et si ils ne feront pas grand'chère sur la route. Morgué , que c'est bian fait !

M^{me} PINCEIN.

Mais ces gens-là , dont vous vous moquez , vous apportent de l'argent , cousin.

GUILLAUME.

Bian entendu , voirement : je profite de leurs sottises , mais je m'en gobarge. Ainsi va le monde ; ça est-il défendu ?

M^{me} PINCEIN.

Non vraiment.

GUILLAUME.

Il y a encore cheux nous des originaux à qui j'ai opignon qu'on jouera queuque pièce.

M^{me} PINUIN.

Et qui sont-ils, ces originaux-là?

GUILLAUME.

Je ne sais, morgué, pas bian; mais ils sont de la connoissance d'un certain officier que je vians charcher ici, et ce certain officier a un certain valet. Eh, pargué! le velà, tenez, couseine: ce n'est, morgué, pas un sot que ce drôle-là.

M^{me} PINUIN.

Non vraiment: c'est un garçon de ma connoissance, et vous me ferez plaisir de me laisser avec lui.

GUILLAUME.

Oui; mais, quand vous en aurais fait, vous me le livrerai; j'ai aussi queuque affaire avec li, moi, couseine.

SCÈNE VII.

FRONTIN, MADAME PINUIN, GUILLAUME.

FRONTIN.

Ah, ah! c'est vous, mousieur Guillaume?

GUILLAUME.

Votre maître m'a dit que je me trouvisse ici,

2 LES CURIEX DE COMPIÈGNE.

qu'il avoit qu'enque chose à me dire; et comme ces parsonnes qu'il a logées cheux nous s'en al-lont demain, je crois qu'ils ne demanderont point à compter: je voudrois bien savoir, ou d'eux ou de li, qui me baillera de l'argent; car je suis homme d'accommodement, il ne n'importe pas qui m'en baille, pourvu que j'en aie.

FRONTIN.

Vous en aurez; je réglerai cela, moi. Quand boirons-nous ensemble?

GUILLAUME.

Pargué, tout-à-l'heure; le plus tôt vaut le mieux. Finissez avec la cousine; je m'en vois cheux alle faire tirer du meilleur: si vous tardez trop, je boirai tout seul en vous attendant, et vous me trouverais peut-être ivre. Sans adieu, monsieur Frontin; votre valet, cousine.

SCÈNE VIII.

FRONTIN, MADAME PINUIN.

FRONTIN.

Quoi! c'est votre cousin que ce monsieur Guil-laume, madame Pinuin?

M^{me} PINUIN.

Fort à votre service, monsieur Frontin.

FRONTIN.

Ce gentilhomme-là ne fait point de déshonneur à la famille, au moins; et je crois qu'avec un peu de vos lumières, il pourroit faire quelque chose dans le monde.

M^{me} PINUIN.

S'il avoit pris quelques unes de vos leçons, seulement.

FRONTIN.

J'ai envie de lui en donner, pour voir, et de lui faire faire dès aujourd'hui son apprentissage. Mais toi, en faveur de l'ancienne connoissance, serois-tu d'humeur à rendre un bon office à mon maître?

M^{me} PINUIN.

De tout mon cœur; de quoi s'agit-il?

FRONTIN.

Je vais te l'expliquer : il est amoureux, premièrement.

M^{me} PINUIN.

Amoureux? Mais écoute donc, Frontin...

FRONTIN.

Oh! il n'est pas ici question d'un mariage d'opéra, nous avons des vues raisonnables.

M^{me} PINUIN.

Sur ce pied-là, tu n'as qu'à parler : quel est l'objet de son amour?

FRONTIN.

Une petite personne qui, avec son père et sa mère, est logée chez le cousin Guillaume.

M^{me} PINUIN.

Et quelles gens sont-ce que le père et la mère?

FRONTIN.

Le père est monsieur Valentin, un honnête homme, marchand, de nos amis; et la mère... la mère... est femme du père.

M^{me} PINUIN.

Je comprends cela. Mais si ton maître est dans le dessein d'épouser leur fille, il leur fait honneur. Quelles difficultés y a-t-il à vaincre? je n'y en vois pas, pour moi.

FRONTIN.

Tu n'y en vois pas? je vais t'y en faire trouver, moi; donne-toi patience. Cet honnête marchand est un bourgeois fort riche, et mon maître est un gentilhomme fort gueux.

M^{me} PINUIN.

Cela rend l'affaire épineuse; tu as raison.

FRONTIN.

Autre difficulté: le bon-homme sait le mauvais état de nos affaires; il a aidé lui-même à les déranger, en nous vendant très cher à crédit de mauvaises marchandises, qu'il nous faisoit revendre

comptant à très bon marché, et en nous prêtant quelquefois cent pistoles dans le besoin, dont il tiroit des billets de mille écus.

M^{me} PINUIN.

Mais vraiment, c'est un usurier que ce marchand-là.

FRONTIN.

Un usurier? Oh! parlez mieux; c'est bien un fripon, madame Pinuin.

M^{me} PINUIN.

Et ton maître veut épouser la fille d'un fripon?

FRONTIN.

Le père est un fripon, mais la fille est un bon parti: ces sortes de mariages ne sont pas sans exemple.

M^{me} PINUIN.

Mais que puis-je là-dedans, moi? Quel est l'emploi que tu me destines?

FRONTIN.

Celui d'apprendre à la petite fille que mon maître est amoureux d'elle.

M^{me} PINUIN.

Comment! elle n'en est pas informée?

FRONTIN.

Non, mon enfant: on ne s'est encore fait que des mines de part et d'autre; et, outre que nous ne savons pas bien si elle entend les nôtres, nous

ne comprenons pas trop ce que les siennes signifient.

M^{me} PINVIN.

Quoi ! vous n'avez pu ménager un moment de conversation, trouver le moyen de rendre un billet ?

FRONTIN.

Non. La mère est un diable qui ne la quitte pas ; c'est une de ces bourgeoises de la vieille roche, une pie-grièche, un dragon surveillant, qu'il n'y a pas moyen d'endormir, et que tu auras peine à tromper toi-même, quelque talent et quelque expérience que tu aies.

M^{me} PINVIN.

Il faudroit donc que cela fût bien difficile.

SCÈNE IX.

FRONTIN, MADAME ROBIN, MADAME
PINVIN.

M^{me} ROBIN.

Ah ! la charmante chose, la magnifique chose, qu'une armée ! le délicieux séjour que celui d'un camp !

FRONTIN.

Quelle est cette femme ? La connois-tu ? dis.

M^{me} PINUIN.

Paix, tais-toi : c'est une riche bourgeoise, que je veux faire épouser au chevalier de Fourbignac.

FRONTIN.

Ah ! je sais ce que c'est, il vient de nous le dire.

M^{me} ROBIN.

On ne doit plus se soucier de mourir quand on a vu cela. Pour moi, je ne me sens pas, je suis ravie, je me meurs de plaisir, je me meurs de plaisir, je me meurs de plaisir.

M^{me} PINUIN.

Comment donc ! Qu'avez-vous madame ? Est-ce que le camp vous donne des vapeurs ?

M^{me} ROBIN.

Ah, ma chère madame Pinuin ! il se fait dans mon cœur et dans mon esprit des révolutions à quoi je ne m'étois pas attendue : je suis dans des ravissements ! Quel charmant spectacle ! madame Pinuin, quel charmant spectacle !

FRONTIN.

On ne voit point de cela à Paris, madame.

M^{me} ROBIN.

Oh ! vraiment non ! il y a bien de la différence. Nous vîmes avant-hier passer tous les équipages de l'armée ; il n'y a point d'ambassadeur qui'en ait un si beau.

M^{ME} PINUEL.

Non assurément, ni de si nombreux, madame

M^{ME} ROBIN.

Cela est vrai, au moins. Que de chevaux! que de chariots! que de mulets!

FRONTIN.

Que de harnois! que de grelots! que de sonnettes! madame.

M^{ME} ROBIN.

Oui! quel agréable tintamarce! la satisfaisante chose! quel ordre! quelle magnificence! Cela plaît, cela charme, cela ravit. Que cela est beau! que cela est grand! que cela est excellent! que cela est superbe!

M^{ME} PINUEL.

Vous n'avez pas de regret à votre voyage, madame?

M^{ME} ROBIN.

Non, je t'assure. Y a-t-il rien de plus gracieux que tout ce que j'ai vu. Ce mélange de bataillons confus, ces escadrons épars, ces officiers, ces valets, ces vivandiers, ces gens de condition.

FRONTIN.

Il y a là de la marchandise à choisir: c'est une belle foire, n'est-ce pas, madame?

M^{ME} ROBIN.

Je ne m'étonne pas s'il y vient tant de monde.

M^{me} PINUIN.

Et moi je ne suis pas surprise qu'après avoir vu tant de belles choses, la bourgeoisie soit si peu de votre goût.

M^{me} ROBIN.

Ah ! je t'ai fait confidence de ma foiblesse, la bourgeoisie me pue horriblement à l'heure qu'il est, et je m'aimerois mieux simple cavalière que la plus honorable bourgeoise de Paris.

FRONTIN.

Les voyages font bien les gens, madame Pinuin.

M^{me} ROBIN.

N'as-tu point vu ce petit badin de chevalier ?

M^{me} PINUIN.

Si je l'ai vu ?

M^{me} ROBIN.

Paix, parle bas.

M^{me} PINUIN.

Ne craignez rien, on peut tout dire devant cet honnête garçon-là.

FRONTIN.

Oui, madame, je suis des amis de monsieur le chevalier, confident ordinaire de toutes les bourgeoises suivant l'armée.

M^{me} ROBIN.

Tu n'as pas mal d'occupation. (*à madame Pinuin.*) Eh bien, mon enfant ?

M^{me} PINETIN.

Eh bien ! madame , vous devez être la personne du monde la plus contente ; monsieur le chevalier m'a prévenue sur tout ce que je m'étois proposé de lui dire de votre part ; il est amoureux de vous à la folie.

M^{me} ROBIN.

Le petit fripon !

FRONTIN.

Elle vous a dit vrai , madame ; il me l'a dit aussi , à moi : c'est bien la passion la plus pétulante.

M^{me} ROBIN.

Je n'en fais jamais d'autre , et je me suis toujours bien doutée qu'il m'en voulait. Depuis huit jours que nous sommes ici , il n'a jamais manqué l'occasion de me dire les plus jolies choses , les plus jolies choses. Oh ! nous avons beaucoup de sympathie : il est si bouffon , si bouffon dans la conversation ! moi , je suis si folle , si folle dans mes manières !

M^{me} PINETIN.

Si ce mariage-là se fait , madame , vous deviendrez le charme de la garnison.

M^{me} ROBIN.

De la garnison ! de la garnison ! Quoi , monsieur le chevalier me mènera en garnison ?

FRONTIN.

Oui vraiment , et sur la frontière même ; et comme il est un des plus anciens officiers du régiment , le moins que vous puissiez espérer , c'est de vous trouver au premier jour la commandante d'un bataillon.

M^{me} ROBIN.

La commandante d'un bataillon ! Je commanderois un bataillon , moi , sur la frontière ! Mais , ma chère madame Pinuin !

M^{me} PINUIN.

Cela vaut bien mieux que de ne commander qu'à des garçons de boutique.

M^{me} ROBIN.

Il n'y a pas de comparaison , vraiment. Ah ! je ne sais pas ce que je ne donnerois point pour être défaite de ce vilain monsieur Moufflard.

FRONTIN.

Nous nous en déferons , madame , ne vous mettez pas en peine ; j'en ai expédié bien d'autres.

M^{me} ROBIN.

Oui , mais je ne voudrois pas qu'on le tuât ; car cela me feroit des affaires.

FRONTIN.

Non , non , madame.

M^{me} ROBIN.

Il est bon d'avoir un peu de conduite dans la vie.

FRONTIN.

Nous n'en manquerons pas plus que vous, madame, laissez-nous faire.

M^{ME} ROBIN.

Faites-donc, mes enfants, faites; mais réussissez. Je vais retrouver ma tante et ma sœur pour leur faire part de ma bonne fortune, et tâcher, en me promenant, de rencontrer ce petit étourdi de chevalier. Ma chère madame Pinuin!

M^{ME} PINUIN.

Madame?

M^{ME} ROBIN.

Je serai commandante d'un bataillon en garnison, moi, sur la frontière! Que je vais faire des miennes! que je vais faire des miennes! que je vais faire des miennes!

SCÈNE X.

FRONTIN, MADAME PINUIN.

FRONTIN.

Voilà une belle folle, au moins; et je ne sais si c'est rendre un bon office au chevalier.

M^{ME} PINUIN.

Eh, mort de ma vie! c'est l'argent qu'il épouse, ce n'est pas la folle; ne te mets pas en peine.

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, FRONTIN, MADAME
PINUIN.

LE CHEVALIER.

Eh, cadédis ! l'ami Frontin, tu t'endors, je pense, ou, tout au moins, tu t'oublies auprès des charmes de ma chère hôtesse. A quoi diantre songes-tu donc ?

FRONTIN.

A vos affaires, monsieur.

M^{me} PINUIN.

Nous n'avons parlé d'autre chose ; et si vous étiez venu de ce côté, vous auriez trouvé madame Robin toute charmée de l'espérance qu'elle a de vous posséder.

LE CHEVALIER.

La pauvre femme ! je l'adore. Les trente mille écus sont comptant, au moins ?

M^{me} PINUIN.

Et sans cela, seroit-elle adorable ? Allez-vous-en la joindre, monsieur, et prenez soin de l'entretenir dans les agréables idées que nous lui avons données de son bonheur.

LE CHEVALIER.

Laisse-moi faire ; je veux la ravir en extase.

Mais écoute, Frontin, le Moullard et le Valentin n'ont plus guère à rester ici... Il faudroit se hâter.

FRONTIN.

Eh! allez, monsieur, quand ils partiroient demain, nous leur donnerons ce soir un petit bal d'armée pour leur faire nos adieux; songez seulement à vous rendre au plus tôt dans la tente de mon maître.

LE CHEVALIER.

Tu peux compter que j'y suis déjà; j'y cours, j'y vole, et j'y mène la dame Robin, dont je me nantis par avance.

SCÈNE XII.

MADAME PINUIN, FRONTIN.

M^{me} PINUIN.

Tu n'as maintenant qu'à me faire connoître la femme et la fille de monsieur Valentin, je trouverai bientôt les moyens d'apprendre à la petite personne ce qu'il faut qu'elle sache, et de pénétrer ce qu'elle a dans l'ame.

FRONTIN.

Nous ne te demandons pas autre chose. Eh, parbleu! je crois que les voilà: le hasard nous les amène ici le plus à propos du monde; cela est d'un heureux présage pour notre entreprise.

M^{me} PINUIN.

Où te trouverai-je ?

FRONTIN.

Dans notre tente : tu sais bien où campe le régiment ?

M^{me} PINUIN.

Bon ; n'y déjeûnâmes-nous pas l'autre jour ensemble ? Les voilà qui approchent ; laisse-moi, tu auras bientôt de mes nouvelles.

SCÈNE XIII.

MADAME VALENTIN, MADAME PINUIN,
ANGÉLIQUE.

M^{me} VALENTIN.

Ah ! que je suis lasse de tout ceci ! Quel charivari ! quelle peste de cohue ! Votre père est un plaisant animal, vraiment, de nous avoir fait faire un si sot voyage.

M^{me} PINUIN.

Madame, je suis votre très humble servante.

M^{me} VALENTIN.

Je suis la vôtre, madame.

ANGÉLIQUE, *à part*.

Frontin étoit avec cette dame-là, et elle me fait des signes ; cela veut dire quelque chose : n'y seroit-elle point des amies de son maître ?

M^{me} VALENTIN.

Hem, plaît-il? quoi?

ANGÉLIQUE.

Rien, ma mère.

M^{me} VALENTIN.

Eh bien! qu'est-il devenu, ce visage-là? Son animal de frère, votre imbécile de tante, son grand benêt de fils qui ne nous donne pas seulement la main, où tout cela s'est-il fourré? Il faudra les attendre, cela est bien agréable! Ah! que je suis lasse de tout ce train-ci, que j'en suis lasse! Hem?

(*Madame Valentin surprend madame Pimuin qui fait des signes à Angélique.*)

M^{me} PINUIN.

Vous êtes madame Valentin, madame, apparemment?

M^{me} VALENTIN.

Oui, je suis madame Valentin. (*à Angélique.*) Baissez les yeux, petite fille.

M^{me} PINUIN.

Et madame Valentin de très mauvaise humeur, si je ne me trompe?

M^{me} VALENTIN.

Oh! pour cela, oui, je vous en réponds.

M^{me} PINUIN.

Hélas! ma chère madame, que je vous trouve changée!

M^{me} VALENTIN.

Changée, madame ? Voilà un fort sot compliment, et je ne suis point en âge de paroître changée.

M^{me} PINUIN.

Ah, vraiment ! c'est en bien que vous l'êtes, madame, et vous embellissez à vue d'œil.

M^{me} VALENTIN.

Comment, j'embellis ? Tredame, madame, un visage taillé comme le mien n'a pas grand besoin d'embellir.

M^{me} PINUIN.

Ne vous fâchez donc point, madame, ce n'est pas mon dessein.

M^{me} VALENTIN.

J'étois à quinze ans tout aussi aimable que je le suis, madame ; et si vous m'aviez vue au Jasmin-Fleuri, dans la boutique de feu mon papa... C'étoit moi qu'on appeloit la belle parfumeuse, afin que vous le sachiez.

M^{me} PINUIN.

Eh ! vraiment oui, je le sais bien ; c'est de ce temps-là que j'ai l'honneur de vous connoître, madame.

MADAME VALENTIN, à *Angélique*.

Eh bien donc ? Tenez-vous droite, bouvière.

M^{ME} PINTIN.

Vous avez là une aimable enfant, madame, qui paroît bien sage et bien élevée.

M^{ME} VALENTIN.

Elle? C'est une surnoise que son père me gâte.

M^{ME} PINTIN.

Vous songez bientôt à la marier, sans doute?

M^{ME} VALENTIN.

A la marier, madame! à la marier! Cela ne presse pas.

ANGÉLIQUE.

Oh! vraiment non, madame; je n'ai encore que seize ans, et ma mère n'a été mariée qu'à trente-neuf.

M^{ME} VALENTIN.

Eh bien! tenez, cette impertinente, avec ses seize ans et ses trente-neuf! on va s'imaginer que j'en ai soixante: je ne vous mènerai jamais avec moi; votre père aura beau dire et beau faire.

M^{ME} PINTIN.

Je ne vous conseillerois pourtant pas, madame, de la laisser seule, en ce pays-ci sur-tout; l'air d'une armée est si dangereux, et pour des jeunes personnes de Paris encore! Dès qu'il s'en égare quelqu'une dans ce camp, pour trois ou quatre

jours seulement, il faut savoir toutes les sottises qu'on en dit.

M^{me} VALENTIN.

Je le crois bien, vraiment; mais pour moi, je veille la mienne de près, et je ne crains pas que le voyage du camp fasse aucun tort ni à sa réputation ni à la mienne.

M^{me} PINUIN.

Oh! je sais dans quelle retenue et dans quelle contrainte vous l'élevez, madame; et cela est fort louable, je vous assure.

ANGÉLIQUE.

Et fort chagrinant pour moi, madame, qu'on n'ait pas assez bonne opinion de ma conduite...

M^{me} VALENTIN.

Je la crois fort bonne; mais le soin que j'en prends ne la rendra pas plus mauvaise.

M^{me} PINUIN.

Non, assurément; on ne sauroit prendre trop de précautions pour empêcher de jeunes personnes de répondre aux témoignages d'estime et de tendresse que de jeunes gens peuvent leur donner.

M^{me} VALENTIN.

Je suis toujours en garde là-contre.

M^{me} PINUIN.

Et vous faites fort bien : le siècle est si perversi,

et les hommes d'aujourd'hui sont si rusés et si adroits...

M^{me} VALENTIN.

Je défie qui que ce soit de m'attraper.

ANGÉLIQUE.

Il faudroit être bien fin, à moins que de se faire entendre avec des mines...

M^{me} VALENTIN.

Vous entendez les mines, mademoiselle ma fille?

ANGÉLIQUE.

C'est vous qui m'avez montré à les entendre, ma mère.

M^{me} VALENTIN.

Je vous ai montré cela, moi?

ANGÉLIQUE.

Oui vraiment : ne faites-vous pas presque toujours la grimace à mon père?

M^{me} VALENTIN.

Eh bien?

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! ma mère, cela veut dire que vous êtes fâchée, n'est-ce pas? Et par conséquent, un visage gracieux doit signifier que l'on est contente.

M^{me} PINCEIN.

Il n'y a rien de plus naturel.

M^{me} VALENTIN.

Elle ne manque pas d'esprit, au moins.

M^{me} PINUIN.

Si jamais elle est sensible à l'amour, elle en aura bien plus encore.

ANGÉLIQUE.

Je n'en aurai jamais davantage, madame, je vous assure.

M^{me} PINUIN.

Quoi ! si vous aviez un amant, incertain de sa destinée, que quelque personne s'intéressât à s'en éclaircir, vous trouveriez moyen de lui faire savoir...

ANGÉLIQUE.

Oui, madame, je l'instruirois de mes sentiments, et en présence de ma mère même.

M^{me} VALENTIN.

En ma présence ?

M^{me} PINUIN.

Je le voudrois, pour la rareté du fait : cela seroit trop plaisant.

M^{me} VALENTIN.

Je ne lui conseillerois pas de s'y hasarder.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! vous trouveriez mauvais, ma mère, que j'avouasse naturellement que je ne suis point insensible à une passion respectueuse ?

M^{ME} VALENTIN.

Personne n'a de passion pour vous, mademoiselle; voilà des discours inutiles.

ANGÉLIQUE.

Si quelqu'un en avoit, ma mère, des desseins honnêtes et des vues raisonnables lui feroient aisément trouver le chemin de mon cœur. (à *madame Pinuin.*) Mais sans l'aveu de ma famille, madame, il ne devroit jamais rien prétendre.

M^{ME} PINUIN.

Que cela est soumis! que cela est respectueux! Vous devez être bien contente de cette belle enfant-la, madame?

M^{ME} VALENTIN.

Voilà ce que fait la bonne éducation, cela ne fera jamais que ce que je voudrai.

M^{ME} PINUIN.

Je suis si charmée, que je voudrois faire durer la conversation jusqu'à demain. Quoi! sans l'aveu de vos parents, on n'auroit donc rien à espérer, mademoiselle?

ANGÉLIQUE.

Non, madame, je vous assure.

M^{ME} PINUIN.

Vous n'êtes pas charmée d'entendre cela, madame? (à *Angélique.*) Et si vous aviez des pa-

rents bizarres qui s'opposassent à votre bonheur, qui voulussent forcer votre inclination?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai rien à craindre de ce côté-là, madame.

M^{me} PINUIN.

Il n'y a pas d'apparence, vous avez raison ; mais il arrive des choses si peu prévues quelquefois. Supposons que cela fût. (à madame Valentin.) Avec tout son esprit, je vais l'embarrasser, je gage. Quelqu'un qui vous aimeroit tendrement, et qui entreprendroit tout pour vous posséder, vous défendriez-vous de pardonner à ce quelqu'un-là?...

ANGÉLIQUE.

Eh ! madame, l'amour ne doit-il pas pardonner tout ce que l'amour fait entreprendre ?

M^{me} PINUIN.

La pauvre enfant ! Voilà une jolie maxime, n'est-ce pas, madame ?

M^{me} VALENTIN.

Non vraiment, elle n'est point jolie, et je la trouve fort impertinente, au contraire.

M^{me} PINUIN.

Impertinente, madame ! Un pauvre amant seroit ravi de savoir qu'on pense cela.

ANGÉLIQUE.

Ah ! je voudrois de tout mon cœur que vous en comussiez quelqu'un, madame, je vous permettrois tout de ce pas de le lui aller dire.

M^{ME} PISUIN.

Oh ! je n'y manquerois pas, je vous en réponds. Votre très humble servante, madame Valentin ; adieu, mademoiselle.

SCÈNE XIV.

MADAME VALENTIN, ANGÉLIQUE.

M^{ME} VALENTIN.

Voilà une drôlesse qui a la langue bien pendue, à ce qu'il me semble, et vous êtes aussi furieusement jaseuse : elle fera bien de n'y pas revenir.

ANGÉLIQUE.

Elle me paroît si bonne personne et de si bon conseil ! Je crois, pour moi, ma mère, qu'il y auroit beaucoup à profiter avec elle.

M^{ME} VALENTIN.

Je le crois, il y auroit à profiter ; mais je ne veux point que vous fassiez de ces profits-là.

SCÈNE XV.

M. MOUFLARD, MADAME VALENTIN,
ANGÉLIQUE.

M. MOUFLARD.

Ah! je n'en puis plus; j'en mourrai de chagrin.
Mais voyez ces brutaux, ces canailles!...

ANGÉLIQUE.

Eh! ma mère, voilà monsieur Mouflard, notre
voisin; il est déguisé en gentilhomme aussi bien
que mon père: nous ne sommes pas les seuls
qui ayons fait le voyage du camp, comme vous
voyez.

Mme VALENTIN.

Je le crois bien, vraiment: s'il n'y avoit que
votre père d'extravagant dans tout le quartier,
ce seroit un beau miracle.

M. MOUFLARD.

Ah! si l'on m'y attrape.

Mme VALENTIN.

Bonjour, monsieur Mouflard.

M. MOUFLARD.

Votre valet, madame Valentin.

ANGÉLIQUE.

Vous paraissez bien houspillé: vous est-il ar-

révélé quelque chose de fâcheux, monsieur Moufflard?

M. MOUFLARD.

Ah! mademoiselle Angélique, me voilà bien revenu de l'estime et de la considération que j'avois pour l'armée.

M^{lle} VALENTIN.

Comment donc?

M. MOUFLARD.

Toute la revue s'est aujourd'hui déchaînée pour me faire pièce.

ANGÉLIQUE.

Vous venez de voir la revue?

M. MOUFLARD.

Je viens de voir le diable, je n'ai rien vu. J'étois avec trois messieurs que vous connoissez, mon beau-frère le miroitier, mon cousin le bonnetier, et mon neveu le notaire, tous bien vêtus, avec de grandes épées, et des plumets rouges, même.

ANGÉLIQUE.

Avoient-ils aussi bonne mine que vous, monsieur Moufflard?

M. MOUFLARD.

Pas tout-à-fait, mais il ne s'en falloit guère; et avec tout cela, je crois que tout le monde s'étoit donné le mot pour nous reconnoître.

ANGÉLIQUE.

Est-il possible ?

M. MOUFLARD.

Il faut bien que cela soit ; car, de quelque côté que nous allassions, j'entendois toujours : *Tirez, bourgeois. Fi les vilains. A la boutique.* Cela n'est point plaisant à essayer, au moins.

M^{me} VALENTIN.

Non vraiment ; cela est fort ridicule.

M. MOUFLARD.

Et les maudites hallebardes ! Ah ! les vilaines armes, madame Valentin, les vilaines armes !

ANGÉLIQUE.

Vous en paraissez bien mécontent : seriez-vous blessé ?

M. MOUFLARD.

Non pas dangereusement ; mais ces brutaux de sergents ne croient que vous faire signe de vous ranger, et ils vous assomment.

M^{me} VALENTIN.

Allez, mon pauvre monsieur Mouflard, vous en voilà quitte à bon marché.

M. MOUFLARD.

Ah ! ce qui me chagrine le plus, c'est le cousin et le beau-frère, que j'ai persécutés pour faire le voyage, et qu'on a mis en chemise : leurs femmes ne me pardonneront jamais.

ANGÉLIQUE.

On les a mis en chemise ?

M. MOUFLARD.

Oui. Nous nous sauvions de régiment en régiment, pour éviter le tumulte et le scandale ; il est désagréable de se faire des affaires avec une armée, voyez-vous.

M^{me} VALENTIN.

Il faut céder à la force ; vous avez raison.

M. MOUFLARD.

En chemin faisant nous sommes malheureusement tombés dans un diable de bataillon, dont les officiers étoient à peu près vêtus comme ces deux messieurs.

ANGÉLIQUE.

Cela vous devoit faire respecter.

M. MOUFLARD.

Cela a fait tout le contraire : quatre grands pendards de soldats leur ont fait une querelle d'Allemand, sur ce qu'ils ont contrefait les habits uniformes du régiment ; ils les ont dépouillés en un clin d'œil, et on les a mis au drapeau pour vingt-quatre heures.

M^{me} VALENTIN.

Mais cela ne se fait point : il faut aller s'en plaindre ; il y a bonne justice.

M. MOUFLARD.

Il faut s'aller plaindre? Se plaindra qui voudra; pour moi, je pars demain, et de grand matin même. Jusqu'au revoir, mesdames.

ANGÉLIQUE.

Nous nous retrouverons à Paris, monsieur Mouflard.

M. MOUFLARD.

Oui, mais nous ne nous retrouverons jamais au camp, sur ma parole. Ah! la vilaine chose qu'une revue! la vilaine chose! je n'en verrai de ma vie, pas même à la plaine de Grenelle.

SCÈNE XVI.

MADAME VALENTIN, ANGÉLIQUE.

M^{me} VALENTIN.

Ah! que votre père mériterait bien qu'il lui en arrivât autant! Voyez un peu ce vieux fou! planter là sa femme et sa fille, pour aller voir des tambours et des trompettes, des chevaux, des mousquets, de hommes, et des piques! car ce n'est que cela dans le fond: ne voilà-t-il pas une belle curiosité?

SCÈNE XVII.

M. VALENTIN, MADAME VALENTIN,
ANGÉLIQUE, FRONTIN.

M. VALENTIN.

Mon cher monsieur Frontin, que je vous ai d'obligations!

FRONTIN.

Oh! point du tout, monsieur, je vous assure.

M. VALENTIN.

Ah! c'est toi, ma petite femme, ma mie, je te croyois avec mon neveu. Pourquoi nous as-tu quittés? Tu as bien perdu, va.

M^{me} VALENTIN.

C'amon, vraiment, *Tirez, bourgeois. A la boutique*: cela est bien plaisant de s'aller faire dire au nez de ces sottises-là!

M. VALENTIN.

Ah, ah! cela est vrai, on a crié cela, et tout auprès de moi; mais ce n'étoit pas à moi que cela s'adressoit au moins.

M^{me} VALENTIN.

Non, car cela ne vous convient pas aussi bien qu'aux autres?

FRONTIN.

Oh ! il y a bourgeois et bourgeois, madame ; et monsieur Valentin est un homme aussi respecté parmi les troupes...

M. VALENTIN.

J'ai rencontré monsieur Frontin le plus heureusement du monde ; et sous ses auspices, j'ai vu assez commodément tout ce qui se pouvoit voir.

FRONTIN.

Vous vous moquez, monsieur : je suis seulement fâché de vous avoir voulu faire passer imprudemment par cet endroit que gardoient ces deux sentinelles.

M. VALENTIN.

C'étoit notre plus court.

FRONTIN.

Cela est vrai ; mais, en prenant le plus long, cela vous auroit épargné les bourrades que ces brutaux-là vous ont données.

M^{me} VALENTIN.

Des bourrades, monsieur Valentin ?

M. VALENTIN.

Oh ! j'ai fort bien soutenu cela, je ne me suis point défermé : je les aurois forcées, si j'avois voulu.

FRONTIN.

*Vous avez bien fait de ne le pas vouloir.

M^{ME} VALENTIN.

Le beau plaisir de faire vingt lieues pour se faire battre par des sentinelles !

M. VALENTIN.

Je vous dis que je m'en suis fort bien tiré, encore une fois.

FRONTIN.

Oui, oui, madame ; et tout cela se seroit fort bien passé, monsieur, sans ce brutal d'aide-major qui vous a fort vilainement appliqué une vingtaine de coups de canne en passant là.

M^{ME} VALENTIN.

Une vingtaine de coups de canne ?

ANGÉLIQUE.

Comment, mon père ?

M. VALENTIN.

C'est une méprise, il l'a fait par mégarde. Cet aide-major-là est un de mes amis, et qui me doit de l'argent même : il ne me voyoit que par le dos, quand il frappoit ; dès que j'ai retourné le visage et qu'il m'a reconnu, il s'est mis à rire comme un fou ; il n'étoit point du tout fâché contre moi.

FRONTIN.

Monsieur votre mari a l'esprit bien fait, ma-

dame Valentin; vous devez être bien heureuse avec cet honnête homme-là.

M. VALENTIN.

Savez-vous bien ce qui me chagrine le plus de tout cela, monsieur Frontin?

FRONTIN.

Et quoi, monsieur?

M. VALENTIN.

C'est le coup de pied que ce cheval m'a donné dans l'estomac.

FRONTIN.

Écoutez, ce cheval-là pourroit bien l'avoir fait exprès, lui, car il vous a vu au visage.

M. VALENTIN.

Enfin, tout compté, tout rabattu, je suis fort content de mon petit voyage; et après tout ce que j'ai vu, je commanderois une armée, en cas de besoin; il n'y a rien de plus facile.

SCÈNE XVIII.

M. VALENTIN, MADAME VALENTIN,
GUILLAUME, FRONTIN, ANGÉLIQUE.

GUILLAUME.

Ah! palsangué, monsieur Frontin, je nous allons bien rire.

FRONTIN.

Comment donc ? qu'est-il arrivé, monsieur Guillaume ?

GUILLAUME.

Parguenne, il y a une douzaine d'officiers à qui on a baillé ordre de faire la recherche de tous les curieux qui se trouveront ici et qui n'y avont que faire.

FRONTIN.

La recherche des curieux qui n'ont que faire ici ? Et pourquoi cela, monsieur Guillaume ?

GUILLAUME.

Morgué, n'an les mettra tretons sur le cheval de bois ; n'an dit que ce sont des espions.

M^{me} VALENTIN.

Monsieur Valentin ?

ANGÉLIQUE.

Sur le cheval de bois, mon père ?

M. VALENTIN.

Ei donc ! vous êtes folles : cela ne me regarde point ; je ne suis point un espion.

GUILLAUME.

Tatigué, vous en avez pourtant bian la meine : dame, acoutez, songez à votre conscience ; autant de grimpé, il n'y a pas là de façons.

M. VALENTIN.

Mais voyez cet animal avec son grimpé.

FRONTIN.

Il ne sait ce qu'il dit, monsieur; il n'y a jamais eu de cheval de bois dans un camp.

GUILLAUME.

On en a fait faire tout exprès.

M. VALENTIN.

Tout exprès, monsieur Frontin?

FRONTIN.

On fera entendre raison à ces officiers-là, monsieur; ne vous mettez pas en peine.

GUILLAUME.

Oh! palsangienne, oui, raison! ils n'écoutont raison que le lendemain, et ils font toujours monter à cheval la veille. Oh! ces gens-là abrègent bien la procédure.

M^{me} VALENTIN.

Il faut partir, monsieur Valentin; regagnons Paris. Je serois au désespoir, si, par quelque malentendu, il vous arrivoit un accident à Compiègne.

M. VALENTIN.

Vous me feriez enrager, madame Valentin. On me connoît une fois, quand je dirai qui je suis...

FRONTIN.

Au pis aller, monsieur, si on vous faisoit ce chagrin-là, il ne dureroit pas du moins; mon maître a des amis, et vous ne seriez pas là plus de trois ou quatre heures.

SCÈNE XIX.

M. VALENTIN, MADAME VALENTIN,
ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, FRONTIN,
GUILLAUME, FUSILLARD, QUATRE
SOLDATS *avec des pertuisanes.*

LE CHEVALIER.

Doucement, camarades, point de tumulte ni
de méprise, et qu'on fasse les choses dans l'ordre.

GUILLAUME.

Ah! tatigué, velà un de ces persécuteurs de
curieux, je gage; vous n'avez, morgué, qu'à vous
bien tenir.

M. VALENTIN.

Ne vous éloignez pas, ma femme; tenez - vous
auprès de moi, ma fille; ne nous quittez pas,
monsieur Frontin.

FRONTIN.

Non, non, monsieur, laissez-moi faire. (*à
part.*) Voilà un bourgeois bien en sûreté!

LE CHEVALIER.

Ah, cadédis, la déplaisante occupation! Sera-
ce bientôt fait? que je suis las de ces corvées! Eh!
Boisansonif, Fusillard, la Taillade!

FUSILLARD.

Monsieur?

LE CHEVALIER.

Combien avons-nous déjà de messieurs les curieux à cheval?

FUSILLARD.

Dix-neuf, je pense, et un que voilà, que nous y aurons bientôt mis, ce sera la vingtaine.

M. VALENTIN.

Monsieur Frontin, ce n'est point une raillerie, vraiment.

FRONTIN.

Paix, je connois cet officier-là; laissez-moi faire.
(au chevalier.) Monsieur, je vous donne le bonjour.

LE CHEVALIER.

Ton valet, Frontin. Qui sont ces gens? connois-tu ce visage?

M^{me} VALENTIN.

Comment, visage!

M. VALENTIN.

Taisez-vous, ma femme, ne vous faites point d'affaires.

LE CHEVALIER.

Il a mauvaise physionomie.

FRONTIN.

C'est pourtant un fort honnête homme, un des intimes de mon maître.

LE CHEVALIER.

Quand il seroit l'intime du diable. Allons

enfants, que l'on commence par s'en assurer.

M. VALENTIN.

Eh, monsieur ! faites-moi la grâce de m'écouter.

LE CHEVALIER.

Il fait rébellion, je pense ? Qu'on me lui fende l'estomac de trente coups de pertuisanes.

M. VALENTIN.

Eh, monsieur ! ayez pitié de moi ; je suis un honnête bourgeois, qui fournis je ne sais combien de régiments.

LE CHEVALIER.

Un bourgeois dans cet équipage ? déguisé dans un camp ? pris en flagrant délit. Le procès est tout fait.

M. VALENTIN.

Mais, monsieur...

LE CHEVALIER.

Ne voyez-vous pas bien vous-même que vous êtes trop bien vêtu pour rester à pied ? Allons, enfants, que l'on fasse venir en cérémonie une monture pour ce galant homme.

M^{me} VALENTIN.

C'est mon mari, monsieur l'officier.

ANGÉLIQUE.

C'est mon père, monsieur.

LE CHEVALIER.

Votre mari ? votre père ? Les aimables person-

nes ! A votre considération, mesdames, on ne lui mettra que vingt livres pesant de boulet à chaque jambe.

M. VALENTIN.

Miséricorde ! Eh ! mon pauvre monsieur Frontin, où est votre maître ? C'est lui qui m'a fait venir ici ; cela crie vengeance.

FRONTIN.

Cela est bien chagrinant, je vous l'avoue ; tâchez de ne point monter à cheval sitôt, je m'en vais le chercher.

M. VALENTIN.

Ah, le maudit voyage ! qu'on se va moquer de moi ! le maudit voyage !

SCÈNE XX.

(Marche de soldats, de vivandiers, de bourgeois, de bourgeois, et de paysannes, qui apportent en cérémonie un cheval de bois.)

M. VALENTIN, MADAME VALENTIN,
ANGÉLIQUE, GUILLAUME, LE CHEVALIER.

M. VALENTIN.

Ouais ! tout ceci est trop bien concerté pour être naturel : c'est un tour qu'on me joue, assurément.

M^{me} VALENTIN.

Hon ! que c'est bien employé !

M. VALENTIN.

Vous tairez-vous ?

LE CHEVALIER.

Allons, mon cher monsieur, sans façon, donnez la main, que je vous serve d'écuyer ; venez.

M. VALENTIN.

Monsieur, ceci n'est qu'une plaisanterie que vous voulez me faire, je le vois bien ; mais tout en riant vous allez me déshonorer, et le ridicule m'en demeurera.

LE CHEVALIER.

Comment, une plaisanterie ? Oui, riez, et bien fort, je vous le conseille ! Nous perdons ici le temps. Holà ! eh ! Fusillard ?

SCÈNE XXI.

M. VALENTIN, MADAME VALENTIN,
ANGÉLIQUE, GUILLAUME, LE CHE-
VALIER, M. MOUFLARD, CLITANDRE.

M. MOUFLARD, *entre deux soldats.*

Je ne fais point de résistance, monsieur ; mais que je sache du moins pourquoi l'on m'arrête.

CLITANDRE.

On vous le dira ; marchez, monsieur, marchez.

SCÈNE XXII.

FRONTIN, M. VALENTIN, MADAME
VALENTIN, ANGÉLIQUE, GUIL-
LAUME, LE CHEVALIER, M. MOUFLARD,
CLITANDRE.

FRONTIN.

Ah! monsieur, il y a une heure que je vous
cherche; où diable êtes-vous donc? Voilà le
pauvre monsieur Valentin qu'on prend pour un
espion.

M. VALENTIN.

Oui, monsieur; vous savez ce qui en est: tenez,
ils me veulent faire grimper là-dessus.

M. MOUFLARD.

Et moi, monsieur le chevalier, on me mène en
prison sans que je sache pourquoi.

LE CHEVALIER.

On vous arrête aussi, monsieur Mouflard? Ah!
cadédis! la cruelle affaire!

GUILLAUME.

Ils le mettront, morgué, en croupe derrière
vous; ne vous chagreinez point.

CLITANDRE.

Écoute, chevalier, voilà ton ami, voilà le mien:
j'ai les mêmes ordres que toi; l'un me répondra
de l'autre.

FRONTIS.

Si vous montez celui-ci, nous monterons celui-là par représailles.

GUILLAUME.

Eh ! jarnigué, laissez-les à pied tous deux, puisqu'ils s'y trouvent bien ; ils aimeront peut-être mieux porter la tarre à cette fortification que n'an va faire.

M. MOUFLARD.

Porter la terre ! Eh ! monsieur le chevalier, ayez pitié de moi.

M. VALENTIN.

Me laisserez-vous recevoir cet affront-là, monsieur Clitandre ?

CLITANDRE.

Un peu d'humanité, mon pauvre chevalier.

LE CHEVALIER.

Mais un peu de réflexion, toi. Cela ne peut manquer d'être su : l'ordre est exprès ; si nous y manquons, demain nous voilà cassés, je t'en avertis. Eh ! donc, qui nous dédommagera de cet inconvénient ?

M. MOUFLARD.

Ah ! s'il ne tenoit qu'à de l'argent, j'ai quatre-vingt-dix louis dans ma bourse.

M. VALENTIN.

Et j'en ai cent trente, moi, monsieur.

CLITANDRE.

Vous vous moquez de nous, je pense, avec votre argent.

LE CHEVALIER.

Ce n'est point l'intérêt qui nous gouverne, à moins qu'en ne nous fasse un établissement solide...

M. MOUFLARD.

Un établissement solide!

M. VALENTIN.

Tout mon bien n'y suffiroit pas.

LE CHEVALIER.

Oh! que si fait: voilà votre fille; que mon ami l'épouse.

M. VALENTIN.

Qu'il épouse ma fille!

LE CHEVALIER.

Vous hésitez? Eh! donc, rien n'est trop avancé; voyez.

M. VALENTIN.

Madame Valentin?

M^{me} VALENTIN.

Que ma fille épouse un homme de guerre! J'aime mieux què vous soyez pendu, monsieur Valentin.

GUILLAUME.

La bonne femme que velà!

ANGÉLIQUE.

Et moi, ma mère, je suis d'un bien meilleur naturel ; pour tirer mon père d'un mauvais pas, il n'y a rien que je ne sois capable de faire.

M. VALENTIN.

Ma chère enfant !

LE CHEVALIER.

La pauvre petite personne ! elle en épouserait vingt, en cas de besoin, pour faire plaisir à son père.

M^{me} VALENTIN.

Je me moque de cela, moi, et je ne consentirai point...

LE CHEVALIER.

Oh ! si vous faites la rétive, je vous mets à dada, vous, maman Valentin.

M^{me} VALENTIN.

Hom !

CLITANDRE.

Y consentirez-vous sans répugnance ? et puis-je me flatter...

LE CHEVALIER.

Répugnance ou non, te voilà pourvu ; mais moi, je reste, et monsieur Mouflard n'a point de fille.

GUILLAUME.

Eh bien ! palsanguenne, épousez sa femme. Il y a une madame ici qui ne l'est pas encore, mais

que n'an dit qui alloit bientôt l'être : faut-il tant de façons ! qu'alle devienne la vôtre.

LE CHEVALIER.

Madame Robin ? L'avis n'est pas mauvais , je m'en accommode.

M. MOUFLARD.

Mais il ne dépend pas de moi , monsieur...

LE CHEVALIER.

Il ne dépend pas de vous ? A cheval , monsieur Mouflard , à cheval : allons , enfants , le boute-selle.

(*Les hautbois sonnent le boute-selle.*)

M. MOUFLARD.

Eh ! voilà madame Robin , monsieur : qu'elle y consente ; je voudrai tout ce qu'elle voudra , moi , je vous le promets.

SCÈNE XXIII.

M. VALENTIN , MADAME VALENTIN , ANGÉLIQUE , GUILLAUME , CLITANDRE , FRONTIN , LE CHEVALIER , M. MOUFLARD , MADAME PINUIN , MADAME ROBIN.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! voilà parler raison. Approchez , aimable personne. Que la voilà gracieusement déguisée !

M^{me} PINCEIN.

C'est pour faire honneur à un certain petit bal dont on nous a parlé.

GUILLAUME.

Oh ! tâtiguemme , il est bien question de bal , cousine ! voilà monsieur Moullard que n'an va mettre sur le cheval de bois , à moins que madame n'épouse monsieur le chevalier.

M^{me} ROBIN.

On feroit un tel affront à monsieur Moullard , lui que j'aime plus que ma vie !

M. MOUFLARD.

Eh bien ! monsieur , je ne lui fais pas dire , comme vous voyez.

LE CHEVALIER.

Sa destinée dépend de vous. Allons , tôt , décidez , charmante.

M^{me} ROBIN.

Je ne balance point ; et , pour faire plaisir à monsieur Moullard , je me détermine à tout ce que vous voudrez. Voilà ma main , monsieur le chevalier.

M. MOUFLARD.

Comment , madame ?

LE CHEVALIER.

Le boute-selle , monsieur Moullard.

M. MOUFLARD.

Mais nous sommes liés, madame et moi, par des engagements.

LE CHEVALIER.

Oh, cadédis! fussiez-vous liés du nœud gordien, je le coupe, c'est mon affaire; et nous ne nous quitterons pas que toutes nos conventions ne soient bien signées de part et d'autre; je les garde à vue.

M. MOUFLARD.

Pour moi, je veux m'en retourner à Paris; je me déplaïs trop ici.

GUILLAUME.

Oh! palsangué, vous y resterais. Vous êtes un incivil, monsieur Mouflard : ces messieurs vous auraient fait l'honneur de vous voir à cheval, il faut bien que vous leur fassiez sti de les voir marier.

LE CHEVALIER.

C'est excellemment bien parler. Que les plaisirs succèdent à la crainte : nous avons ici des hautbois, bonne compagnie ; allons, Frontin, ce petit bal d'armée que nous avons tantôt projeté ; et nous irons ensuite souper tous ensemble chez le cousin Guillaume, où il aura soin de faire trouver un notaire.

GUILLAUME.

Oh! parquenne, oui, je vous en réponds. Si tous les curieux qui n'ont que faire au camp y sont régales comme ceux-ci, les officiers ne seront, morgué, pas ruinés de ces visites-là, sur ma parole.

DIVERTISSEMENT.

M. TOUVENEL.

Le bruit éclatant des trompettes
Et le son bruyant des tambours,
Dans ces aimables retraites,
Ne menacent point nos jours
Venez, bourgeois; venez, grisettes;
Venez, guerriers; venez, coquettes;
Tout invite aux plaisirs, aux festins, aux amours.

(Entrée de quatre officiers.)

MME ROBIN.

Que j'aime un camp près de Paris!
Là, le plaisir vous accompagne,
Et l'on y trouve des maris
Choisis, polis,
De tous pays.
Pour moi, je prétends, si je vis,
Tous les mois faire une campagne.

LE CHEVALIER.

Heureuse madame Robin,
Il n'étoit fait que pour Bellone

Ce cœur si fier que je vous donne ;
Rendez grace à votre destin.
De cette gaillarde aventure
Que direz-vous, race future ?
L'amour a mis dans le milieu d'un camp
Le cœur d'un Gascon à l'encan.

(Entrée de madame Robin et d'un officier.)

AIR.

Beautés, qui dans le champ de Mars
Cherchez à faire des conquêtes,
Au milieu de ses fêtes,
Vous courez bien des hasards.
Prenez le parti du mystère ;
Et si vous voulez toujours plaire ,
Ce n'est point au son du tambour
Que vous devez faire l'amour.

(Entrée de deux officiers et d'une paysanne.)

BRANLE.

M. TOUVENEL.

Que de bourgeois viennent à l'aventure
Voir dans le camp la guerre en miniature,
Qui,
Si ce n'étoit en peinture,
Se tiendroient bien loin d'ici !
Qui, etc.

GUILLAUME.

Je fons ici d'une façon courtoise
De très grand cœur accueil à la bourgeoise ;

Mais,
D'une manière grivoise,
Je regalons le bourgeois.

Mais, etc.

Mlle DESMARRÉS.

Monsieur Moullard, vraiment c'est grand donnaige
Qu'un peu trop tard la guerre vous engage ;

Car,
Si vous aviez du courage,
On vous prendroit pour César.

Car, etc.

LE CHEVALIER

On a parlé de camp et de revues,
Bourgeoises sont aussitôt accourues,

Pour
Travailler à des recrues,
Qui pourront servir un jour.

Pour, etc.

FRONTIN.

D'exploits guerriers on voit ici l'image ;
Et, si d'assaut on prenoit quelque ouvrage.

Les
Bourgeoises du voisinage
Verroient l'action de près.

Les, etc.

Mme ROBIN.

Mons Valentin, vous avez la figure

D'aller bien loin pour peu que le camp dure;
Point,
Notre bête est d'une allure
Qui n'avance pas chemin.
Point, etc.

GUILLAUME.

Vous aviais là une noble monture,
Un grand dada de fort belle encolure;
Ouais,
La selle eût été bien dure
Pour des darrières bourgeois.
Ouais, etc.

FIN DES CURIEUX DE COMPIÈGNE.

LE MARI RETROUVÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois le 25 octobre
1698.

PERSONNAGES.

JULIEN, meunier.

JULIENNE, sa femme.

COLETTE, leur nièce.

CLITANDRE, amant de Colette.

LÉPINE, valet de Clitandre.

MADAME AGATHE, amoureuse de Charlot.

CHARLOT, amoureux de Colette.

LE BAILLI.

MATHURIN, garçon du moulin.

La scène est au moulin.

LE MARI RETROUVE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

CLITANDRE, LÉPINE.

LÉPINE.

Ma foi, monsieur, c'est une sotte chose que l'amour; convenez-en de bonne foi. Tant que vous n'avez été que libertin, vous avez vécu le plus heureux homme du monde : pourquoi d'antre changer des manières dont vous vous êtes si bien trouvé?

CLITANDRE.

Que veux-tu que je fasse, mon pauvre Lépine? Il ne dépend pas de moi de résister aux charmes de l'aimable Colette; et son mérite et sa beauté me paroissent dignes d'une fortune bien plus considérable que celle que je puis lui faire.

LÉPINE.

Comment diable! voilà une passion bien sérieuse, au moins; et pour la petite nièce d'une meunière encore! Cette aventure-là fera du bruit, monsieur; et ce sera un des beaux chapitres du roman de votre vie.

CLITANDRE.

C'en sera la conclusion, mon enfant ; et je borne tous mes desirs , toute ma félicité, au seul plaisir de me faire aimer d'une si charmante personne.

LÉPINE.

Eh ! fi donc , monsieur : c'est bien à moi qu'il faut dire cela !

CLITANDRE.

Je te dis vrai.

LÉPINE.

Quoi ! vous, qui avez passé de si doux moments dans les plus agréables compagnies de la province, vous qui êtes la coqueluche de tout le Gâtinois, et les délices de toutes les coquettes de Montargis, vous allez vous borner ici, et vous amuser à filer le parfait amour dans un moulin ? Vous vous moquez, je pense.

CLITANDRE.

Je ne me moque point ; je m'abandonne à ma destinée. Je n'ai jamais rien vu de plus aimable que Colette, et jamais je n'aimerai qu'elle.

LÉPINE.

C'est-à-dire que vous voilà déterminé à ne vous point marier ; car apparemment vous ne voulez pas faire de la petite meunière autre chose qu'une maîtresse ?

CLITANDRE.

Pourquoi non ? Est-ce la naissance qui doit déterminer au choix d'une femme ? C'est le mérite et la vertu qui font des mariages ; et je trouve dans la personne de Colette tout ce qu'il faut pour me rendre heureux.

LÉPINE.

Puisque vous êtes dans ce goût-là, monsieur, j'en suis ravi, je vous assure ; je vous en félicite, et je pourrai bien avoir l'honneur de devenir votre oncle.

CLITANDRE.

Comment, mon oncle ?

LÉPINE.

Oui, monsieur : madame Julienne, la meunière, est, comme vous savez, la tante de votre charmante Colette.

CLITANDRE.

Eh bien ?

LÉPINE.

Eh bien, monsieur, je trouve dans la personne de la tante tout ce que vous trouvez dans celle de la nièce ; et comme je ne m'oppose point à votre satisfaction, vous ne voudrez pas mettre obstacle à ma petite fortune peut-être ?

CLITANDRE.

Quelles visions tu te mets dans la tête ! Toi,

épouser madame Julienne? il faut auparavant qu'elle devienne veuve.

LÉPINE.

Oh! elle l'est, monsieur; le menier est défunt, sur ma parole.

CLITANDRE.

Tu ne sais ce que tu dis, cela n'est point.

LÉPINE.

Que diantre seroit-il donc devenu? On l'a assommé quelque part, sur ma parole; tout le monde le croit, du moins; et il faut que madame Julienne en soit bien sûre, elle, car depuis quelques jours elle est d'un contentement, d'une gaieté...

CLITANDRE.

Je lui pardonnerois de ne le pas regretter: un fou, un imbécile, qui, sans la résistance de sa femme, auroit rendu sa pauvre petite nièce malheureuse!

LÉPINE.

Il prétendoit la marier à monsieur le bailli; et ce monsieur le bailli n'a pas encore renoncé tout-a-fait à ses prétentions.

CLITANDRE.

Il peut se flatter tant qu'il lui plaira; mais la tante est dans mes intérêts.

LÉPINE.

Vos affaires sont en bonne main; c'est une maîtresse femme. La voici, monsieur.

SCÈNE II.

JULIENNE, CLITANDRE, LÉPINE.

JULIENNE.

Votre servante, monsieur Clitandre. Eh bien ! qu'est-ce ? Êtes-vous toujours bien amoureux de ma nièce ? Tarminerons-je cette affaire-là ? Il ne faut point tant barguigner ; je ferons le contrat quand vous voudrez. A quand la noce ? Que j'y danserai de bon cœur ! Je ne me suis jamais sentie si fort en joie.

LÉPINE.

Oh ! le bon-homme Julien est trépassé, il n'y a pas de milieu.

CLITANDRE.

Que je suis ravi, ma chère madame Julienne, de vous trouver dans ces sentiments ! Si ceux de votre charmante nièce m'étoient aussi favorables...

JULIENNE.

Seriez-vous encore à vous en apercevoir ? et depuis un mois que son bourru d'oncle a quitté le moulin, n'avez-vous pas eu tout le temps et toute la commodité de lui conter vos raisons, et de savoir ce qu'elle a dans l'âme ?

CLÉANDRE.

Je crois lire dans ses yeux et dans ses manières qu'elle n'est pas insensible à ma tendresse ; mais j'ai beau la presser de consentir à l'union que vous voulez faire , l'éloignement de votre mari , le dessein qu'il avoit de lui faire épouser ce malheureux bailli , la crainte où elle est qu'à son retour il ne fasse éclater son ressentiment contre vous...

JULIENNE.

De quoi se mêle-t-elle ? sont-ce là ses affaires ? Je veux le fâcher , moi ; je veux qu'il me querelle , en cas qu'il revienne , da ; car...

LÉPINE.

Oh ! madame Julianne sait bien ce qu'elle fait , monsieur.

JULIENNE.

Oh ! pour cela , oui : j'ai toujours voulu être la maîtresse. Quand Julian me faisoit l'amour , il m'a tant dit qu'il étoit mon serviteur , que je n'en ai jamais voulu démordre. Du depuis que je sommes mariés , il a voulu faire le maître ; oh , dame ! je nous sommes trouvés deux ; je nous sommes querellés , je nous sommes battus : aussi , ça fait que je ne nous aimons guère. A la parfin , je li ai fait désarter la maison , et de cette ma-

nière-là je suis demeurée la maîtresse, moi, comme vous voyez.

LÉPINE.

Si la nièce suit l'exemple et les leçons de la tante, vous allez faire un beau mariage, monsieur.

CLITANDRE.

Paix, tais-toi.

JULIENNE.

M'en croirez-vous, monsieur Clitandre? sachez-vous de l'occasion. Vous aimez Colette, elle est gentille, elle a de bon biau, j'ons vingt mille francs à elle, ça est bon à prendre : je vous la veux bailler, parceque Julian la vouloit bailler à un autre. Si, par aventure, je n'avois plus parsonne qui m'obstinât, je changerois d'avis peut-être, et vous en enrageriais, je gage.

CLITANDRE.

Oui, je serois au désespoir si vous deveniez contraire à mon amour. J'adore votre aimable nièce, je fais tout mon bonheur de la posséder : disposez-la seulement à ce mariage ; nous en ferons, quand il vous plaira, la cérémonie.

JULIENNE.

Dame, acoutez, je prétends que ça fasse fracas dans le pays, et que tout le monde sache que vous serez mon neveu.

CLITANDRE.

Je m'en fais trop de plaisir pour ne m'en pas faire honneur, je vous assure.

JULIENNE.

Bon, tant mieux ; le bailli en crévera de dépit ; et je m'en vais faire prier de la noce toutes les meunières des environs, pour qu'elles aient la rage au cœur de voir Colette devenir grosse madame.

LÉPINE.

La bonne personne que madame Julienne !

JULIENNE.

Il faut faire les fiançailles dès aujourd'hui, monsieur Clitandre ; je baillerai le festin, moi : ayez-nous des ménétriers, tant seulement.

LÉPINE.

C'est mon affaire à moi, je m'en charge.

CLITANDRE.

Et moi, je vais avertir ma famille de la résolution que j'ai prise, les inviter à venir prendre part à mon bonheur ; et je me rends ensuite auprès de votre charmante nièce, pour ne la quitter de ma vie.

JULIENNE.

L'aimable petit homme ! Adieu, mon neveu.

SCÈNE III.

JULIENNE, LÉPINE.

JULIENNE.

Cette parenté-là ne fera point déshonneur à la profession, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Non vraiment, et voilà votre¹ moulin illustré, madame Julienne.

JULIENNE.

Vous ne sauriez croire le plaisir que ça me fait; et si pourtant je ne sis pas glorieuse.

LÉPINE.

Un peu d'ambition n'est pas blâmable.

JULIENNE.

Ça ne me tourmente point; et je voudrois que mon pauvre mari fût mort, an verroit bian que ce n'est pas la vanité qui me gouvarne.

LÉPINE.

Vous ne seriez pas fâchée d'être veuve, madame Julienne?

JULIENNE.

Il m'est avis que non, monsieur de Lépine; je crois que ça est drôle: je ne l'ai jamais été; ça me seroit nouviau, et les femmes ne haïssont pas la nouveauté, comme vous savez.

LÉPINE.

Non vraiment.

JULIENNE.

S'il étoit vrai, comme chacun dit, que Julian fut défunt... Je ne lui souhaite point de mal, le ciel m'en préserve.

LÉPINE.

Vous avez le cœur trop bon pour cela, assurément. Mais, si le mal étoit arrivé par aventure...

JULIENNE.

Oh, dame! en cas de ça, Dieu veuille avoir son ame; cet homme-là m'a bien tourmentée.

LÉPINE.

Vous ne vous remarierez pas, je gage?

JULIENNE.

Vous croyez cela, monsieur de Lépine?

LÉPINE.

Oui : vous vous êtes si mal trouvée de ce mari-là...

JULIENNE.

Eh! voirement, ce seroit pour être mieux que je voudrois en prendre un autre.

LÉPINE.

Cela est de fort bon sens

JULIENNE.

N'est-il pas vrai?

LÉPINE.

Il faudroit bien prendre garde au choix que vous feriez.

JULIENNE.

Il est déjà tout fait, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Il est déjà fait ? Quelle précaution de femme !

JULIENNE.

Oh, dame ! je ne suis point une barguigneuse, moi.

LÉPINE, *à part*.

Parbleu, c'est à moi qu'elle en veut : je l'avois bien prévu ; je serai l'oncle de mon maître.

JULIENNE.

Dès que je sis menacée de quelque accident, je songe d'abord au remède, voyez-vous.

LÉPINE.

C'est fort prudemment fait. Et quel heureux mortel, madame Julienne, seroit l'antidote de votre veuvage ?

JULIENNE.

Un bon garçon, de qui je ferai la fortune, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

C'est moi.

JULIENNE.

Jeune et de bonne himeur.

LÉPINE.

Justement ; c'est moi.

JULIENNE.

Beau , bien fait.

LÉPINE.

Oh ! c'est moi , sans contredit.

JULIENNE.

Et de qui je sis sûre que je ferai ce que je voudrai.

LÉPINE.

Oui , madame Julienne , je vous en réponds , et vous me verrez toujours l'homme du monde le plus amoureux et le plus reconnoissant.

JULIENNE.

Je vous verrai amoureux ! de qui ? et reconnoissant ! de quoi ?

LÉPINE.

De toutes les bontés que vous avez pour moi.

JULIENNE.

Eh ! voirement , je n'en ai point ; ce n'est pas vous que ça regarde.

LÉPINE.

Ce n'est pas moi... ?

JULIENNE.

Eh , fi donc ! vous vous gaussez , je pense. Oh ! vous n'êtes pas d'une corpulence à devenir menuisier ; le moulin dépériroit entre vos mains. Je sis

bien votre servante; je ne veux pas quitter la profession. Allez nous chercher des ménétriers. Jusqu'au revoir, monsieur de Lépine.

SCÈNE IV.

LÉPINE.

Maugrebleu de la masque, avec son moulin! ce sera quelque jeune meunier du voisinage qui lui aura donné dans la vue. A la peinture qu'elle a faite, pourtant, je me suis reconnu trait pour trait : beau, bien fait ! Il est vrai qu'elle n'a point parlé de l'esprit et du mérite. C'est quelque manant dont elle est coiffée : et voilà l'erreur de la plupart des femmes ; ce n'est ni le mérite ni l'esprit, c'est la taille et la figure qui font aujourd'hui la fortune des hommes.

SCÈNE V.

MADAME AGATHE, LÉPINE.

M^{me} AGATHE.

Bonjour, monsieur de Lépine, comment vous en va?

LÉPINE.

Votre valet, madame Agathe, fort à votre service.

M^{me} AGATHE.

N'auriez-vous point vu la commère Julienne ,
par aventure?

LÉPINE.

La voilà qui s'en va de ce côté.

M^{me} AGATHE.

Je m'en vais courir après elle : j'ai une plaisante
nouvelle à lui apprendre.

LÉPINE.

Et quelle?

M^{me} AGATHE.

Son mari n'est pas mort, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Cette nouvelle-là ne lui plaira point, madame
Agathe : ne vous pressez point de la lui don-
ner.

M^{me} AGATHE.

Eh! le plaisant n'est pas qu'il soit en vie, c'est
qu'il va se marier.

LÉPINE.

Du vivant de sa femme?

M^{me} AGATHE.

Oui, vraiment : il ne s'embarrasse pas de ça ; et
il faut y mettre empêchement, n'est-ce pas?

LÉPINE.

Oh! point du tout, il n'y a qu'à le laisser faire,
elle lui rendra bien le change, sur ma parole.

M^{me} AGATHE.

Je sais bien qu'ils ne s'aimont guère ; mais ça ne fait rien : une femme a beau ne pas se soucier de son mari, elle aime toujours bien mieux qu'il soit mort, que non pas qu'il en épouse d'autres.

LÉPINE.

Mais êtes-vous bien sûre de cette nouvelle-là, madame Agathe ?

M^{me} AGATHE.

Si j'en suis sûre ! C'est le cousin Vincent qui me l'a dit. Il revient de Nemours, comme vous savez.

LÉPINE.

Eh bien ?

M^{me} AGATHE.

Eh bien ! il a trouvé là le meunier, qui s'est fait rat de cave. Ils ont joué bouteille à la boule ensemble, et en la buvant le meunier lui a tout conté : qu'il est amoureux de la fille du cabaretier ; qu'il y a trois ans que cet amour-là lui trotte dans la charvelle ; et comme il n'aime point madame Julienne, et que madame Julienne ne l'aime point, il a trouvé à propos de devenir veuf sans qu'il mourût personne, et de se remarier en survivance.

LÉPINE.

Cela est fort commode ; mais le meunier est fort indiscret.

M^{me} AGATHE.

Oh ! il a bien recommandé le secret au cousin : aussi le cousin ne l'a dit qu'à moi, je ne l'ai dit qu'à vous, je ne le dirai plus qu'à la commère Julienne.

LÉPINE.

Et je n'en ferai confidence qu'à trois ou quatre de mes amis, moi.

M^{me} AGATHE.

Priez-les bien de n'en point parler, monsieur de Lépine. Je meurs d'impatience de le conter à la commère. Il est bon qu'elle prenne un peu l'avis de sa famille là-dessus, et je crois qu'il ne seroit pas mal de faire avertir celle de son mari : qu'en dites-vous ?

LÉPINE.

Oui, oui, vous avez raison : un secret est bien entre vos mains, madame Agathe.

M^{me} AGATHE.

Oh ! je ne manque, ni de discrétion, ni de jugement, ni de conduite. Je ne vous dis pas adieu, monsieur de Lépine.

SCÈNE VI.

LÉPINE.

Voilà un incident qui change la situation de nos affaires. Il faut en faire part à mon maître. Je n'ai que faire de me presser de retenir les ménétriers, jusqu'à nouvel ordre : les fiançailles et le festin pourront bien être retardés ; et madame Julienne ne dansera pas de si bon cœur qu'elle croyoit, sur ma parole.

SCÈNE VII.

JULIEN, LÉPINE.

JULIEN.

Palsanguenne ! il faut jouer de notre reste : allons, bonne meine et mauvais jeu.

LÉPINE.

Eh parbleu ! voilà le meunier qui revient de Nemours. Il lui a pris quelque remords de conscience apparemment.

JULIEN.

Je viens prendre congé de mon ancien ménage, et je tâcherai d'emporter de sti-ci de quoi commencer à tenir le nouviau. Quand on n'est pas

bien d'un côté, il n'y a pas de mal à se tourner de l'autre.

LÉPINE.

Serviteur à monsieur Julien.

JULIEN.

Ah! votre valet, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Eh! d'où diantre venez-vous donc?

JULIEN.

Je viens de voyager. Le monde est bien grand, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Oui vraiment; et vous aimez fort à voyager vous, monsieur Julien?

JULIEN.

Dès que Julianne et moi j'avons queuque grabuge, je me divartis à ça, c'est ma coutume. Tâtigué que de villes et de villages! et si parmi tout ça charchez-moi une bonne femme, vous n'en trouverez, morgué, pas tant seulement la queue d'une.

LÉPINE.

Vous êtes prévenu contre le sexe, monsieur Julien! J'ai pourtant ouï dire qu'à Nemours il y avoit d'assez bonnes pâtes de filles, et qui promettoient...

JULIEN.

A Nemours? Ce drôle-là est sorcier, ou bien

la mèche est découverte. Faisons bonne contenance.

LÉPINE.

Vous y avez passé, à Nemours?

JULIEN.

Oui; mais je n'y ai passé qu'en passant... Comment se porte Julianne, monsieur de Lépine? J'aime toujours cette masque-là, *queuque chagrin qu'alle me baille. J'avons à tout bout de champ maille à partir ensemble; et velà déjà la troisième fois qu'elle me fait désarter la maison.

LÉPINE.

Et vous désertez toujours du côté de Nemours, monsieur Julien?

JULIEN.

Il a, morgué, queuque soupçon de l'affaire.

LÉPINE.

Vous avez un grand foible pour cette ville-là, monsieur Julien.

JULIEN.

Et vous itou, monsieur de Lépine, vous en parlez souvent : y auriais-vous queuque connoissance?

LÉPINE.

Si j'y en ai? J'y ai été rat de cave.

JULIEN.

Rat de cave? Il se gausse, pargué, de moi.

LÉPINE.

Il y avoit dans ce temps-là une jolie fille dans une certaine hôtellerie... là... comment appelez-vous... aidez-moi à dire.

JULIEN.

La fille de l'Écu.

LÉPINE.

Oui, justement, la fille de l'Écu.

JULIEN.

Ce drôle-là me vent faire parler. Défions-nous de li.

LÉPINE.

Elle s'appelle, je pense, mademoiselle... J'aurai oublié son nom. Mademoiselle... mademoiselle...

JULIEN.

Mademoiselle Margot.

LÉPINE.

La voilà! mademoiselle Margot de l'Écu; c'est elle-même.

JULIEN.

Il me tire, morgué, les vars du nez: baillons-nous de garde.

LÉPINE.

C'étoit une aimable personne dans le temps que je l'ai vue.

JULIEN.

Oh ! parguenne, alle l'est plus que jamais : si vous la voyais, c'est un petit charme.

LÉPINE.

Ah ! que j'ai été vivement amoureux d'elle, monsieur Julien !

JULIEN

Pas tant que moi, je gage : j'en pards l'esprit, pis qu'il faut vous le dire.

LÉPINE.

Oui ! vraiment, je vous en félicite. Voilà donc la cause de vos fréquentes promenades, monsieur Julien ?

JULIEN.

Morgué, je jase trop ; mais je ne saurois m'en tenir.

LÉPINE.

Et si madame Julienne vient à savoir...

JULIEN.

Oh ! palsangué, ne li en parlez pas ; ne me jcuez pas ce tour-là, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Promettez-moi donc de ne vous plus opposer au mariage de mon maître avec votre nièce, et je vous promets, moi, de vous garder le secret.

JULIEN.

Pargué, de tout mon cœur. Touchez là, voilà qui est fait, je baille ma parole; mais motus, au moins.

LÉPINE.

Je vous réponds de moi. Mais si, d'ailleurs, on venoit à découvrir...

JULIEN.

On ne sauroit; je sis trop dissimulé. Il y a, morgué, trois ans que ça dure, et parsonne ne se doute de rien. Vous n'en savez pas le plus principal vous-même. Oh! pour ce qui est de ça, je sis un rusé manoeuvre!

SCÈNE VIII.

JULIEN, JULIENNE, LÉPINE, MADAME
AGATHE.

JULIENNE.

Ah! ah! te voilà, je pense? Eh! de quoi t'avises-tu de revenir ici, bon vaurien?

JULIEN.

Madame Julianne?

LÉPINE.

Voilà un mari bien reçu chez lui.

M^{me} AGATHE.

On disoit que vous étiez mort, monsieur Julien : cela n'est donc pas?

JULIEN.

Non, vraiment, je ne le sais pas.

JULIENNE.

Eh ! pourquoi ne l'es-tu pas, dis ? Je ne sais qui me tient que je ne te dévisage.

LÉFINE.

Eh ! là, là, sans emportement.

JULIEN.

Velà toujours de vos magnières, madame Julianne.

JULIENNE, *pleurant.*

Il vaudroit bian mieux pour moi que tu le fusses, que non pas de mener la vie que tu mènes.

M^{me} AGATHE.

Oh ! pour cela, monsieur Julien, vous êtes un méchant homme d'abandonner comme ça tous les ans une pauvre femme, qui vous adoreroit, si vous étiez raisonnable.

JULIENNE, *pleurant.*

Vous savez mieux que parsonne, ma commère, toutes les piécès que ce libartin-là m'a faites ; et si pourtant l'autre jour, quand on nous vint dire qu'il étoit défunt, quelle inquiétude est-ce que ça me donnit ! Je vous en fais juge.

M^{me} AGATHE.

Et moi, ma commère ? Il falloit nous voir ! nous étions toutes deux dans des impatiences de sa-

voir ce qui en étoit. L'incartitude de ces choses-là fait bien souffrir une pauvre femme, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Cela est vrai ; tout le monde étoit d'une affliction... Vous êtes furieusement aimé, monsieur Julien ; et quand vous êtes arrivé, je m'en allois, moi, chercher des ménétriers pour nous aider, ce soir, à consoler tout le village.

JULIENNE.

Ne suis-je pas bien malheureuse !

JULIEN.

Entrons dans la maison, madame Julianne, et nous parlerons...

JULIENNE.

Dans la maison ! Oh ! ne t'avise pas d'y mettre le pied ; je ne veux pas que tu en approches : si tu regardes la porte seulement...

JULIEN.

Comment, comment donc ? qu'est-ce que cela signifie ?

LÉPINE.

Le meunier ne sera pas le maître dans le moulin, sur ma parole.

JULIENNE.

J'y mettrois plutôt le feu, que non pas qu'il le fût.

JULIEN.

Quelle enragée ! Mais, acoutez donc, madame ma femme, vous le prenez là sur un ton...

JULIENNE.

Ta femme, moi ? moi, ta femme ? Ah ! le bon traître ! il croit parler à sa cabaretière de Nemours, ma commère.

LÉPINE.

A la cabaretière de Nemours !

JULIEN.

La meine est inventée ; mais chut.

M^{me} AGATHE.

Êtes-vous bien content de votre nouveau ménage, monsieur Julien ?

JULIEN.

Qu'est-ce que voulez dire, avec votre nouveau ménage ? Morgué, vous avez une langue de vipère, madame Agathe. Vous croyez les contes qu'on vous fait, madame Julianne ?

JULIENNE.

Des contes, bon pendard ! Oh ! la gueule du juge en pètera : tu seras pendu, je t'en réponds.

JULIEN.

Je serai pendu, moi ?

M^{me} AGATHE.

Oui, par votre cou, mon compère Julien.

JULIEN.

Madame Julianne?

JULIENNE.

Tu m'as fait trop de fredaines; je veux devenir
veuve.

JULIEN.

Madame Agathe?

M^{me} AGATHE.

Un débauché qui prend deux femmes! Au diable!
au diable! point de miséricorde.

JULIEN.

Par ma foi, voilà deux méchantes carogues!

JULIENNE.

Mais voyez ce fripon, cet insolent, qui nous
injurie.

M^{me} AGATHE.

Ce débauché, ce misérable! il perd le respect
qu'il nous doit, ma commère.

JULIEN.

Comment, du respect? je me donne au diable:
si vous me faites prendre un tricot, je le pardrai,
morgué, bien davantage, prenez-y garde.

JULIENNE.

Un tricot! Au secours! à la force! On me roue
de coups! on m'assassine! A la justice! à la justice!

M^{me} AGATHE.

Un tricot ! Bon, ferme , courage , ma commère.
A la justice ! à la justice !

SCÈNE IX.

JULIEN, LÉPINE.

JULIEN.

Alles avons le diable au corps , monsieur de
Lépine.

LÉPINE.

Oui , vraiment , et je vous trouve fort à plaindre
d'avoir affaire à ces deux masques-là.

JULIEN.

Moi ? Palsangué , je ne les crains point , je les
mets à pis faire.

LÉPINE.

S'il étoit vrai que vous eussiez épousé cette
mademoiselle Margot de l'Écu , l'affaire seroit fâ-
cheuse.

JULIEN.

Oh ! ça n'est , morgué , pas fait à demeurer ; il n'y
a encore que le contrat de dressé , voyez-vous.

LÉPINE.

Que le contrat de dressé ? Oh ! cen'est qu'une
bagatelle : on ne sauroit vous faire un crime que

de l'intention, et je vois bien que cela n'ira qu'aux galères.

JULIEN.

Aux galères, monsieur de Lépine?

LÉPINE.

Oui; à moins que votre femme n'eût pour ami quelque juge qui eût l'adresse de donner un tour à l'affaire, et de vous faire pendre, à sa considération.

JULIEN.

Alle est, morguemme, assez malicieuse pour ça. Mais velà une extravagante créature! alle voudroit être défaite de moi, je voudrois être débarrassé d'alle; qu'alle me passe veuf, je la passerai veuve. Il m'est avis qu'il ne faudroit pour ça qu'un petit mot d'accommodement sous seing-privé; et quand je serions d'accord une fois, ce ne seroit l'affaire de parsonne: qu'est-ce qui s'aviseroit de nous plaider?

LÉPINE.

Vous avez raison; mais madame Julienne est une femme régulière, qui veut être veuve dans toutes les formes. C'est là sa folie.

JULIEN.

Ce seroit biau la mienne itou; mais comment s'y prendre?

LÉPINE.

Elle va faire sa plainte, et l'on informera contre vous. Je ne vous crois pas ici trop en sûreté, monsieur Julien; si vous m'en croyez...

JULIEN.

Parguenne, à bon chat bon rat : pis qu'alle le prend comme ça, je m'en vais li jouer d'un tour à quoi alle ne s'attend pas. Le bailli est plus de mes amis que des sians; alle n'a qu'à se bien tenir.

LÉPINE.

Comment ! quel est votre dessein ?

JULIEN.

Tatigué, je n'en dirai mot de sti-là; en arrivera ce qui pourra. Je varrons lequel ce sera de nous deux qui aura plus tôt l'esprit de faire pendre l'autre. Votre valet, monsieur de Lépine; jusqu'au revoir.

SCÈNE X.

LÉPINE, CHARLOT.

LÉPINE.

Je vous baise les mains, monsieur Julien. Voilà une agréable société ! Il y a d'heureux mariages dans le monde !

CHARLOT.

L'amour et la jalousie me feront devenir fou ,
moi qui suis si sage et si raisonnable.

LÉPINE.

Voilà le garçon du moulin de madame Julienne. Ah ventrableu ! ne seroit-ce point lui qui lui auroit donné dans la vue , et qu'elle coucheroit en joue en cas de veuvage ?

CHARLOT.

N'est-ce pas là le valet de ce houbertiau qui fait l'amoureux de ma chère Colette ?

LÉPINE.

Que parle-t-il de Colette ?

CHARLOT.

Je ne lui ôterai , morgué , pas mon chapiau le premier ; je li en veux trop.

LÉPINE.

Qu'est-ce que c'est donc , monsieur Charlot ?
Vous me paraissez bien fier aujourd'hui ?

CHARLOT.

Pargué , comme de coutume , et si ça ne vous convient pas , je m'en gausse ; je ne vous charchons pas , laissez-nous en repos.

LÉPINE.

Vous avez quelque chose dans la tête , à ce qu'il me semble ?

CHARLOT.

Ça est vrai, il vous semble bien; j'y ai la volonté de vous paumer la guenle, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

A moi?

CHARLOT.

Oui, palsanguenne, à vous. Vous êtes un débâcheux de fille. Je sis garde-moulin, le menuier n'y est pas, vous en voulez à la nièce; mais, si vous me faites prendre un gourdin...

LÉPINE.

Qu'est-ce à dire un gourdin?

CHARLOT.

Je ne parle pas pour as'teure; c'est une manière d'avertissement pour en cas que vous y reveniais.

LÉPINE.

J'y reviendrai quand il me plaira, monsieur Charlot.

CHARLOT.

Quand il vous plaira, monsieur de Lépine?

LÉPINE.

Assurément, quand il me plaira.

CHARLOT.

Eh bien! revenez-y, ce sont vos affaires, vous êtes le maître.

LÉPINE.

Et si vous vous avisez de faire le raisonneur, savez-vous bien que vous vous attirerez mille coups de bâton, mon petit ami ?

CHARLOT.

Mille coups de bâton ! c'est biauoup, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Vous les aurez, si vous raisonnez.

CHARLOT.

Eh bian ! je ne raisonnerai point, velà qui est fini.

LÉPINE.

Vous ferez sagement. Et pour vous faire voir qu'on ne vous craint guère, c'est que je veux bien vous avertir que mon maître épouse aujourd'hui Colette, entendez-vous ?

CHARLOT.

Il épouse aujourd'hui Colette, monsieur de Lépine ?

LÉPINE.

Oui, vous dis-je.

CHARLOT.

Et il l'épouse en vrai mariage ?

LÉPINE.

En vrai mariage. Le festin est commandé, les

parents et les amis priés : je m'en vais chercher les violons, moi.

CHARLOT.

Eh ! mais, morgué, que votre maître ne fasse pas cette sottise-là, il s'en repentiroit : Colette est amoureuse de moi, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Colette est amoureuse de vous ?

CHARLOT.

Drès le bereiau, vous dit-on, je l'ai élevée à la brochette : et tenez, la velà qui viant ; je m'en vais vous le faire dire.

LÉPINE.

Parbleu je le voudrois de tout mon cœur ; mon maître n'auroit que ce qu'il mérite.

SCÈNE XI.

COLETTE, LÉPINE, CHARLOT.

COLETTE.

Bonjour, Charlot.

CHARLOT.

Commé alle me dit bonjour de bonne amitié l voyez-vous ?

LÉPINE.

Cela est fort tendre.

COLETTE.

Votre servante, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Je vous baise bien les mains, mademoiselle Colette.

COLETTE.

Qu'est-ce donc, mon garçon? Tu me parois tout triste.

CHARLOT.

Eh, tatigué! comment ne le serois-je pas? n'a veut bailler un croc en jambe à l'amour que j'avons l'un pour l'autre.

COLETTE.

Nous avons de l'amour l'un pour l'autre! Qui t'a dit cela, Charlot?

CHARLOT.

Eh, pargué! je sens bien le mien, parsonne n'a que faire de me le dire; et pour ce qui est du vôtre, il m'est avis que depuis quatre ans vous m'en avez baillé tant de signifiances...

LÉPINE.

Aïe, aïe, aïe.

COLETTE.

Je t'ai donné des signifiances d'amour, moi? Eh! qu'est-ce que c'est que l'amour, Charlot? Je ne le connois pas encore.

CHARLOT.

Oh, tatigné, non ! queule ignorante ! Alle en sait, morgué, bian plus qu'alle ne dit, monsieur de Lépine.

COLETTE.

Mais vraiment, Charlot, tu perds l'esprit ; et tu ferois croire des choses...

CHARLOT.

Pargué, je le fais exprès ; je sis bian aise qu'on sache ce qui en est, et je ne veux pas que vous attrapiais parsonne. Oh ! j'ai de la conscience, moi.

LÉPINE.

Voilà un honnête garçon.

COLETTE.

J'en ai aussi, je t'assure ; et, pour te tirer de ton erreur, je te dirai en bonne conscience que je ne t'aime point, que je ne t'ai jamais aimé, et que je ne t'aimerai de ma vie.

LÉPINE.

Cela est fort clair, monsieur Charlot, et voilà une déclaration dans les formes.

CHARLOT.

Oh ! palsanguenne, alle ne pense point ça ; c'est pour vous le faire accroire : morgué, c'est un animal bian trompeux que la femelle d'un homme !

LÉPINE.

Il ne faut pas toujours se fier aux apparences, monsieur Charlot.

CHARLOT.

Me traiter de la magnère ! Allez, cela n'est ni bien ni honnête, après tout ce qui s'est passé depuis que je nous connoissons.

COLETTE.

Eh ! que s'est-il passé, dis, marouille, qui te fasse penser que j'ai de l'amour pour toi ?

CHARLOT.

Quoi ! je n'ous pas joné ensemble à la madame, à colin-maillard, à la queuleulen, à pétangucule ?

COLETTE.

Eh bien ?

CHARLOT.

Ce n'est rian que ça, n'est-ce pas ? Et quand je jouions à la cleumisette ? Acoutez, ne me faites pas parler.

COLETTE.

Parle, parle, je ne te crains point ; quand nous jouions à la cleumisette, que veux-tu dire ?

CHARLOT.

On nous trouvoit toujours tous deux dans la même cache. Sont-ce des preunes que ça, monsieur de Lépine ?

LÉPINE.

Non, vraiment.

COLETTE.

Voyez le grand malheur ! Eh ! pourquoi m'y venois-tu trouver, dis ?

CHARLOT.

Parceque je vous aime. Mais pourquoi ne me chassiais-vous pas, vous ?

COLETTE.

Parceque je ne savois pas que tu m'aimasses, et que je ne t'aimois pas, moi.

CHARLOT.

Alle ne m'aimoit pas ! qu'alle est trigaude ! Quand je dansions aux chansons, alle étoit toujours la première à me prendre ; et si elle auroit voulu pouvoir me tenir par les deux mains, tant alle étoit assotée de ma parsonne.

COLETTE.

Tu t'es figuré cela, mon pauvre Charlot.

CHARLOT.

Oh pargué non ! je sais bian ce que je dis. Tenez, monsieur de Lépine, alle faisoit cent fois plus de caresses aux francs moigniaux que je lui dénichoïs, qu'à tous les marles que lui bailloient les autres. Margué, n'est-ce pas là de l'amour ? je vous en fais juge.

LÉPINE.

Il y a quelque chose à dire à cela, vous avez raison : mais il n'y a pas de quoi rebuter mon maître ; et ces bagatelles-là ne l'empêcheront pas de conclure le mariage.

CHARLOT.

Ça ne l'empêchera pas ?

LÉPINE.

Non, vraiment.

CHARLOT.

Tatigné ! que je sis fâché de ce qu'il n'y en a pas davantage !

COLETTE.

J'en suis fort contente, moi ; tu l'aurois dit de même.

CHARLOT.

Oh ! pour sti-là , oui, je vous en réponds.

COLETTE.

Où est votre maître, monsieur de Lépine ?

LÉPINE.

Vous ne tarderez pas à le voir : je vais vous l'amener dans le moment même.

COLETTE.

Et moi, je vais l'attendre avec impatience.

CHARLOT.

Hom, la masque !

SCÈNE XII.

COLETTE, CHARLOT.

COLETTE.

Adieu, Charlot, ne te chagrine point, je t'aime toujours un peu. Va, tiens, baise ma main.

CHARLOT.

Non, morgué, je n'en ferai rien; je cracherois plutôt dessus : fi, pouas, la parfide, la vilaine!

COLETTE.

Tu fais le mauvais ? tant pis pour toi ; je ne m'en soucie guère.

SCÈNE XIII.

CHARLOT.

Ces carognes de filles ! être déjà traîtresses à cet âge-là ! ça ne s'apprend point, ça leur vient tout seul. Tiens, baise ma main ; le biau régal ! C'est madame Julianne qui fait ce mariage-là pour me faire pièce ; car elle est fâchée que j'aine Colette. Morguenne, elle me le paiera : le bailli l'aime itou, cette Colette ; c'est un matois qui en sait bian long ; je m'en vais le trouver, je leur baille-rons du fil à retordre.

SCÈNE XIV.

MADAME AGATHE, CHARLOT.

M^{me} AGATHE.

Eh ! où vas-tu si vite , Charlot ? Attends , attends , j'ai quelque chose à te dire.

CHARLOT.

Dépêchez-vous donc , car j'ai quelque chose à faire , moi.

M^{me} AGATHE.

Colette va être mariée avec un monsieur ; sais-tu bien cela ?

CHARLOT.

Oh ! morguene , ça n'est pas bien sûr ; j'y bouterons quelque empêchement , ou je ne pourrons.

M^{me} AGATHE.

Eh ! pourquoi ça ? qu'est-ce que ça te fait ?

CHARLOT.

Comment , morgué , qu'est-ce que ça me fait ? Ne seroit-ce point vous qui aurais baillé conseil à notre maîtresse de me jouer ce tour-là ?

M^{me} AGATHE.

Moi ? Par quelle raison ?

CHARLOT.

Morgué , que sais-je ? pour m'avoir , peut-être :

car vous êtes folle de moi, madame Agathe.

M^{me} AGATHE.

Je suis folle de toi ? Tu ne le mérites guère.

CHARLOT.

Si fait, parguennie ; il n'y a que Colette que j'aime mieux que vous , la peste m'étouffe.

M^{me} AGATHE.

Et pourquoi l'aimes-tu mieux que moi, dis ?

CHARLOT.

Pargué, parcequ'elle me plaît davantage : que voulez-vous que je vous dise ?

M^{me} AGATHE.

Elle te plaît davantage ! une petite coquette.

CHARLOT.

Ça est vrai.

M^{me} AGATHE.

Qui te préfère un autre amoureux.

CHARLOT.

Vous avez raison.

M^{me} AGATHE.

Et cela ne te corrige point de la passion que tu as pour elle ?

CHARLOT.

Pargué, non. Et je vous préfère bian Colette, moi ; ça vous corrige-t-il ?

M^{me} AGATHE.

Cela le devrait bien faire.

CHARLOT.

Où; mais ça ne le fait pas : et pourquoi voulez-vous que je ne sois pas aussi malaisé à corriger que vous, madame Agathe?

M^{me} AGATHE.

Mais promets-moi donc que tu m'épouseras, si tu ne peux empêcher le mariage de Colette.

CHARLOT.

Où! pour ce qui est d'en cas de ça, je le veux bien. Si Colette m'échappe, je me baille à vous par désespoir; voilà qui est fini.

M^{me} AGATHE.

Par désespoir! je ne te devrois qu'à ton désespoir?

CHARLOT.

Tatigué, qu'importe à qui? Vous ne voulez que m'avoir une fois; vous m'anrais, et je vous baillerai la préférence sur madame Julianne, qui me marchande itou.

M^{me} AGATHE.

La commère Julianne est amoureuse de toi?

CHARLOT.

Où: alle me mitonne pour en cas qu'alle soit veuve; mais quenque sot, je ne m'y frotte pas. Drès que je serions mariés, alle en mitonneroit pent-être quenque autre pour être veuve de moi.

Je n'aime, morgué, point ces prévoyeuses-là, madame Agathe.

M^{me} AGATHE.

Et tu as bien raison.

CHARLOT.

Tatigué, je lui en veux plus qu'à une autre, à stelle-là; c'est alle qui fait le mariage de Colette.

M^{me} AGATHE.

Toujours Collette! Cela te tient bien au cœur, petit vilain.

CHARLOT.

J'en serois plus d'à demi consolé, si alle épousoit queuque autre que ce houbertian, et que je trouvisse la magnière de me venger de madame Julianne. Morguenne, aidez-moi à ça, madame Agathe.

M^{me} AGATHE.

Très volontiers. Mais comment s'y prendre?

CHARLOT.

Comment, morguenne? Allons demander conseil à monsieur le bailli; c'est bian le meilleur homme; le plus honnête homme, le plus habile homme pour faire du mal à queuqu'un, da. Il sait, morgué, sur le bout du doigt toutes les rubriques de la justice.

M^{me} AGATHE.

Ça n'est pas mal imaginé. Allons, viens.

CHARLOT.

Non; ne bougeons: le voilà li-même tout à point, comme si je l'avions mandé. Sarviteur, monsieur le bailli.

SCÈNE XV.

MADAME AGATHE, LE BAILLI, CHARLOT.

LE BAILLI.

Bonjour, monsieur Charlot, bonjour.

M^{me} AGATHE.

Monsieur le bailli, je suis votre servante.

LE BAILLI.

Votre valet, madame Agathe. Eh bien! qu'est-ce, mes enfants? voilà d'étranges nouvelles: cette scélérate de Julienne...

CHARLOT.

Morgué, bon, il enfourne biau; j'aurons bonne issue. Vous savez déjà ça, monsieur le bailli?

LE BAILLI.

Il y a plus de quinze jours que je le soupçonne; mais je n'ai point voulu faire d'éclat que je n'en eusse quelque certitude.

CHARLOT.

Oh! pargué, n'y a point à en douter à présent, c'est une affaire sûre.

M^{me} AGATHE.

On ne parle d'autre chose dans tout le village.

LE BAILLI.

En savez-vous quelque particularité ? et ne pourriez-vous point servir de témoins dans tout ceci, vous autres ?

CHARLOT.

Pagné, vous en servirez vous-même : ils allont faire la noce, et velà les ménétriers qui allont venir.

LE BAILLI.

Comment, des ménétriers ? La noce de qui ?

M^{me} AGATHE.

La noce de Colette, que madame Julienne fait épouser à ce monsieur Clitandre.

LE BAILLI.

Vraiment, vraiment ? Elle prend bien son temps pour faire une noce ! Oh ! je troublerai la fête, sur ma parole.

CHARLOT.

Et vous ferez fort bien, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

La malheureuse !

CHARLOT.

Acoutez, c'est une méchante femme : est-ce que vous sauriez quequ'une de ses petites freldaines ?

LE BAILLI.

Oui, de ses petites fredaines ! une bagatelle ! elle a fait noyer son mari, seulement.

CHARLOT.

Alle a fait noyer monsieur Julian ? Velà pour-quoi alle me mitonnoit, voyez-vous.

M^{me} AGATHE.

Ça ne se peut pas, monsieur le bailli ; je viens de le voir.

LE BAILLI.

Vous avez révé cela, madame Agathe ; il y a plus d'un mois qu'il est défunt, je le sais de bonne part.

M^{me} AGATHE.

Il n'y a qu'un quart d'heure que j'ai quitté monsieur Julien, vous dis-je.

LE BAILLI.

Oui, un faux monsieur Julien qu'elle aura attiré pour faire prendre le change.

M^{me} AGATHE.

Oh ! point du tout, c'est le véritable ; elle l'a reçu comme un vrai mari : je l'ai aidée à le battre, moi, monsieur le bailli, puisqu'il faut vous le dire.

LE BAILLI.

Bagatelle, je ne donne point là-dedans ; et nous avons, le procureur fiscal et moi, commencé

une procédure que nous soutiendrons vigoureusement.

CHARLOT.

Je vous le disois bian , madame Agathe , c'est un bian honnête homme, un bian habile homme que notre monsieur le bailli.

M^{me} AGATHE.

Mais le compère Julien n'est point défunt ; ce sont des contes.

CHARLOT.

Je crois pargué bian que si , moi ; et s'il ne l'étoit pas , il faudroit qu'il le devenît , puisque monsieur le bailli le dit : est-ce que la justice est une menteuse , madame Agathe ?

LE BAILLI.

Monsieur Charlot prend fort bien la chose ; et il n'est pas qu'il n'ait quelque connoissance du fait.

CHARLOT.

Moi , monsieur le bailli ?

LE BAILLI.

Oui , vous. Votre témoignage sera d'un grand poids dans cette affaire-ci.

CHARLOT.

Mon témoignage sera de poids ?

LE BAILLI.

Sans doute.

CHARLOT.

Parçûé, bon, tant mienx ! velà de quoi me venger de madame Julianne. Çà, voyons, qu'est-ce qu'il faut que je témoigne, monsieur le bailli ?

LE BAILLI.

Ce que vous savez : on ne vous demande pas autre chose.

CHARLOT.

Morgué, je ne sais rian ; mais tout coup vaille. Si vous voulez que je nous aimions, il faut dire comme moi, madame Agathe.

M^{me} AGATHE.

Je dirai la vérité.

CHARLOT.

Et moi itou. Mais aidez-nous à la dire, monsieur le bailli : car ce que je savons, nous, vous qui savez tout, vous le savez peut-être mieux que nous, par aventure.

LE BAILLI.

Mais le meunier et la meunière vivoient en très mauvaise intelligence, premièrement.

CHARLOT.

Oh ! pour sti-là ! oui : tous les jours ils se battient ou se querelloient très régulièrement à une certaine heure ; je sis témoin de ça.

M^{me} AGATHE.

Et moi aussi, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Bon : le reste est une suite de cela , mes enfans. Le pauvre Julien s'enivroit quelquefois.

CHARLOT.

Queuquefois ! Pargué , très souvent. Il étoit coutumier de ça quasiment autant que vous, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Voilà le fait : la femme aura pris le temps de l'ivresse du mari pour exécuter son mauvais dessein.

CHARLOT.

Justement. Il avoit trop bu de vin ; alle li aura voulu faire boire de l'iau : il n'y a rien de plus naturel , ça parle tout seul.

M^{me} AGATHE.

Si ça est, ça est comme ça , monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Oui, on l'a jeté dans la rivière, et il ne se trouve point, voilà ce qui est embarrassant.

CHARLOT.

On li a mis une piarre au cou. Est-ce une chose si rare qu'une piarre ? en velà un gros tas tout proche du moulin, où il m'est avis qu'il en manque queuqu'une.

LE BAILLI.

Où il en manque quelqu'une ? Voilà un bon

indice. Mais elle n'aura pas fait cela toute seule.

CHARLOT.

Non, voirement; il faut li bailler des camarades. Eh! pargué, cet amoureux de Golette, et son valet monsieur de Lépine : le défunt ne vouloit pas qu'il épousât sa nièce. C'est eux qui avont fait le coup, monsieur le bailli

LE BAILLI.

Vous croyez ça, monsieur Charlot?

CHARLOT.

Si je le crois? Je li en veux, morgué, trop pour ne pas le croire; et vous le croyez itou, vous, je gage. C'est notre rival, monsieur le bailli. J'en jurerois, moi, en cas de besoin : ça suffira-t-il pour le faire pendre?

LE BAILLI.

Voilà une cruelle affaire pour ces gens-là.

CHARLOT.

J'allons, pargué, leur tailler de la besogne.

LE BAILLI.

Je les ferai arrêter sur votre déposition, et je vais tout de ce pas faire chercher le greffier pour la venir recevoir.

CHARLOT.

Qu'il écrive ce qu'il voudra, je sommes témoins de tout, ne vous boutez pas en peine. Pargué! je nous en allons bian rire,

SCÈNE XVI.

MADAME AGATHE, CHARLOT.

M^{me} AGATHE.

Mais sais-tu bien que tu fais là une fort méchante action, mon pauvre Charlot?

CHARLOT.

Bon, queu conte ! Ce n'est pas par méchanceté ; ce n'est que pour troubler la noce , et faire enragger madame Julianne.

M^{me} AGATHE.

Ce ne sont pas là des bagatelles : il y a là de quoi la ruiner, tout au moins, et cela pourroit aller plus loin, même.

CHARLOT.

Oh ! que point, point, madame Agathe, je nous dédirons quand on sera prêt de la pendre. La voici. Si vous m'aimez, laissez-moi faire, ou sans ça la paille est rompue.

SCÈNE XVII.

JULIENNE, MADAME AGATHE, CHARLOT.

JULIENNE.

Allons, gai, gai, mes enfants, alégresse : ma commère, Julien est redécampé ; je li avons fait

peur, et voilà nos parents et nos amis qui s'en allant venir aux fiançailles; je ferons notre nocce tout à gogo, sans rabat-joie.

CHARLOT.

Oh! pargué, je gage que non. Il faudroit pour ça qu'il n'y eût point de Charlot ni de bailli, madame Julianne; mais, dieu merci, je ne sis pas noyé, moi: tatigné que je l'ai échappé belle!

JULIENNE.

Tu n'es pas noyé? Vraiment, je le vois bien.

CHARLOT.

Non, tatigné, je ne le sis pas, ni le bailli non plus, je vous en avartis.

JULIENNE.

Quand il le seroit, il n'y auroit pas grand domnage. Mais voyez ce qu'il veut dire avec son noyé? Est-ce qu'il a perdu l'esprit, ma commère?

M^{me} AGATHE.

Dame, acoutez, si sti-là est fou, monsieur le bailli n'est pas trop sage. Ils disent comme ça tous deux que vous avez fait noyer votre mari.

JULIENNE.

Je l'ai fait noyer! moi? Vous venez de le voir, ma commère.

M^{me} AGATHE.

Ça est vrai, je l'ai vu; mais le bailli dit que

non, et Charlot dit de même; et comme ils sont deux contre un, je ne sais qu'en croire.

JULIENNE.

Tu oses dire ça, toi?

CHARLOT.

Parguenne, oui, je l'ose dire, et je sis seur que ça est; j'en bouterois, morgué, la main au feu.

JULIENNE.

Ah, le malheureux!

SCÈNE XVIII.

JULIENNE, MADAME AGATHE, COLETTE,
CHARLOT.

COLETTE.

Ah! ma chère tante, sauvez-vous, vous êtes perdue!

JULIENNE.

Comment? qu'est-ce qu'il y a?

COLETTE.

Enfuyez-vous-en vite, vous dis-je: voilà le hailli qui amasse du monde pour venir vous prendre prisonnière.

JULIENNE.

Prisonnière, moi?

CHARLOT.

Pargué, bon, ça commence bian.

COLETTE.

Tout le village dit que mon oncle est noyé, et que c'est vous et Charlot qui avez fait cette belle affaire pour vous marier ensemble.

CHARLOT.

Moi?

COLETTE.

Oui, toi-même; et si cela est, tu feras bien de t'enfuir.

CHARLOT.

Morgué, ça n'est point. C'est votre monsieur Clitandre que vous velez dire.

COLETTE.

Clitandre!

CHARLOT.

Oui; le bailli est convenu que je le dirions comme ça. Oh! dame, si l'on fait un quiproquo, je tire mon épingle du jeu; monsieur Julian n'est point noyé; je m'en dédis.

SCÈNE XIX.

JULIENNE, MADAME AGATHE, CLITANDRE,
COLETTE, CHARLOT.

CLITANDRE.

Rien ne retarde mon bonheur; j'ai donné les ordres nécessaires... Mais que vois-je? Quelle consternation! Qu'avez-vous?

JULIENNE.

Ah ! mon pauvre monsieur Clitandre , voici de terribles affaires.

CLITANDRE.

Comment ?

JULIENNE.

Ce bailli de malheur, qui m'accuse d'avoir fait noyer mon mari !

CLITANDRE.

Ah ! quelle noirceur !

SCÈNE XX.

JULIENNE, MADAME AGATHE, CLITANDRE,
COLETTE, LÉPINE, CHARLOT.

LÉPINE.

Voilà des violons que je vous amène , monsieur ; mais il faudra les renvoyer , je pense , et monsieur le bailli nous prépare d'autres occupations , à ce que je viens d'apprendre.

CLITANDRE.

Sais-tu le fond de cette affaire ?

LÉPINE.

Non , monsieur ; je sais seulement qu'il prétend que nous avons noyé le meunier , et que , sur la déposition de ce maroufle , on a décrété contre vous et moi.

CLITANDRE.

Décrété contre nous ?

CHARLOT.

Ah, bon ! passe pour sti-là.

CLITANDRE.

Comment, marand...

CHARLOT.

Eh, miséricorde ! monsieur, ne me tuez pas.

M^{me} AGATHE.

Eh ! pardonnez-lui, monsieur Clitandre.

CHARLOT.

Ce n'est qu'une petite gaillardise que tout ça,
la peste m'étouffe.

CLITANDRE.

Une gaillardise, misérable !

CHARLOT.

Ah ! je sis mort.

LÉPINE.

Ne vous emportez point, monsieur ; ceci n'an-
ra point de suites. Laissez-moi faire seulement ;
j'y vais donner ordre.

SCÈNE XXI.

JULIENNE, MADAME AGATHE, CLITANDRE,
COLETTE, CHARLOT.

JULIENNE.

Les maris ne donnent jamais que du chagrin,
de queuque façon que ce soit; je sis plus morte
que vive.

CLITANDRE.

Ne craignez rien: cette affaire est plus désa-
gréable que dangereuse, et le retour de votre
mari...

JULIENNE.

Il est revenu, monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Il est revenu? L'imposture ne sera pas difficile
à confondre.

JULIENNE.

Ce malheureux bailli et ce coquin-là disent
que ce n'est pas li.

CLITANDRE.

Tu dis cela, pendard?

CHARLOT.

Moi? je ne dis plus rien, j'ai perdu la parole.

CLITANDRE.

Il n'a qu'à se montrer: où est-il?

JULIENNE.

Il s'en est déjà retourné; je l'ai trop mal reçu. Où l'aller rechercher? Ah! s'il étoit ici! Que je sois malheureuse!

COLETTE.

Voilà ce vilain bailli avec toute sa suite, ma tante.

SCÈNE XXII.

JULIENNE, MADAME AGATHE, CLITANDRE,
COLETTE, LE BAILLI, CHARLOT, SUITE
DU BAILLI.

CLITANDRE.

Avancez, monsieur le bailli, avancez; mais que vos recors se tiennent écartés sur-tout; car je donnerai de l'épée dans le ventre au premier qui hasarderá de s'approcher.

LE BAILLI.

Ah! monsieur, point d'emportement. Ce ne sont ici que de petites formalités dont le devoir de ma charge ne me permet pas de me dispenser.

CLITANDRE.

Oui, vous êtes fort exact, je le vois bien.

LE BAILLI.

L'affaire est importante, monsieur; il y a ici mort d'homme et supposition, voyez-vous?

CLITANDRE.

Il n'y a ni l'un ni l'autre ; mais il pourroit arriver, si vous vous mettez en devoir...

SCÈNE XXIII.

JULIEN, JULIENNE, MADAME AGATHÉ,
CLITANDRE, COLETTE, LE BAILLI,
LÉPINE, CHARLOT.

LÉPINE.

Tirez, tirez, monsieur le bailli, et rengainez vos procédures. Le défunt n'est pas mort ; le voilà que je vous amène.

JULIENNE, *embrassant son mari.*

Mon pauvre Julian ! mon cher mari !

JULIEN.

Comment, tatigué ! queu changement ! Julianne est devenue bonne femme. En vous remerciant, monsieur le bailli, je n'avons plus que faire de vos écritures.

LE BAILLI.

Comment ? Eh ! qui êtes-vous donc, mon ami, vous qui raisonnez ?

JULIEN.

Qui je sis ? Eh ! pargué, je sis moi : avez-vous la barlue ?

LE BAILLI.

Eh! qui, vous? Je ne vous connois point.

JULIEN.

Morgué, tant pis pour vous; vous êtes plus malade que vous ne croyez, pisque vous avez perdu connoissance.

JULIENNE.

Vous nereconnoissez pas mon mari, monsieur le bailli?

LE BAILLI.

Ce ne l'est point là, madame Julienne.

M^{me} AGATHE.

Ce n'est pas là le compère Julien?

LE BAILLI.

Non : il y a plus de trois semaines qu'il est noyé.

JULIEN.

Je sis noyé, moi? Palsangué vous en avez menti, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Il y a un bon procès-verbal qui certifie le fait.

JULIEN.

Oh, tatigué! je çartifie le contraire.

JULIENNE.

Et je nous çaussons du procès-verbal.

LE BAILLI.

C'est ce qu'il faudra voir.

CLITANDRE.

Écoutez, monsieur le bailli, vous vous engagez là dans une affaire...

LE BAILLI.

Le meunier est noyé : cela aura des suites.

JULIEN.

Oh bian ! morgué, si je sis nayé, c'est vous qu'il faut pendre ; car c'est de votre façon, puisqu'il faut tout dire.

CLITANDRE.

Comment de sa façon ?

JULIEN.

Oui voirement ; c'est lui qui m'a conseillé de laisser croire ça pour faire pendre Julianne.

JULIENNE.

Pour me faire pendre ! Tu as eu ce cœur-là, cher petit mari ?

JULIEN.

Morgué, je ne l'ai pas eu long-temps, comme tu vois ; je sis sans rancune. Ne me fais plus enrager, je n'irai plus à Nemours : vivons bian ensemble ; la justice en aura un pied de nez, et si alle ne le boutra, morgué, pas dans nos affaires.

SCÈNE XXIV.

JULIEN, JULIENNE, CLITANDRE,
COLETTE, LÉPINE, MADAME AGATHE,
LE BAILLI, CHARLOT, MATHURIN.

MATHURIN.

Madame Julianne, voilà ces personnes que vous avez fait prier des fiançailles de Colette, qui n'osent s'approcher, parcequ'ils voyont ici des gens de justice.

JULIEN.

Ils avont, morgué, raison, c'est une vilaine vision. Mais parle donc, hé, femme? est-ce que tu maries comme ça notre nièce sans que je sache rien?

JULIENNE.

Oui, Julien; et si tu n'y bailles pas ton consentement, je recommencerons à quereller, mon enfant; tu n'as qu'à dire.

JULIEN.

Oh, palsangué, non! ne querellons point; j'aime mieux faire tout ce que tu voudras.

CLITANDRE.

Vous n'aurez pas lieu de vous reprocher cette complaisance.

JULIEN.

Je le veux bien; voilà qui est fini, monsieur Clitandre.

M^{me} AGATHE.

Tu sais bien ce que tu m'a promis, Charlot?

CHARLOT.

Eh bian ! touchez là , je sis garçon de parole.

JULIEN.

A la franquette, monsieur le bailli. Je serai moi, maugré vous, vous avez beau faire. Eh ! morgué, laissez-nous en paix ; je vous baillerons de bonne amitié ce que vous pourrais gagner à nous persécuter : n'est-ce pas être raisonnable ?

CHARLOT.

Allons, monsieur le bailli, Julien n'a pas tort : c'est vous et moi qui l'avions tantôt jeté à l'iau ; morgué, repêchons-le, qu'est-ce que ça nous coûtera ?

LE BAILLI.

Je suis trop humain pour un bailli : qu'il n'en soit plus parlé. Mais au moins...

JULIEN.

Je ferons bian les choses, ne vous boutez pas eu peine. Touche là, Julianne : avec les fiançailles de Colette j'allons faire notre remariage. Allons, palsangué, que tout le monde viaune, et que les ménétriers jouient queuque drôlerie qui fasse un peu trémousser ces jeunes filles.

DIVERTISSEMENT.

M. LOUVENEL.

Pour célébrer les noces de Colette,
Folâtrons, chantons, et dansons,
Qu'on fasse retentir les sons
Du haut-bois et de la musette;
Et que par-tout l'écho repète
Nos agréables chansons.

(Entrée de deux meuniers et de deux meunières.)

M^{me} AGATHÉ.

Les maris qu'on voit parmi nous,
Sont marchandise bien mêlée;
Pour bien faire, il faudroit les noyer presque tous.
Et la France, faute d'époux,
N'en seroit pas moins peuplée.

(Entrée d'un meunier et d'une meunière.)

CHARLOT.

Palsangué, si j'avois fait bien,
Lorsque vous caressiez ma petite meunière,
J'aurois sur vous lâché mon chien.
Quoi! me ravir Colette, à moi, de la manière!
Ça me déplait, ça ne vaut rien;
C'est, morguenne, empêcher le cours de la rivière:
Pargué, c'est être bien malin
De détourner l'eau d'un moulin.

(Entrée de plusieurs meuniers et meunières.)

Mlle LOLOTTE.

Je ne suis qu'une meunière ;
Mais si l'amour
Vouloit un jour
Me ranger sous sa loi sévère,
Je me rirois de son dessein ,
Et, pour punir ce petit téméraire,
J'en ferois mon garde-moulin.

ENTRÉE.

M. TOUVENEL.

Tu croyois, en aimant Colette,
Que tu n'aurois point de rival ;
Mais le moulin d'une coquette
Est toujours un moulin banal.

ENTRÉE.

Monsieur Clitandre a bon génie,
En faisant même un mauvais pas ;
Il prend meunière bien jolie,
Son moulin ne chômera pas.

Mlle LOLOTTE.

Avoir deux amants en nature ,
Cela se peut selon les lois ;
C'est tirer d'un sac deux moutures,
Qu'avoir deux époux à-la-fois.

M. TOUVENEL.

Vous qu'amour à l'hymen destine,

Écoutez bien cette leçon :
Tel croit en avoir la farine,
Qui souvent n'en a que le son.

FIN DU MARI RETROUVÉ.

LES BOURGEOISES
DE QUALITÉ,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

Représentée pour la première fois le 13 juillet
1760.

PERSONNAGES.

M. NAQUART, procureur de la cour.

M. BLANDINEAU, procureur au Châtelet.

LE COMTE.

LOLIVE, valet du comte.

LE MAGISTER.

LE TABELLION.

MADAME BLANDINEAU.

LA GREFFIÈRE.

L'ÉLUE.

MADAME CARMIN.

ANGÉLIQUE, amoureuse du comte.

LISETTE.

Un LAQVAIS.

Plusieurs PAYSANS et PAYSANNES chantant et dansant.

La scène est dans un village de Brie.

LES BOURGEOISES

DE QUALITÉ¹,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

M. NAQUART, LE TABELLION.

M. NAQUART.

Cela ne reçoit pas la moindre difficulté, monsieur le tabellion; et, dès que toute la famille en est d'accord avec moi, cette petite supercherie n'est qu'une bagatelle.

LE TABELLION.

Eh bien! soit; vous le voulez comme ça, je le veux itou: vous êtes procureur de Paris, et je ne

¹ Cette comédie parut en 1700 sous le titre de *la Fête de village*, et fut jouée dix-huit fois avec un grand succès; mais, à sa reprise, en 1724, l'auteur vivant encore, elle fut affichée sous le titre des *Bourgeoises de qualité*, qu'elle a toujours porté depuis.

sis que tabellion de village ; comme votre charge vaut mieux que la mienne, je serois un impertinent de vouloir que ma conscience fut meilleure que la vôtre.

M. NAQUART.

Il ne s'agit point de conscience là-dedans ; et entre personnes du métier....

LE TABELLION.

Ça est vrai, vous avez raison, il ne peut pas s'agir d'une chose qu'on n'a pas ; mais, tout coup vaille, il ne m'importe, pourvu que je sois bien payé, et que vous accommodais vous-même toute cette manigance-là ; je ne dirai mot, et je vous lairai faire ; il ne vous en faudra pas davantage.

M. NAQUART.

Je vous réponds de l'évènement et des suites.

LE TABELLION.

Eh bien ! tope, velà qui est fait. Je m'en vas vous attendre : aussi bien, velà monsieur Blaudineau, qui, m'est avis, vent vous dire quelque chose.

SCÈNE II.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART.

M. BLANDINEAU.

Vous voilà en grande conférence avec notre tabellion ? Ce n'est pas moi qui vous interromps, peut-être ?

M. NAQUART.

En aucune façon. Vous m'avez promis votre consentement pour ce mariage, et....

M. BLANDINEAU.

Oui, je vous le donne de tout mon cœur ; mais je ne vous promets pas que mon consentement détermine ma belle-sœur à vous épouser. Elle est un peu folle, comme vous savez, et je m'étonne que tous les travers que vous lui connoissez ne vous corrigent pas de l'envie que vous avez d'en faire votre femme.

M. NAQUART.

C'est un vœu que j'ai fait, monsieur Blandineau, de rendre une femme raisonnable ; et plus je la prendrai folle, plus j'aurai de mérite à réussir.

M. BLANDINEAU.

Et plus de peine à en venir à bout. C'est une chose absolument impossible : ma femme n'est

pas, à beaucoup près, si extravagante que sa sœur, et toutes les tentatives que j'ai faites pour régler son esprit et ses manières n'ont jusqu'à présent servi de rien : je serai réduit, je pense, pour éviter les altercations que nous avons tous les jours ensemble, à prendre le parti d'extravaguer avec elle, puisqu'il n'y a pas moyen qu'elle soit raisonnable avec moi.

M. NAQUART.

Que pouvez-vous faire de mieux ? Vous avez du bien, vous n'avez point d'enfants ; votre femme aime le faste, la dépense ; c'est là, je crois, sa plus grande folie : laissez-la faire ; au bout du compte, l'argent n'est fait que pour s'en servir.

M. BLANDINEAU.

Oui, mais il y auroit un ridicule à un simple procureur du Châtelet comme moi....

M. NAQUART.

Procureur tant qu'il vous plaira ; quand on gagne du bien, il en faut jouir : il y auroit un grand ridicule à ne le pas faire.

M. BLANDINEAU.

Mais autrefois, monsieur Naquart....

M. NAQUART.

Autrefois, monsieur Blandineau, on se gouvernoit comme autrefois : vivons à présent comme dans le temps présent ; et puisque c'est le bien

qui fait vivre, pourquoi ne pas vivre selon son bien? Ne voudriez-vous point supprimer les mouchoirs, parceque autrefois on se mouchoit sur la manche?

M. BLANDINEAU.

Pourquoi non? Je suis ennemi des superfluités, je me contente du nécessaire, et je ne sache rien au monde de si beau que la simplicité du temps passé.

M. NAQUART.

Oui; mais si, comme au temps passé, on vous donnoit trois sous parisis, ou deux carolus, pour des écritures que vous faites aujourd'hui payer trois ou quatre pistoles, cette simplicité-là vous plairoit-elle, monsieur Blandineau?

M. BLANDINEAU.

Oh! pour cela, non, je vous l'avoue. Ce ne sont pas nos droits que je veux simples, ce sont nos dépenses.

M. NAQUART.

Il faut régler les unes par les autres, monsieur Blandineau, à la sotte vanité près. Les manières de votre femme sont très bonnes, les ridicules que vous lui trouvez ne sont que dans votre imagination; plus vous prétendrez les corriger, plus ils augmenteront; vous la contraindrez, vous vous ferez haïr. Croyez-moi, il vaut mieux, pour vous

et pour elle, que vous vous accommodiez à ses fantaisies, que de prétendre la soumettre aux vôtres.

M. BLANDINEAU.

C'est là votre sentiment, mais ce n'est pas le mien. Que je serai ravi de vous voir le mari de ma belle-sœur la greffière ! nous verrons si vous raisonnerez aussi de sang froid.

M. NAQUART.

C'est un plaisir que vous aurez ; et puisque vous approuvez la chose, j'emploierai, pour la faire réussir, des moyens dont je ne me servirois pas sans votre avis.

M. BLANDINEAU.

Et qu'est-ce que c'est que ces moyens ?

M. NAQUART.

Je vous les communiquerai. La voici, proposez-lui l'affaire ; selon la réponse qu'elle vous fera, nous réglerons les mesures que nous aurons à prendre ensemble.

M. BLANDINEAU.

Sans adieu : je ne tarderai pas à vous rendre réponse.

SCÈNE III.

M. BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE,
LISETTE.

LA GREFFIÈRE.

Je ne saurois me tranquilliser là-dessus, ma pauvre Lisette; cette journée-ci sera malheureuse pour moi, je t'assure : j'ai éternué trois fois à jeun, j'ai le teint brouillé, l'œil nébuleux, et je n'ai jamais pu ce matin donner un bon tour à mon crochet gauche.

M. BLANDINEAU.

Ah ! vous voilà, ma sœur : j'allois monter chez vous.

LA GREFFIÈRE.

Chez moi, mon frère ! Et à quel dessein ? Je n'aime point les visites de famille, comme vous savez.

M. BLANDINEAU.

Celle-ci ne vous auroit pas déplu. Il s'agit de vous marier, ma sœur.

LA GREFFIÈRE.

De me marier, mon frère ? de me marier ? Cela est assez amusant, vraiment : mais qu'est-ce que c'est que le mari ? c'est ce qu'il faut savoir.

M. BLANDINEAU.

Un vieux garçon fort riche ; monsieur Naquart, procureur de la cour.

LA GREFFIÈRE.

Un vieux garçon à moi ? Un procureur, Lisette ? Monsieur Naquart ! Je serois madame Naquart , moi ! Le joli nom que madame Naquart ! C'est un plaisant visage que monsieur Naquart de songer à moi.

LISETTE.

Eh fi ! madame, il faut faire châtier cet insolent-là.

M. BLANDINEAU.

Comment donc ? Eh ! qui êtes-vous , s'il vous plaît ? fille d'un huissier qui étoit le père de ma femme , ma belle-sœur à moi , qui ne suis que procureur au Châtelet, veuve d'un greffier à la peau, que vous avez fait mourir de chagrin. Je vous trouve admirable, madame la greffière.

LA GREFFIÈRE.

Greffière, monsieur ? Supprimez ce nom-là, je vous prie. Fen mon mari est mort, la charge est vendue , je n'ai plus de titre, plus de qualité ; je suis une pierre d'attente, et destinée sans vanité à des distinctions qui ne vous permettront pas avec moi tant de familiarité que vous vous en donnez quelquefois.

M. BLANDINEAU.

Vous êtes destinée à devenir tout-à-fait folle, si vous n'y prenez garde. Écoutez, madame ma belle-sœur, il se présente une occasion de vous donner un mari fort riche et fort honnête homme : si vous ne l'épousez, vous pouvez compter que je ne vous verrai de ma vie.

LA GREFFIÈRE.

Vous devez bien aussi vous attendre, quand je serai comtesse, et vous procureur, que nous n'aurons pas grand commerce ensemble.

M. BLANDINEAU.

Comment, comtesse ? Allez, vous êtes folle. /

LA GREFFIÈRE.

Je débute par là ; c'est assez pour un commencement : mais cela augmentera dans la suite , et de mari en mari, de douaire en douaire , je ferai mon chemin, je vous en réponds, et le plus brusquement qu'il me sera possible.

M. BLANDINEAU.

Il faudra la faire enfermer.

LA GREFFIÈRE.

Holà, ho ! laquais, petit laquais, grand laquais, moyen laquais, qu'on prenne ma queue. Avancez, cocher : montez, madame. Après vous, madame. Eh ! non, madame, c'est mon carrosse. Donnez-moi la main, chevalier ; mettez-

vous là, contin. Touche, cocher. La jolie chose qu'un équipage! la jolie chose qu'un équipage!

SCÈNE IV.

M. BLANDINEAU, LISETTE.

M. BLANDINEAU.

Voilà un équipage qui la mènera aux Petites-Maisons. Elle a tout-à-fait perdu l'esprit, Lisette; je vais me hâter, d'une manière ou d'une autre, de la faire au plus tôt déloger de chez moi, pour ne pas donner à ma femme un exemple aussi ridicule que celui-là.

LISETTE.

Vous n'avez rien à craindre, monsieur : madame votre femme est raisonnable; elle ne tient point du tout de la famille.

M. BLANDINEAU.

Elle est raisonnable?

LISETTE.

Assurément, et vous devez lui en savoir bon gré; car il ne tient qu'à elle d'être aussi folle que pas une autre : elle a tous les talents qu'il faut pour cela, je vous en réponds.

M. BLANDINEAU.

Oh! vraiment, je sais bien qu'elle les a, de par

tous les diables, et s'en sert souvent; c'est le pis que j'y trouve.

LISETTE.

Paix, taisez-vous: la voilà, monsieur; ne la chagrinez point.

SCÈNE V.

MADAME BLANDINEAU, M. BLANDINEAU,
LISETTE.

M^{me} BLANDINEAU.

A quoi vous amusez-vous donc, mademoiselle Lisette? il y a une heure que je vous fais chercher. Allons, vite, mes coiffes et mon écharpe.

LISETTE.

Laquelle, madame? Celle à réseau ou celle à frange?

M^{me} BLANDINEAU.

Non; celle de gaze, ou celle de dentelle, mademoiselle Lisette; les autres sont des housses, des caparaçons, qu'on ne sauroit porter. Ah! vous voilà, monsieur Blandineau; je suis bien aise de vous trouver ici: donnez-moi de l'argent, je n'en ai plus.

M. BLANDINEAU.

De l'argent, madame? Vous aviez hier vingt-cinq louis d'or.

M^{me} BLANDINEAU.

Cela est vrai, monsieur. J'ai joué, j'ai perdu, j'ai payé, je n'ai plus rien; je vais rejouer, il m'en faut d'autre en cas que je perde.

M. BLANDINEAU.

Mais, ma femme...

M^{me} BLANDINEAU.

Eh! fi donc, monsieur Blandineau: que de façons, au lieu de me remercier d'en prendre du vôtre.

M. BLANDINEAU.

Vous remercier?

M^{me} BLANDINEAU.

Oui, vraiment: c'est un bien mal acquis, qui ne fait point de profit; je perds tout ce que je joue.

M. BLANDINEAU.

Eh! pourquoi jouer, madame Blandineau?

M^{me} BLANDINEAU.

Pourquoi jouer, monsieur? pourquoi jouer? Je vous trouve admirable. Que voulez-vous donc qu'on fasse de mieux, et à la campagne surtout? J'ai la complaisance de venir avec vous dans une chaumière bourgeoise avec votre ennuyeuse famille: il se trouve par hasard dans le village des femmes d'esprit, des personnes du monde, des jeunes gens polis; il se forme une

agréable société de plaisir et de bonne chère ; c'est le jeu qui est l'ame de toutes ces parties, et je ne jouerai pas ? Non, monsieur, ne comptez point là-dessus, et donnez-moi de l'argent, s'il vous plait, ou j'en emprunterai, mais ce sera sur votre compte.

M. BLANDINEAU.

Oh bien ! madame, voilà encore dix louis d'or ; mais, si vous les perdez...

M^{me} BLANDINEAU.

Si je ne les perds pas, je les dépenserai ; ne vous mettez pas en peine. A propos, c'est aujourd'hui la fête du village ; nous sommes les plus considérables, on soupe ici ce soir : je crois que vous en êtes bien et dûment averti ?

M. BLANDINEAU.

Quoi ! votre dessein ridicule continue, et malgré tout ce que je vous en ai dit ?

M^{me} BLANDINEAU.

Ce sont vos discours, monsieur, vos remontrances, qui ont achevé de me déterminer.

M. BLANDINEAU.

Madame Blandineau ! vous me pousserez à des extrémités...

M^{me} BLANDINEAU.

Monsieur Blandineau, vous me ferez faire des choses...

M. BLANDINEAU.

Je vous délie, madame Blandineau, de faire pis que vous faites.

M^{me} BLANDINEAU.

Comment donc, monsieur! suis-je une libertine, une coquette?

M. BLANDINEAU.

Vous êtes pis que tout cela, madame ma femme. Quelle extravagance de rassembler huit ou dix femmes plus ridicules l'une que l'autre, qui ne sont assurément pas de vos amies, pour leur donner à souper, leur faire manger votre bien!

M^{me} BLANDINEAU.

Que vous avez l'âme crasse, monsieur Blandineau! que vous avez l'âme crasse, et que vous savez peu vous faire valoir! J'aime à paroître, moi; c'est là ma folie.

M. BLANDINEAU.

Et vous devriez vous cacher d'être aussi peu raisonnable...

M^{me} BLANDINEAU.

Vous voyez, monsieur, comme vous vous révoltez contre le souper. Oh bien! nous aurons les violons, de la musique, un petit concert, le bal, et une espèce d'opéra même, si vous continuez à me contredire.

M. BLANDINEAU.

Ah ! quel abandonnement ! quel désordre ! Mais quand vous seriez la femme d'un traitant, vous ne feriez pas plus d'impertinences.

M^{me} BLANDINEAU.

C'est ma sœur qui fait cette dépense-là ; ne vous chagrinez pas.

M. BLANDINEAU.

La malheureuse !

SCÈNE VI.

M. BLANDINEAU, MADAME BLANDINEAU,
LISETTE.

LISETTE.

Voilà votre écharpe, madame.

M^{me} BLANDINEAU.

Adieu, mon ami. Appelez Cascaret, qu'il vienne porter ma queue.

(*Lisette sort.*)

M. BLANDINEAU.

Votre queue, madame Blandineau ! vous ! vous faire porter la queue ?

M^{me} BLANDINEAU.

Oui, monsieur Blandineau, moi-même : puisque j'ai en la complaisance de prendre une queue

tout unie, je me la ferai porter, s'il vous plaît, pour ne pas figurer avec la populace.

(*Lisette rentre avec Cascaret.*)

M. BLANDINEAU.

Mais, ma femme...

M^{me} BLANDINEAU.

Mais, mon mari, point de dispute. Quantité de bougies dans la salle, et sur-tout, que le couvert soit propre, Lisette.

LISETTE.

Oui, madame.

M^{me} BLANDINEAU.

Jasmin et Cascaret rinceront les verres, le filleul et le cousin de monsieur verseront à boire, et le maître clerc mettra sur table.

M. BLANDINEAU.

Mon maître clerc? Il n'en fera rien.

M^{me} BLANDINEAU.

Il le fera, mon ami; je l'en ai prié: il n'est pas si impoli que vous, il n'oseroit me contredire.

M. BLANDINEAU.

Mais, madame Blandineau, songez...

M^{me} BLANDINEAU.

Ne vous gênez point, mon fils, si la compagnie ne vous plaît pas; nous n'avons que faire de vous, on vous dispense d'y être.

M. BLANDINEAU.

Oh! parbleu, j'y serai, je vous en répons; et vous verrez...

(*Madame Blandineau sort, Cascaret lui porte la queue.*)

SCÈNE VII.

M. BLANDINEAU, LISETTE.

LISETTE.

Voilà une maîtresse femme, monsieur, et qui met votre maison sur un bon pied. Faire une espèce de maître d'hôtel d'un maître clerc! Cela est délicatement imaginé, au moins.

M. BLANDINEAU.

Il ne fera point cette sottise-là, j'en suis sûr.

LISETTE.

Il la fera, monsieur: madame et lui sont fort bons amis; il fait tout ce qu'elle veut.

M. BLANDINEAU.

Ne trouves-tu pas que cette femme-là devient un peu folle, Lisette?

LISETTE.

Non, monsieur; je la trouve de fort bon esprit, au contraire: elle prend ses commodités et ses plaisirs, et vous avez la peine et les chagrins de tout. Qui est le plus fou de vous deux?

M. BLANDINEAU.

Oh ! c'est moi, sans contredit. Mais j'ai opinion que c'est sa sœur qui la gâte ; et je voudrois bien être débarrassé de cette folle-là, sans être obligé de quereller avec ma femme : c'est pour cela que je la voudrois marier à monsieur Naquart.

LISETTE.

Que vous importe à qui, pourvu qu'elle soit mariée ? Tenez, monsieur, je la soupçonne de quelque dessein, dont elle aura peine à ne me pas faire confidence. Laissez-moi sonder un peu ses sentiments, j'aurai soin de vous en rendre compte.

M. BLANDINEAU.

Eh bien ! fais, Lisette : mais dépêche-toi. Je vais trouver monsieur Naquart, et nous attendrons ensemble de tes nouvelles.

LISETTE.

Allez, monsieur, vous ne tarderez pas à en avoir ; laissez-moi faire. Ce monsieur Blandineau, il est à plaindre. Mais voici une petite personne qui l'est encore plus que lui, quoique son malheur soit d'une autre nature.

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! te voilà seule, Lisette, et tu ne viens pas me trouver ? Que tu es cruelle de m'abandonner à mes chagrins, et de ne pas être avec moi le plus souvent qu'il t'est possible !

LISETTE.

Je ne puis pas suffire à toute la famille ; c'est à qui m'aura : madame Blandineau , pour pester contre son mari ; le mari , pour se plaindre de sa femme ; madame la greffière , pour m'entretenir de son ajustement et de ses charmes ; et vous , pour parler de votre amant. Voilà bien de l'occupation dans un même ménage.

ANGÉLIQUE.

Que mes tantes sont folles , Lisette , et que je suis malheureuse de me trouver sans bien , sans autres parents qu'elles seules , avec autant de foiblesse dans le cœur pour un amant aussi perfide !

LISETTE.

Oh ! pour moi , je ne comprends pas comment , depuis huit jours que nous sommes ici , vous n'avez point eu de ses nouvelles ; il faut qu'il soit mort ou malade.

ANGÉLIQUE.

Il est pis que cela, Lisette, il est inconstant. Quelques jours avant notre départ, il te souvient que nous le vîmes dans ta chambre; il s'y rendit une heure plus tard que de coutume, il y demeura beaucoup moins; il étoit chagrin, inquiet, interdit, embarrassé : il commençoit à ne me plus aimer, Lisette, et l'absence l'a fait m'oublier tout-à-fait.

LISETTE.

Si cela est, ce sont vos tantes qui en sont cause.

ANGÉLIQUE.

Que je les hais, Lisette !

LISETTE.

L'une avoit assez de penchant pour lui, à la vérité; mais elle ne vouloit pas qu'il en eût pour vous.

ANGÉLIQUE.

Oui, cela est vrai, ma tante la greffière, n'est-ce pas? Je crois qu'elle étoit amoureuse de lui.

LISETTE.

Justement, et c'en est assez pour faire désertier un joli homme; outre que madame Blandineau, de son côté, qui ne veut point vous voir plus grande dame qu'elle, a fait aussi ce qu'elle a pu

pour l'éloigner à force de brusqueries : c'est ce qui l'a rebuté, sur ma parole.

ANGÉLIQUE.

Quelle injustice ! et que je l'aime bien plus qu'il ne m'aimoit ! Plus on me défendoit de le voir et de lui parler, plus sa présence et sa conversation me causoient de joie et de ravissement, ma pauvre Lisette !

LISETTE.

Il y a là-dedans plus d'opiniâtreté que de constance.

ANGÉLIQUE.

Non , je t'assure.

LISETTE.

Oh ! si fait , si fait : vous êtes fille , et le plaisir de contredire fait quelquefois plus de la moitié de nos passions , à nous autres.

ANGÉLIQUE.

Ah ! ma chère Lisette , voici Lolive : son maître n'est point inconstant. Que je suis heureuse !

LISETTE.

Le ciel en soit loué ! j'en suis ravie.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, LISETTE, LOLIVE.

LOLIVE.

Je suis bien heureux, mademoiselle, de vous trouver ainsi d'abord en arrivant, avant que personne...

ANGÉLIQUE.

Donne-moi tes lettres, dépêche.

LOLIVE.

Je n'ai point de lettres à vous donner, mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Tu n'as point de lettres à me donner ? Qui t'amène donc ici ? Que fait ton maître ?

LOLIVE.

La plus mauvaise manœuvre du monde. C'est un traître, un chien, qui ne mérite pas de vivre ; un homme à pendre, mademoiselle.

LISETTE.

Voilà un bel éloge !

ANGÉLIQUE.

Que veux-tu donc dire ?

LISETTE.

T'envoie-t-il ici pour nous dire cela ?

LOLIVE.

Non ; mais il y va venir , lui , pour le justifier.

ANGÉLIQUE.

Il va venir ici ? quoi faire ?

LOLIVE.

Une très haute sottise , épouser votre tante.

ANGÉLIQUE.

Épouser ma tante , Lisette !

LISETTE.

Épouser votre tante ! cela ne se peut pas.

LOLIVE.

Si fait , vraiment : ce n'est pas celle qui a son mari , c'est celle qui est veuve , madame la greffière ; et j'ai ici une lettre pour elle , que je m'en vais lui rendre au plus vite.

ANGÉLIQUE.

Une lettre pour elle ! Je la verrai , donne.

LOLIVE.

Non , mademoiselle , vous ne la verrez point. J'ai déjà eu cent coups de pied dans le ventre pour cette affaire-ci ; il est bon de m'en tenir là. Qu'il ne s'aperçoive pas , je vous prie , que je vous aie avertie de rien.

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Ma tante est-elle devenue folle, de vouloir épouser monsieur le comte?

LISETTE.

Non; c'est monsieur le comte qui est devenu fou, de vouloir épouser votre tante.

ANGÉLIQUE.

Cela ne sera point, Lisette; c'est un prétexte qu'il prend pour s'approcher de moi. Il trompe ma tante. Ma tante aime à se flatter. Cela tournera tout autrement que tu ne te l'imagines.

LISETTE.

Vous aimez à vous flatter vous-même.

ANGÉLIQUE.

Il n'importe; ne me détrompe point, ma chère Lisette. Je vais attendre monsieur le comte à l'entrée du village; je veux lui parler la première; je saurai ses sentiments par lui-même, et je ne le quitterai point qu'il ne m'ait promis de n'épouser que moi.

LISETTE.

Vous ferez fort bien de vous emparer de lui. On reprend son bien où on le trouve, une fois.

ANGÉLIQUE.

Assurément. Viens avec moi, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Non : prenez quelque petite fille du village , et me laissez parler à votre tante ; j'en tirerai quelque confidence qui ne vous sera pas inutile.

FIN DU PREMIER ACTE.

.....

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LA GREFFIÈRE, LE MAGISTER.

LA GREFFIÈRE.

Que cela soit bien tourné, monsieur le magister; que cela soit bien tourné.

LE MAGISTER.

Ne vous boutez pas en peine; partant que les garçons ne manquent pas de vin et les filles de tartes, et que vous nous bailliais ces vingt écus que vous m'avez dit pour les ménétriers et pour ces petites chansonnettes que je fourrerons par-ci par-là, nan ragaillardira votre soirée de la belle façon, je vous en réponds.

LA GREFFIÈRE.

Voilà trois louis d'or, monsieur le magister; c'est plus que vous ne m'avez demandé.

LE MAGISTER.

Bon, tant mieux : je vous baillerons quelque petit par-dessus pour ça; et comme j'ai quelque doutance que vous allez vous remarier, j'aurons soin de faire votre épitra... votre épitra...

LA GREFFIÈRE.

Mon épitaphe ?

LE MAGISTER.

Eh ! morgué, nenni, c'est tout le contraire ; votre épitralame ; je pense. Je ne sais pas bien comme ça s'appelle ; mais ce seront des vars à votre louange , toujours.

LA GREFFIÈRE.

Ne manquez pas , sur-tout , d'y bien marquer les agréments de la fin du siècle : il est si fortuné pour moi , si fortuné , que je veux que ma reconnaissance en soit publique.

LE MAGISTER.

Oh ! tatigué , laissez - moi faire ; j'en sis du moins aussi content que vous. J'ai perdu ma femme , et puis j'avons cette année bon vin , bonne récolte ; je sommes tretous si aises. Allez , je chanterons à plein gosier , et je remuerons le jarret de la belle magnière.

LA GREFFIÈRE.

Oui ; mais c'est pour ce soir , monsieur le magister ; et ces vers à ma louange...

LE MAGISTER.

Oh ! que ça sera biantôt bâti. Il n'est pas malaisié de vous louer : vous êtes belle , vous êtes bonne , vous êtes riche.

LA GREFFIÈRE.

Je suis jeune aussi, monsieur le magister.

LE MAGISTER.

Voulez-vous que je mette itou ça ? Eh bien ! volontiers , tout coup vaille ; mais vous baillerez quenque chose pour l'âge.

LA GREFFIÈRE.

Gardez-vous bien de l'oublier.

LE MAGISTER.

Vous avez raison : je daterons la chanson , et cela vous sarvira de baptistaire. Adieu, madame : je sis content de vous ; vous serez contente itou de la date , sur ma parole.

LA GREFFIÈRE.

Adieu, monsieur le magister, votre très humble servante.

SCÈNE II.

LA GREFFIÈRE, *seule*.

Ah ! que je suis ravie ! que j'envisage un charmant avenir ! Quels heureux moments ! quels heureux moments ! Je ne me sens pas de joie.

SCÈNE III.

LA GREFFIÈRE, LISETTE.

LISETTE.

Comment donc , madame ! on dit que vous mettez en joie tout le village ? Est-ce à cause de la fête , ou si vous avez quelque sujet particulier de vous réjouir ?

LA GREFFIÈRE.

Les mauvais présages de ce matin sont évanouis, ma pauvre Lisette; j'ai reçu les plus agréables nouvelles..!

LISETTE.

Il y auroit de l'indiscrétion, peut-être, de vous demander ce que c'est, madame.

LA GREFFIÈRE.

Qu'on blâme les devineresses tant qu'on voudra , je suis fort contente de la Duverger , pour moi.

LISETTE.

Comment donc ! madame ?

LA GREFFIÈRE.

Nous y voilà parvenues , ma pauvre Lisette ; nous y touchons du bout du doigt , ma chère enfant.

LISETTE.

Et à quoi, madame ?

LA GREFFIÈRE.

A cet heureux temps que la Duverger m'a tant promis à la fin du siècle, à mon bonheur.

LISETTE.

Et qu'a de commun la fin du siècle avec votre bonheur, madame ?

LA GREFFIÈRE.

Je n'ai pas eu de grands plaisirs pendant le cours de celui-ci : mais je vais passer l'autre agréablement, sur ma parole.

LISETTE.

Voilà de beaux projets !

LA GREFFIÈRE.

Je suis déjà veuve , premièrement.

LISETTE.

Cela promet, vous avez raison.

LA GREFFIÈRE.

Et je ne le serai pas long-temps encore.

LISETTE.

Comment donc, madame ?

LA GREFFIÈRE.

C'est la saison des révolutions que la fin des siècles , et tu vas voir d'assez jolis changements dans ma destinée.

LISETTE.

Et quels changements encore !

LA GREFFIÈRE.

Je serai dès aujourd'hui femme de condition.

LISETTE.

Femme de condition ! cela ne me surprend point : vous êtes taillée pour cela, et vous en avez toutes les manières.

LA GREFFIÈRE.

C'est sans affectation, cela m'est naturel.

LISETTE.

Et quel heureux petit seigneur aura le bonheur de vous faire femme de condition ?

LA GREFFIÈRE.

Le petit comte, ma chère Lisette, le petit comte.

LISETTE.

Qui, le petit comte ? celui qui étoit amoureux de votre nièce ?

LA GREFFIÈRE.

Dis qu'il feignoit de l'être pour s'approcher de moi.

LISETTE.

Eh ! le petit fourbe !

LA GREFFIÈRE.

Nous avons bien conduit cela, n'est-ce pas ?

LISETTE.

Eh! qu'étoit-il besoin de conduite là-dedans ? vous ne dépendez que de vous.

LA GREFFIÈRE.

L'agrément du mystère, mon enfant, l'agrément du mystère. J'avois même dessein qu'il m'enlevât. Oh! je crois que c'est un grand plaisir d'être enlevée.

LISETTE.

Oui, cela a son mérite, assurément.

LA GREFFIÈRE.

Nous nous serions mariés en cachette, *incognito*, sous seing privé, pour éviter les manières bourgeoises.

LISETTE.

Cela étoit noblement pensé.

LA GREFFIÈRE.

Mais le plaisir de faire enrager de près mon beau-frère le procureur, qui est un fort impertinent personnage; la joie que j'aurai d'être témoin du dépit de ma sœur et de ma nièce, et de **jouir**, par mes propres yeux, du désespoir de **toutes** les femmes de ma connoissance, nous a fait prendre la résolution de faire ce mariage à leur barbe. Oh! cela est bien satisfaisant, je te l'avoue.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus gracieux, vous avez raison.

LA GREFFIÈRE.

Le petit comte va arriver, et en poste, même ; son valet de chambre est déjà ici : cette affaire-là sera bientôt publique.

LISETTE.

Ne le seroit-elle point déjà, madame ? Voilà votre sœur et votre cousine qui me paroissent bien échauffées.

SCÈNE IV.

MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE,
L'ÉLUE, LISETTE.

M^{me} BLANDINEAU.

Qu'est-ce que c'est donc, ma sœur ? Il se répand un bruit dans le village qui me paroît des plus surprenants.

L'ÉLUE.

Et à moi, des plus ridicules.

LA GREFFIÈRE.

En quoi donc ridicule ? et qu'est-ce que c'est que ce bruit, s'il vous plaît, mesdames ?

M^{me} BLANDINEAU.

Que vous allez épouser monsieur le comte, un

homme de qualité, un petit étourdi qui n'a rien.
Oh! je ne trouve point cela vraisemblable.

LA GREFFIÈRE.

Cela n'est pas moins vrai, ma sœur; me voilà comtesse: et grâces au ciel, nous ne figurerons plus ensemble.

M^{ME} BLANDINEAU.

Comtesse, vous? vous, comtesse, ma sœur?

LA GREFFIÈRE.

Dites madame, madame Blandineau, et madame tout court, entendez-vous?

M^{ME} BLANDINEAU.

Madame tout court! Ah! je n'en puis plus. Mais sœur comtesse, et moi procureuse! Un siège, et tôt; dépêchez, Lisette.

LISETTE.

Madame, madame! holà donc! madame!

L'ÉLUE.

Vous seriez comtesse, vous, ma cousine la greffière?

LA GREFFIÈRE.

Ah! plus de cousinage, madame l'Elue, plus de cousinage.

L'ÉLUE.

Un fauteuil aussi: tôt, du secours, à moi, Lisette!

LISETTE.

Oh ! par ma foi , donnez-vous patience.

L'ÉLUE.

Je m'affoiblis , je suffoque , j'agonise , et je m'en vais mourir de mort subite.

M^{me} BLANDINEAU.

Écoutez , ma sœur , il n'y a qu'un mot qui serve : vous voulez le porter plus beau que moi , parce que vous êtes mon aînée ; c'a toujours été votre fureur : mais je me séparerai d'avec mon mari , s'il me laisse avoir ce déboire-là. Vous verrez de belles oppositions , laissez faire.

L'ÉLUE.

Il ne faut pas que la famille demeure les bras croisés dans cette affaire-ci ; il faut agir , il faut se remuer , ma cousine.

LA GREFFIÈRE.

Oh ! remuez-vous , remuez-vous. Je me remuerai aussi , moi , je vous en réponds.

LISETTE.

Mort de ma vie , que de mouvement ! Voilà une famille bien sémillante !

LA GREFFIÈRE.

Mais , vraiment , je les trouve admirables ! Elles m'empêcheront de m'élever , de faire fortune ! Ces bourgillottes-là sont si ridicules...

M^{ME} BLANDINEAU.

Bourgillounnes, madame l'Élué ! bourgillounnes !

L'ÉLUÉ.

Ah, ciel ! bourgillonne ! moi, qui suis, par la grace de Dieu, fille, sœur, et nièce de notaire, et femme d'un élu, ma cousine.

M^{ME} BLANDINEAU.

Et moi, ma cousine, qui ai eu plus de treize mille francs en mariage, tant en argent comptant, qu'en nippes et bijoux. Je suis dans une colère...

L'ÉLUÉ.

Et moi dans une rage...

LA GREFFIÈRE.

Oh ! je deviendrai furieuse, moi, je vous en avertis, prenez-y garde.

LISSETTE.

Eh ! là, là, mesdames, un peu de modération ; voulez-vous donner à rire à tout le village ? Voilà cette grosse marchande de laine de la rue des Lombards, qui, comme vous savez, n'est pas une bonne langue.

SCÈNE V.

MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE,
L'ÉLUE, MADAME CARMIN, LISETTE.

M^{me} CARMIN.

Bonjour, ma chère madame Blandineau.

M^{me} BLANDINEAU.

Madame Carmin, votre très humble servante.

M^{me} CARMIN.

Je ne puis pas être de votre souper ; je m'en retourne à Paris : je viens prendre congé de vous, mes chères enfants.

LA GREFFIÈRE.

Ah ! ne partez que demain, je vous prie : vous ne me refuserez pas d'être témoin...

M^{me} CARMIN.

Je ne puis différer mon départ : je viens de recevoir des nouvelles d'une affaire dont j'attendois la conclusion avec impatience ; elle est finie, il faut que je parte.

L'ÉLUE.

Eh ! quelle affaire, madame Carmin ? sont-ce des laines de Hollande, d'Angleterre qui vous arrivent ?

M^{me} CARMIN.

Ah ! si donc : rien moins que cela, mesdames.

Je quitte le négoce; je m'y suis enrichie, cela est au-dessous de moi à l'heure qu'il est : j'achète une charge à mon mari, je me fais présidente.

M^{me} BLANDINEAU.

Vous, présidente, madame Carmin ?

M^{me} CARMIN.

Moi-même.

L'ÉLUE.

Madame Carmin présidente !

M^{me} CARMIN.

Oui, madame.

LA GREFFIÈRE.

Et moi comtesse, madame Carmin.

M^{me} CARMIN.

Vous, comtesse, madame ?

LA GREFFIÈRE.

Oui, madame la présidente.

M^{me} CARMIN.

J'en suis ravie, madame la comtesse.

M^{me} BLANDINEAU.

Et moi, je suffoque, je n'en puis plus.

L'ÉLUE.

Il y a pour en mourir; je n'en reviendrai point.

LISETTE.

Voilà de belles fortunes. Eh ! madame Carmin remplira bien cette place-là.

M^{me} CARMIN.

Oh ! ce ne sera pas moi qui exercerai ; ce sera mon mari : mais je lui recommanderai certaines affaires.

LA GREFFIÈRE.

Il sera bon d'être de vos amies.

M^{me} CARMIN.

Ce n'est qu'une charge de campagne, à la vérité, et dans une élection d'une très petite ville du côté d'Étampes ; mais il y a de grands agréments, de grandes prérogatives.

L'ÉLUE.

Eh ! quelles prérogatives, madame ?

M^{me} CARMIN.

On est maître absolu dans le pays, premièrement. Il n'y a, je crois, dans toute la juridiction, ni procureurs, ni avocats, ni conseillers même, et monsieur le président peut se vanter qu'il est lui seul toute la justice : cela est fort beau, mesdames.

M^{me} BLANDINEAU.

Oui, cela sera fort beau de voir monsieur Carmin juger tout seul, lui qui ne sait ni latin ni pratique, ni lire ni écrire, peut-être.

M^{me} CARMIN.

Oh ! je vous demande pardon, madame Blan-

dineau, il signera son nom fort librement, et avec un paraphe encore, à cause de sa charge.

L'ÉLUE.

Mais ce n'est pas assez de savoir signer; il faut juger auparavant.

M^{me} CARMIN.

Belle bagatelle! Il y a dans la ville un tabellion qui règle tout, moyennant trente ou quarante francs par année: et puis, quand on a bon sens, bon esprit, on n'a qu'à juger à la rencontre; c'en est assez pour des gens de province.

LISETTE.

Assurément, et les juges les plus habiles ne sont pas toujours les plus équitables.

M^{me} CARMIN.

Au bout du compte, ce n'est pas mon affaire: je ne veux qu'un rang, moi; cela m'en donne un qui me distingue. Monsieur Carmin est un bon homme qui aime la retraite, la campagne: il jugera comme il pourra. Il vivra content dans sa petite ville, et moi à Paris, comme une présidente.

LA GREFFIÈRE.

Et moi, comme une comtesse. Nous nous retrouverons, madame la présidente.

M^{me} CARMIN.

Adieu, ma chère madame Blandineau; à mon

retour, nous ferons ensemble quelque partie de plaisir.

M^{me} BLANDINEAU.

Adieu, madame Carmin, bon voyage.

M^{me} CARMIN.

Votre très humble servante, madame.

L'ÉLUE.

Vous m'avez vendu des laines éventées, que je vous renverrai, madame la présidente.

M^{me} CARMIN.

On vous les changera, madame l'Élue. Adieu, mon agréable comtesse.

LA GREFFIÈRE.

Adieu, ma chère présidente.

LISETTE.

Quelle politesse il y a parmi les femmes de qualité! Au bout du compte, voila de belles fortunes! une femme placée, une femme en charge.

M^{me} BLANDINEAU.

Je n'y puis plus tenir, je suis au désespoir; monsieur Blandineau en achètera une qui m'anoblisse, ou je ne le veux voir de ma vie.

L'ÉLUE.

Monsieur l'Élu cessera de l'être, ou je trouverai bien moyen de n'être plus sa femme.

SCÈNE VI.

LA GREFFIÈRE, LISETTE.

LISETTE.

Courage, madame ! voilà le champ de bataille qui vous demeure , et il faut qu'il crève une douzaine de bourgeois de cette affaire-ci.

LA GREFFIÈRE.

C'est mon beau-frère à qui j'en veux le plus. Il m'a tantôt traitée de folle , quand je lui parlois de devenir comtesse ; je veux qu'il devienne fou , lui , de voir que je lui ai dit vrai.

LISETTE.

Le voilà qui vous amène monsieur Naquart.

LA GREFFIÈRE.

Ah ! tu vas voir comme je le recevrai.

SCÈNE VII.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART, LA
GREFFIÈRE, LISETTE.

M. BLANDINEAU.

Eh bien ! ma sœur , avez-vous réfléchi sur la proposition que je vous ai tantôt faite ? Quel est le fruit de vos réflexions ?

LA GREFFIÈRE.

Que c'est un animal bien persécutant qu'un beau-frère, monsieur Blandineau.

M. NAQUART.

C'est sous les auspices de monsieur, madame, que je prends la liberté...

LA GREFFIÈRE.

Bonjour, monsieur Naquart, bonjour. Vous m'aimez, on me l'a dit, je le crois. Je ne vous aime point, je vous le dis, vous pouvez m'en croire.

M. BLANDINEAU.

Mais, ma belle-sœur...

LA GREFFIÈRE.

Mais, mon beau-frère, ne m'en parlez pas davantage : c'est une affaire jugée en dernier ressort dans mon imagination ; il n'y a point d'appel à cela. Quand j'ai pris une fois mon parti, je n'en reviens jamais : demandez à Lisette.

LISETTE.

Oh ! pour cela non : c'est une des plus grandes perfections de madame.

M. NAQUART.

J'avois cru, madame...

LA GREFFIÈRE.

Vous êtes un mal-créant, monsieur Naquart.

M. NAQUART.

Que vous ayant adressé autrefois mes premiers hommages...

LA GREFFIÈRE.

Les temps sont changés, monsieur Naquart ; j'étois une sotte, une enfant, une imbécile : il est vrai, je m'en souviens, j'avois pour vous une heureuse foiblesse ; et, si j'en avois été crue, je serois veuve de vous à l'heure qu'il est.

M. NAQUART.

Veuve de moi, madame ?

LA GREFFIÈRE.

Oui, vraiment : il étoit de mon étoile d'être veuve dans le temps que je le suis devenue ; et je ne crois pas qu'en votre faveur mon étoile en eût eu le démenti.

M. BLANDINEAU.

Ce premier danger est passé, laissez courir à monsieur Naquart les risques d'un second.

LA GREFFIÈRE.

Oh ! pour cela, non ; qu'il ne s'y joue pas : je ne lui conseille pas d'insister là-dessus. Mon étoile est terrible pour les maris ; et, selon le calcul que j'en ai fait faire, elle en doit encore exterminer trois ou quatre, en très peu de temps, et de qualité même : voyez combien dureroit un pauvre diable de procureur.

LISETTE.

Quoi, madame ! vous aimez monsieur le comte, et vous avez la dureté de l'exposer à la malignité de l'influence ?

LA GREFFIÈRE.

Oui, pour la combattre, ma pauvre Lisette : c'est un jeune homme qui lui résistera davantage.

LISETTE.

Vous avez raison, il n'y a pas le mot à dire.

M. NAQUART.

Je n'aurai donc pas le bonheur de vous posséder, madame, de vous être quelque chose ?

M. BLANDINEAU.

Vous êtes plus fon qu'elle, monsieur Naquart.

LISETTE.

Voilà un bon homme qui vous aime à la rage.

LA GREFFIÈRE.

Qu'il est embarrassant d'avoir trop de mérite ! Mais si vous avez tant d'envie de m'appartenir, monsieur Naquart, épousez ma nièce Angélique : c'est une autre moi-même, je vous la donne.

LISETTE.

Ah ! ah ! en voici bien d'un autre.

M. NAQUART.

Parlez-vous sérieusement, madame ?

LA GREFFIÈRE.

Oui, sans doute, et vous me ferez plaisir

même. La pauvre enfant ! il faut bien faire quelque chose pour elle. Je lui enlève monsieur le comte, qui étoit son amant ; je l'épouse ce soir, plus par vanité que par amour, moins pour son mérite que pour sa qualité : car je ne veux qu'un nom, moi, je ne veux qu'un nom ; c'est ma grande folie.

M. BLANDINEAU.

Vous épouseriez ce jeune homme qui étoit amoureux d'Angélique ?

LA GREFFIÈRE.

Oui, vous dis-je, je lui vole son amant : monsieur Naquart est le mien, je le renvoie à elle ; ce ne sera qu'une espèce de troc ; et tu lui feras entendre, Lisette, que je lui donne plus que je ne lui dérobe.

LISSETTE.

Vous devriez demander du retour. Je vais la chercher au plus vite, pour lui apprendre cette bonne nouvelle : que je vais la réjouir !

SCÈNE VIII.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART,
LA GREFFIÈRE.

M. NAQUART.

Songez bien à quoi vous vous engagez, madame.

LA GREFFIÈRE.

A vous donner ma nièce, monsieur Naquart.

M. NAQUART.

Quand il sera question de signer, n'allez pas vous aviser de vous dédire.

LA GREFFIÈRE.

Me dédire, moi, monsieur Naquart ! moi me dédire, une comtesse manquer de parole ! ah ! ne craignez pas cela. Vous avez l'usage des affaires, faites au plus tôt dresser votre contrat et le mien, nous les signerons dans le moment que nous aurons ici monsieur le comte.

M. BLANDINEAU.

Mais, ce monsieur le comte...

LA GREFFIÈRE.

Écoutez, ne vous avisez pas de me manquer de respect devant lui, monsieur Blandineau. Adieu, messieurs les procureurs ; madame la comtesse est votre très humble servante.

SCÈNE IX.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART.

M. BLANDINEAU.

Son extravagance est au plus haut point, et je vous avertis que je ne souffrirai point qu'elle épouse ce jeune homme-là.

M. NAQUART.

Elle ne l'épousera point, laissez-moi faire.

M. BLANDINEAU.

C'est un homme ruiné, qui n'a pas le sou.

M. NAQUART.

Je sais mieux ses affaires que personne : je suis son procureur et son enrateur tout ensemble ; et il ne fera rien que je n'y donne les mains. Demeurez en repos.

SCÈNE X.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART,
CLAUDINE.

CLAUDINE.

Eh ! venez vite, monsieur, parler à madame ; la voilà qui étouffe et qui va mourir, parceque madame la greffière va être comtesse.

M. BLANDINEAU.

Autre extravagante.

CLAUDINE.

Madame l'Élue est avec elle, qui fait tout comme elle : elles s'asseient, elles se lèvent, elles se tourmentent, elles se lamentent ; elles m'ont donné chacune deux soufflets, parce que je ne pouvois m'empêcher de rire.

M. BLANDINEAU.

Oh ! quel embarras, monsieur Naquart ! On ne voit que des folles, de quelque coté qu'on se tourne.

M. NAQUART.

Elles deviendront sages ; et, si vous voulez m'en croire, nous jouirons de notre bien, monsieur Blandineau, et nous leur remettrons aisément l'esprit, en nous accommodant, pour quelque temps du moins, à leur ridicule et à leurs foiblesses, que nous corrigerons tout-à-fait dans la suite.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I.

ANGÉLIQUE, LE COMTE.

ANGÉLIQUE.

Monsieur le comte, vous me désesperez.

LE COMTE.

Charmante Angélique, je vous adore.

ANGÉLIQUE.

Et vous croyez me le persuader, en devenant le mari de ma tante?

LE COMTE.

Mais que voulez-vous que je fasse? Vous êtes sans bien; je n'ai ni emploi ni revenu; un procès que je viens de perdre achève de me ruiner absolument; ma naissance et ma qualité me sont même à charge dans la situation où je me trouve. Me pardonnerois-je à moi-même de vous associer à mon malheur?

ANGÉLIQUE.

Oui, j'aime mieux être malheureuse avec vous que de vous voir heureux avec ma tante.

LE COMTE.

Je ne le serai point du tout, je vous assure : ce n'est point elle, c'est son bien que j'épouse, pour le partager avec vous.

ANGÉLIQUE.

Je n'en veux point, monsieur ; je n'ai que faire de bien, je ne veux que vous.

LE COMTE.

Ah ! soyez sûre de tout mon cœur, il ne sera jamais qu'à vous ; je vous chérirai, je vous aimerai, je vous adorerai toute ma vie.

ANGÉLIQUE.

Et vous ne m'épouserez point ? Je ne veux point de cela.

LE COMTE.

Que vous êtes cruelle ! laissez-moi céder, pour un temps, à notre mauvaise fortune, afin de nous en assurer une meilleure : nous sommes jeunes l'un et l'autre ; votre tante n'a que très peu de temps à vivre.

ANGÉLIQUE.

Et vous croyez que pour vous avoir j'aurai la patience d'attendre qu'elle meure ? Non pas, s'il vous plaît ; je veux que vous m'épousiez la première : ma tante a déjà été mariée ; c'est à elle d'attendre.

LE COMTE.

Mais que ferons-nous ? que devenir ? comment vivre ?

ANGÉLIQUE.

Nous nous aimerons, monsieur le comte, et je serai contente : cela ne vous suffira-t-il pas, comme à moi ?

LE COMTE.

Charmante Angélique ! adorable personne !

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, LE COMTE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Ne me dites point tant de douceurs, et aimez-moi davantage, monsieur le comte. (*apercevant Lisette.*) Ah ! te voilà, ma chère Lisette ! viens m'aider à le rendre raisonnable : il s'obstine à vouloir épouser ma tante, pour faire fortune.

LISETTE.

Eh bien ! mort de ma vie, laissez-le faire, et épousez quelqu'un qui fasse la vôtre. Monsieur Naquart est plus riche que votre tante ; il ne tiendra qu'à vous de devenir sa femme.

LE COMTE.

Elle épouserait monsieur Naquart, mon procureur ?

LISETTE.

Pourquoi non ? Ce procureur-là s'est emparé d'une partie de votre bien , il peut bien s'emparer aussi de votre maîtresse. La tante et lui sont déjà d'accord ; cela ne dépend plus que de mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Oui ? Oh bien ! monsieur, épousez ma tante ; vous n'avez qu'à le faire, monsieur Naquart m'en vengera.

LE COMTE.

Vous consentiriez à cette union ?

ANGÉLIQUE.

Ne faut-il pas céder à la mauvaise fortune ? Nous sommes jeunes l'un et l'autre, et je serai veuve aussitôt que vous, pour le moins.

LISETTE.

Oh ! pour cela oui, j'en réponds.

LE COMTE.

Je vous verrois dans les bras d'un autre ?

ANGÉLIQUE.

Nous nous retrouverons, monsieur ; je vous donne rendez-vous quand nous serons tous deux devenus riches.

LE COMTE.

Angélique, vous me mettez au désespoir.

ANGÉLIQUE.

C'est vous, monsieur, qui avez commencé à m'y mettre.

LE COMTE.

Conservez-vous toute à moi, de grâce.

ANGÉLIQUE.

Conservez-vous à moi vous-même. Mais voyez un peu pourquoi je n'aurois pas le même privilège que lui ! Cela est admirable.

LISSETTE.

Il faut que cela soit égal de part et d'autre, il n'y a rien de plus juste.

LE COMTE.

En bien ! je n'épouserai point votre tante, je vous le proteste.

ANGÉLIQUE.

Et si vous ne vous hâtez de m'épouser, moi j'épouserai monsieur Naquart, je vous le promets.

LE COMTE.

Je l'empêcherai bien. Le voici, nous allons voir...

ANGÉLIQUE.

Ah ! qu'il est vilain, ma pauvre Lisette !

SCÈNE III.

M. NAQUART, LE COMTE, ANGÉLIQUE,
LISETTE.

M. NAQUART.

Ah! c'est vous que je cherche , monsieur le comte : on vient de me dire que vous étiez arrivé.

LE COMTE.

Je suis ravi de vous rencontrer aussi , monsieur, pour vous dire...

M. NAQUART.

Comme je suis occupé à une affaire qui vous regarde , je suis bien aise de vous entretenir quelques moments avant de la mettre en état d'être terminée.

LE COMTE.

Avant de finir cette affaire comme vous vous la proposez , monsieur, il faut que vous trouviez les moyens de m'ôter la vie.

M. NAQUART.

Cela est violent.

ANGÉLIQUE.

Je suis aussi mêlée dans cette affaire, à ce qu'on dit , moi, monsieur?

M. NAQUART.

Oui, mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Oh bien ! monsieur, ce ne sera pas de mon aveu qu'elle se fera ; et à moins que monsieur le comte n'ait l'impertinence d'épouser ma tante, je ne ferai jamais la sottise de vous épouser, moi : vous pouvez compter là-dessus.

LISSETTE.

Voilà une déclaration fort obligeante.

M. NAQUART.

Elle devrait me rebuter : mais j'ai fait serment de vous rendre heureuse, et je veux que ce soit monsieur le comte lui-même qui vous porte à faire ce que je souhaite.

LE COMTE.

Moi, monsieur ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! pour cela, je suivrai son exemple ; qu'il prenne bien garde à ce qu'il fera.

M. NAQUART.

Laissez-moi lui parler, et allez nous attendre, avec Lisette, chez le tabellion du village : vous y trouverez presque toute votre famille. Si les contrats que je fais dresser vous conviennent, on les signera ; sinon...

ANGÉLIQUE.

Ils ne me conviendront point, monsieur, je vous en réponds.

M. NAQUART.

On vous y fait des avantages qui vous feront peut-être ouvrir les yeux.

ANGÉLIQUE.

Plus je les ouvrirai, monsieur, et moins je voudrai de vous, j'en suis sûre.

M. NAQUART.

On ne prétend pas vous faire violence, ayez seulement la complaisance de passer chez le tabellion.

ANGÉLIQUE.

Je n'y veux point aller sans monsieur le comte.

LISETTE.

Eh ! pourquoi non ? Allons, venez ; on ne vous fera pas signer par force.

ANGÉLIQUE.

Au moins, monsieur le comte, ne vous laissez pas persuader d'épouser ma tante ; j'épouserois monsieur par dépit, moi, je vous en avertis.

SCÈNE IV.

M. NAQUART, LE COMTE.

M. NAQUART.

Oh ça, monsieur, nous voici seuls, parlez-moi sincèrement ; que venez-vous faire ici ?

LE COMTE.

Chercher un asile contre la misère où je pré-

vois que le mauvais état de mes affaires me va réduire.

M. NAQUART.

Et cet asile est la maison de madame la gref-
fière, que vous venez épouser, à ce que l'on m'a
dit?

LE COMTE.

On vous a dit vrai; c'est mon dessein. Elle a
des rentes, des maisons, vingt mille écus d'argent
comptant, dont je deviendrai le maître; je me
mettrai dans les affaires.

M. NAQUART.

Un homme de votre qualité dans les affaires?

LE COMTE.

Pourquoi non? Les gens d'affaires achètent nos
terres, ils usurpent nos titres et nos noms même;
quel inconvénient de faire leur métier, pour être
quelque jour en état de rentrer dans nos maisons
et dans nos charges?

M. NAQUART.

Je vous y ferai rentrer d'une autre manière, si
vous voulez suivre mes conseils.

LE COMTE.

Hélas! monsieur Naquart, ce sont vos conseils
qui m'ont perdu: on me proposoit un accommo-
dement avantageux, vous m'avez empêché de
l'accepter, j'ai perdu mon procès.

M. NAQUART.

Vous le deviez gagner tout d'une voix : mais il ne se trouve que de jeunes juges à une audience, et nous plaignons contre une jolie femme ; le moyen d'avoir raison ?

LE COMTE.

Ces réflexions sont aussi tristes qu'inutiles ; il n'y a point de retour : la seule chose qui me reste à faire est de chercher les moyens de ne pas vivre misérable. Une riche veuve me tend les bras ; il faut m'y jeter sans réflexion.

M. NAQUART.

Mais vous êtes aimé d'Angélique, vous l'aimez tendrement ?

LE COMTE.

Hélas ! monsieur, je mourrai de douleur, peut-être, de ne pouvoir la rendre heureuse.

M. NAQUART.

Il faut trouver des moyens pour cela. Voici madame la greffière ; entretenez-la dans les sentiments où elle est pour vous, et venez me joindre chez le tabellion, où je vais vous attendre avec Angélique.

LE COMTE.

Je m'y rendrai, monsieur, le plus tôt qu'il me sera possible.

SCÈNE V.

LE COMTE, LA GREFFIÈRE, LOLIVE.

LOLIVE.

Il aura d'abord été chez vous en arrivant, madame ; il sera bien fâché de ne vous avoir pas rencontrée.

LA GREFFIÈRE.

Mais quel chemin aura-t-il pris ? Je l'attendois du côté de la petite ruelle : outre que c'est le plus court et le plus commode , la sympathie l'y devoit attirer, mon pauvre Lolive.

LOLIVE.

La sympathie se sera trouvée en défaut , madame.

LA GREFFIÈRE.

Eh ! le voilà.

LE COMTE.

Madame...

LA GREFFIÈRE.

C'est donc vous que je vois, mon cher comte ! Vous me cherchiez, je vous cherchois, nous nous cherchions tous deux ; l'amour nous conduit l'un vers l'autre , l'hymen va nous unir : quelle félicité ! La sentez-vous bien, mon cher petit comte,

et m'aimerez-vous toujours autant que vous m'avez fait l'honneur de me l'écrire?

LE COMTE.

Vous ne pouvez sans me faire tort, madame, douter de la continuation de mes sentiments; ils dureront autant que vos charmes.

LA GREFFIÈRE.

Autant que mes charmes? Ah! contin, qu'ils soient éternels, je vous prie.

LE COMTE.

Ils le seront, je vous le promets, madame.

LOLIVE.

Oui, chaque fois que vous renouvellez d'attraits, monsieur renouvellera d'amour, madame.

LA GREFFIÈRE.

Mais, veillé-je? n'est-ce point un songe? Suis-je bien moi-même? Est-il possible que j'aie soumis un petit cœur fier comme celui-là?

LE COMTE.

Il ne dépend pas de moi de ne me point attacher à vous, madame; une nécessité indispensable m'y réduit.

LA GREFFIÈRE.

Mon cher contin! Oh! il y a de l'étoile dans mon fait, et la Duverger me l'a toujours dit.

LE COMTE.

Lolive?

LOLIVE.

Monsieur?

LE COMTE.

Voilà une maîtresse folle, dont je suis déjà bien fatigué.

LA GREFFIÈRE.

Que dites-vous, aimable comtin?

LE COMTE.

Je dis, madame...

LOLIVE.

Il dit que le voyage l'a bien fatigué.

LA GREFFIÈRE.

Cela est vrai : le voilà tout je ne sais comment ; il a l'air abattu.

LOLIVE.

Oh ! cela se remettra, madame, cela se remettra.

LA GREFFIÈRE.

Oh ! que oui : je m'en vais lui faire prendre de bons consommés, de bons potages, et j'ai déjà dit qu'on lui fit de la tisane ; de la tisane, comtin.

LE COMTE.

De la tisane, à moi, madame ?

LA GREFFIÈRE.

Oui, comtin, pour vous rafraîchir. Laissez-moi gouverner votre santé, vous savez combien je m'y intéresse.

LE COMTE.

Je vous suis bien redevable, madame. Mau-
grebleu de l'extravagante, avec sa tisane !

LOLIVE.

Pour moi, madame, comme ma santé ne vous
est pas si chère, il me faudra du vin, s'il vous
plaît, et en quantité, pour me rafraîchir.

LA GREFFIÈRE.

Tu ne manqueras de rien, ne te mets pas en
peine.

SCÈNE VI.

LA GREFFIÈRE, LE COMTE, LE MA-
GISTER, LOLIVE.

LE MAGISTER.

Madame, velà les filles et les garçons du vil-
lage, avec les ménétriers, qui s'assemblont sous
l'orme, et qui s'en allont faire un petit essaïement
de cette petite sottise que vous m'avez dit de faire.
Eh ! parguenne, venez-vous-en voir ça.

LA GREFFIÈRE.

Non ; qu'ils viennent ici, monsieur le magister.

LE MAGISTER.

Ici, soit. Je m'en vais vous les amener. Ça ne
sera peut-être pas biau drès l'abord ; mais je tâ-
cherons de mieux faire dans la suite.

LA GREFFIÈRE.

Qu'on nous apporte ici des sièges. Allons, mon cher comtin, prenez place.

LE COMTE.

Comment, madame ! qu'est-ce que c'est que ceci ?

LA GREFFIÈRE.

C'est une petite fête galante dont je veux régaler votre arrivée ; un divertissement de village que je vous ai fait préparer.

LE COMTE.

Pour moi, madame ?

LA GREFFIÈRE.

Pour vous, pour moi, pour tous tant que nous sommes ici. La fin du siècle m'est heureuse, je me fais un plaisir de la célébrer.

LE COMTE.

Cela est d'une belle ame, assurément ; et pendant que vous donnerez vos soins aux préparatifs de votre fête, permettez-moi d'aller aussi donner les miens à une petite affaire qui m'inquiète et qui ne me laisse pas l'esprit dans une entière liberté.

LA GREFFIÈRE.

Allez donc, comtin ; mais ne tardez pas à revenir, je vous prie.

LE COMTE.

Non, madame. Suis-moi, Lolive.

LA GREFFIÈRE.

Adieu, contin.

LOLIVE.

Adieu, comtine.

SCÈNE VII.

LA GREFFIÈRE.

Le joli petit homme ! Il est fait pour moi, je suis faite pour lui : c'est l'amour, assurément, qui nous a tous deux faits l'un pour l'autre.

SCÈNE VIII.

MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE.

M^{me} BLANDINEAU.

Ma chère sœur, que je vous embrasse ; je n'ai plus de chagrin, plus de rancune contre vous. Je vous félicite de devenir comtesse, félicitez-moi d'être baronne.

LA GREFFIÈRE.

Vous êtes baronne, ma chère sœur ?

M^{me} BLANDINEAU.

Oui, ma chère comtesse ; c'est une affaire faite : monsieur Blandineau vend sa charge, et il donne quarante mille francs de la baronnie de Boistor-

tu. Le marché est conclu ; je ne suis plus madame Blandineau, je suis la baronne de Boistortu à l'heure que je vous parle.

LA GREFFIÈRE.

Mais cela est fort joli, cela est fort gracieux, ma sœur. Ma sœur la baronne, votre sœur la comtesse en est ravie, et voilà notre famille fort illustrée, au moins.

M^{me} BLANDINEAU.

Notre cousine l'Élue mourra de chagrin, madame la Substitute s'en pendra : nous aurons ce soir à notre souper des visages bien tristes.

LA GREFFIÈRE.

Il faut tenir son rang, s'il vous plaît, madame la baronne. Aujourd'hui fait, plus de familiarité avec cette bourgeoisie-là, je vous le demande en grace.

M^{me} BLANDINEAU.

Oh ! voilà qui est fini, je vous l'accorde, madame la comtesse.

LA GREFFIÈRE.

Monsieur Naquart épouse Angélique. Si nous pouvions aussi le faire quitter : c'est un fort bon homme, et qui mérite assez de devenir de qualité.

M^{me} BLANDINEAU.

Il en sera, je vous en réponds. Il est en marché d'un marquisat, lui.

LA GREFFIÈRE.

D'un marquisat, ma sœur ! d'un marquisat ?
Monsieur Naquart marquis ! monsieur le marquis
Naquart ! cela seroit fort plaisant : mais ce nom-
là, ma sœur, n'est point fait pour avoir un titre.

(*On entend une symphonie.*)

SCÈNE IX.

MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIÈRE,
LE MAGISTER.

LE MAGISTER.

Tout notre monde est là, madame : mais comme
velà monsieu le tabellion qui vian avec une grosse
compagnie vous apporter à signer queuque chose ;
afin de n'être pas interrompus et de ne pas inter-
rompre, j'attendrons que cela soit fait, si bon vous
semble.

LA GREFFIÈRE.

Cela ne tardera pas à l'être ; dépêchons.

SCÈNE X.

M. BLANDINEAU, MADAME BLANDINEAU,
M. NAQUART, LA GREFFIÈRE, ANGÉ-
LIQUE, LE COMTE, LISETTE, LE
TABELLION, LE MAGISTER.

LA GREFFIÈRE.

Cela est-il comme il faut, monsieur Naquart ?

M. NAQUART.

J'ai fait pour vous comme pour moi, madame.
Vous n'avez qu'à lire, monsieur le tabellion

LE TABELLION *lit*.

Par-devant Bastien Trigaudinet...

LISETTE.

Eh ! si donc, lire ! Voilà du temps bien employé,
vraiment ! Que vous avez peu d'impatience, ma-
dame ! vous serez comtesse une heure plus tard.

M. NAQUART.

Pour moi, madame, l'empressement que j'ai
d'être votre neveu...

LE COMTE.

L'excès de mon amour me fait souffrir avec
chagrin le moindre retardement, je vous l'avoue.

LA GREFFIÈRE.

Ce cher mouton ! Oh ! il ne sera pas dit que je
sois moins vive que vous, mon cher comtin, je

vous en répondez. Donnez, donnez, monsieur le tabellion. Allons, à vous contin : signez, monsieur Naquart,

M. NAQUART.

Je n'y entends pas plus de finesse que vous ; je signe aveuglément, madame.

LA GREFFIÈRE.

Vous risquez beaucoup, vraiment. Dépêchez, ma nièce.

ANGÉLIQUE.

Je n'examine point, ma tante. Il suffit que ce soit me conformer à vos volontés.

LA GREFFIÈRE.

Vous prenez le bon parti. Ça, ne signez-vous pas aussi, monsieur le baron de Boistortu ?

M. BLANDINEAU.

Je n'ai garde de refuser de signer des mariages qui sont si fort selon mon goût ; et il y avoit long-temps que je souhaitois de vous voir la femme de monsieur Naquart, et de donner Angélique à monsieur le comte.

LA GREFFIÈRE.

Oh bien ! monsieur, puisqu'il est ainsi, ne signez donc pas, je vous en avertis ; car cela est tout autrement que vous ne souhaitez. C'est Angélique qui est madame Naquart, et c'est moi qui suis madame la comtesse.

LE TABELLION.

Nenni, nenni, madame, ça n'est pas comme ça : quoique je ne soyons que notaire de village, je ne faisons point de si grosse bêtise.

LA GREFFIÈRE.

Comment, cela n'est pas comme cela ? Vous êtes un sot, monsieur le tabellion ; cela est comme je vous le dis.

LE TABELLION.

Et non, madame, la peste m'étouffe.

LA GREFFIÈRE.

Ouais ! Voici qui est admirable, Lisette ?

LISETTE

Vous avez tort de disputer, madame : il le sait mieux que vous ; c'est lui qui a fait les contrats, une fois.

LA GREFFIÈRE.

Monsieur Naquart ?

M. NAQUART.

C'est un quiproquo, madame, une méprise ; et cela sera difficile à rectifier.

LA GREFFIÈRE.

Difficile tant qu'il vous plaira ; monsieur le comte, ni moi, nous ne serons point les dupes d'un quiproquo, sur ma parole : n'est-ce pas, contin ?

LE COMTE.

Non, madame, je n'en serai point la dupe ;
mais j'en profiterai, s'il vous plaît.

LA GREFFIÈRE.

Comment ! vous en profiterez, petit perfide ?
Est-ce en profiter que de me perdre ?

M. NAQUART.

Je ne compte pas comme cela, moi, madame ;
et je ferai tout mon bonheur de vous posséder.

LA GREFFIÈRE.

Oh ! vous ne me posséderez point , monsieur
Naquart ; vous avez beau faire, vous ne me posséderez point, je vous en réponds.

M. BLANDINEAU.

Vous venez de signer le contraire.

LISETTE.

Est-ce que vous voudriez que monsieur le tabellion eût l'embarras de récrire tout cela, madame ?

LE TABELLION.

Ce seroit bien de la peine , au moins. Madame Naquart, ce seroit bien de la peine.

LA GREFFIÈRE.

Madame Naquart ! On m'appelleroit madame Naquart ? j'aimerois mieux être morte.

M. NAQUART.

Si ce n'est que le nom qui vous chagrine, ou vous appellera madame la comtesse, si vous voulez. La terre de monsieur le comte est à moi, je la lui rends après ma mort; je lui assure tout mon bien; vous avez assuré tout le vôtre à votre nièce: ils peuvent bien vous céder un titre qui vous fait plaisir.

LE COMTE.

Très volontiers, monsieur, vous êtes le maître.

LA GREFFIÈRE.

C'est un accommodement qui change la chose, et pourvu que j'aie un équipage, et que vous ne soyez plus procureur...

M. NAQUART.

Vous serez contente, madame.

LA GREFFIÈRE.

Je veux trois grands laquais des mieux faits de Paris.

M. NAQUART.

Vous en prendrez quatre, si bon vous semble.

LA GREFFIÈRE.

Nous logerons ensemble, madame la baronne.

M^{me} BLANDINEAU.

Et nous prendrons un suisse à frais communs, madame la comtesse.

LA GREFFIÈRE.

Oh ! pour cela , oui ; très volontiers. Je le savois bien que je serois de qualité , et que je ferois figure. Vous me regretterez , petit vilain , vous me regretterez ; mais je serai bientôt veuve. Allons , monsieur le magister , voyons votre petite bagatellé , en attendant le souper ; et quand on aura servi , que le maître d'hôtel de ma sœur la baronne nous avertisse en cérémonie.

DIVERTISSEMENT.

(Plusieurs paysans et paysannes , conduits par le magister , viennent répéter la fête que madame la greffière a commandée.)

PREMIÈRE PAYSANNE.

Célébrons l'heureuse greffière ,
Qui lorsque le siècle prend fin ,
Se fait , pour le siècle prochain ,
Comtesse de La Naquardière.

Le beau destin !

Que de noblesse !

Que de jeunesse !

De quelle vitesse

Greffière comtesse

Fera son chemin !

(Entrée de quatre paysannes.)

UN PAYSAN.

Que la fin de ce siècle est belle

Pour quiconque a bonne moisson,
De bon vin, maîtresse fidèle,
Et des pistoles à foison !

(Entrée de paysans et de paysannes.)

LE PAYSAN.

Bourgeoises charmantes,
Ne croyez pas
Être moins brillantes
En simple damas.
De jeunes fillettes,
Aimables, bien faites,
Autant que vous l'êtes,
Font dans leurs grisettes
Bien plus de fracas
Que de vieux appas
En or de ducats.

(Entrée de paysans.)

PREMIÈRE PAYSANNE.

Que sur notre simplicité
Chacun se forme et se modèle,
Toute notre félicité
Vient de cette simplicité :
Parure, attraits, gloire, et beauté,
Nous trouvons toujours tout en elle.
Que sur notre simplicité
Chacun se forme et se modèle.

UN PAYSAN.

Que les maris seroient contents

De voir leurs femmes en grisettes!
Le bon exemple! ô l'heureux temps!
Que les maris seroient contents!
Moins les habits sont éclatants,
Plus les fredaines sont secrètes.
Que les maris seroient contents
De voir leurs femmes en grisettes!

SECONDE PAYSANNE.

Si l'on ne vous eût pas quitté,
Modeste ornement de nos mères,
Vertugadin, collet monté,
Si l'on ne vous eût pas quitté,
On eût gardé la pureté
De leurs mœurs et de leurs manières;
Si l'on ne vous eût pas quitté,
Modeste ornement de nos mères.

Du ridicule ici traité
Paris fournit mainte copie;
Chacun ressent la vérité
Du ridicule ici traité:
Tout est orgueil et vanité
Dans la plus simple bourgeoisie.
Du ridicule ici traité
Paris fournit mainte copie.

FIN DES BOURGEOISES DE QUALITÉ

LES
TROIS COUSINES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

Représentée pour la première fois le 17 octobre
1700.

PERSONNAGES.

LE BAILLI.

LA MEUNIÈRE.

LOUISON, }
MAROTTE, } filles de la meunière.

DE LORME, père de Colette, et beau-frère de
la meunière.

COLETTE, nièce de la meunière.

M. DE LÉPINE, }
M. GIFLOT, } amants de Louison et

 } de Marotte.

BLAISE, amoureux de Colette.

MATHURINE, paysanne.

Plusieurs MEUNIERs et MEUNIÈRES.

BOHÉMIENS et BOHÉMIENNES.

PÈLERINS et PÈLERINES.

La scène est à Creteil.

LES
TROIS COUSINES,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LA MEUNIÈRE, LE BAILLI.

LA MEUNIÈRE.

Oh ça, monsieur le bailli, vous êtes bon homme, honnête homme ; vous avez bon esprit, bonne conscience, tout bailli que vous êtes. Feu mon mari, pendant son vivant, étoit de vos amis, vous buviez quelquefois ensemble ; il vous souvient de ce qu'il vous recommandit en mourant, le pauvre défunt : vous lui promîtes tant que vous aurais soin de sa famille.

LE BAILLI.

Je lui tiendrai parole, et vous me trouverez toujours prêt, madame la meunière, à vous rendre tous les services qu'on peut attendre d'un véritable ami.

LA MEUNIÈRE.

Je vous sis bian obligé, monsieur le bailli; je n'ai besoin que d'un bon conseil, comme je vous ai déjà dit.

LE BAILLI.

C'est ce qu'on donne plus libéralement.

LA MEUNIÈRE.

Vous avez raison, ça ne coûte rien. Allons, dites donc, que feriez-vous si vous étiez en ma place?

LE BAILLI.

Mais, qu'avez-vous envie de faire?

LA MEUNIÈRE.

Tout ce que vous me direz.

LE BAILLI.

Je n'aimerois pas à vous conseiller contre votre volonté.

LA MEUNIÈRE.

Mais voirement vous moquez-vous? Je n'ai point de volonté. Je sis une pauvre veuve qui charche à vivre tout doucement, et qui ne veut rien faire sans la participation des honnêtes parsonnes qui avont la bonté d'entrer un peu dans les petites raisons qu'on peut avoir... Il y a deux ans que je sis veuve, monsieur le bailli.

LE BAILLI.

Comment, deux ans! Y a-t-il tant que cela?

LA MEUNIÈRE.

Oui, tout autant : velà le treizième mois ; et pour ce qui est d'en cas de ces choses-là, drès que la deuxième année est une fois commencée, on la compte finie. Oh ! j'ai bien eu du regret au pauvre défunt.

LE BAILLI.

Oui, je le vois bien, le temps vous dure.

LA MEUNIÈRE.

Eh ! le moyen qu'il ne durit pas ? j'ai bian de la charge, au moins : deux filles qui devenont grandes, une nièce qui l'est itou, un moulin bian achalandé, biauoup de tracas ; il est bian mal-aisié de prendre garde à ça toute seule.

LE BAILLI.

Vos filles ni votre nièce n'ont pas besoin qu'on veille sur leur conduite : elles sont bien sages, bien élevées ; et c'est ce qui me faisoit de plus estimer le défunt, que le soin qu'il a pris de leur éducation.

LA MEUNIÈRE.

Le pauvre homme, monsieu le bailli ! quand j'y songe, s'il n'étoit pas mort, voyez-vous, je ne serois pas dans l'embarras où je sis.

LE BAILLI.

Non, sans doute. Mais il est facile de vous en tirer : votre nièce et vos filles sont grandes, vous

êtes riche ; il faut leur trouver à chacune un bon parti qui vous en défasse.

LA MEUNIÈRE.

A chacune un, ce seroit trois ; et voilà bien des neces. Ne trouveriais-vous pas plus à propos de n'en faire qu'une ?

LE BAILLI.

Oui-dà , on peut les marier le même jour ; cela vous épargnera de la dépense.

LA MEUNIÈRE.

Je ne nous entendons pas , monsieur le bailli ; vous me donnez des conseils pour elles , et c'est pour moi que je vous en demande.

LE BAILLI.

Comment ?

LA MEUNIÈRE.

C'est moi qui sis d'avis de me marier ; je crois que ça vaudra mieux.

LE BAILLI.

Oui. Mais pour vous soulager des soins que vous donnent ces filles et cette nièce...

LA MEUNIÈRE.

Eh ! si done ; les maris que je leur baillerois n'auront soin que d'elles , et sti que je prendrai aura soin d'elles et de moi : ce sera faire d'une pierre deux coups ; ça est bien plus commode.

LE BAILLI.

D'accord. Mais madame la meunière...

LA MEUNIÈRE.

Tenez, monsieur le bailli, ma résolution est prise, je n'en démordrai point, je veux me remarier, vous avez biau dire.

LE BAILLI.

Vous avez raison, je vous conseille de le faire.

LA MEUNIÈRE.

Et si, je ne veux pas que mes filles ni ma nièce en murmuriont la moindre chose.

LE BAILLI.

Vous ferez fort bien de les en empêcher.

LA MEUNIÈRE.

Je prétends qu'elles demeurent filles tant qu'il me plaira.

LE BAILLI.

C'est fort bien prétendre.

LA MEUNIÈRE.

Et si elles s'avisent tant seulement d'envisager un homme, je les dévisagerois, moi. Oh! je sis une femme d'honneur, monsieu le bailli, je n'entends point de raillerie.

LE BAILLI.

Cela est fort louable. Et quel est le mari que vous prenez, madame la meunière?

LA MEUNIÈRE.

Je ne sais pas bien encore ; ils sont trois ou quatre : conseillez-moi itou un peu là-dessus, monsieu le bailli.

LE BAILLI.

Très volontiers : vous n'avez qu'à dire, voyons.

LA MEUNIÈRE.

Il y a déjà le concierge du château, premièrement.

LE BAILLI.

C'est un fort honnête homme.

LA MEUNIÈRE.

Et puis monsieur Gillot, le neveu de notre curé, qu'on dit qui a de l'esprit : vous savez ce qui en est.

LE BAILLI.

Oni vraiment, celui-là seroit un fort bon parti.

LA MEUNIÈRE.

Il y a encore le valet de chambre de monsieu le président, qui est un bon gros réjoui.

LE BAILLI.

Celui-là ne vous déplaît pas, je gage ?

LA MEUNIÈRE.

Et puis Blaise, le garde-moulin, qui est un franc nigaud : je n'ai qu'à choisir ; lequel prendrais-vous, monsieu le bailli ?

LE BAILLI.

Mais, écoutez, ce valet de chambre...

LA MEUNIÈRE.

Oh! sti-là a trop bonne protection, mousieu le bailli; il me feroit enrager, et je ne serois pas la maîtresse.

LE BAILLI.

C'est une bonne raison. Vous préférez monsieur Giflot?

LA MEUNIÈRE.

Le ciel m'en préserve! il a trop d'esprit. On n'a que faire d'esprit dans un moulin; le mien suffit pour ça, je n'en veux point d'autre.

LE BAILLI.

Je vois bien que le concierge...

LA MEUNIÈRE.

Fi! c'est un grand flandrin, un grand sec, maigre; il est quasi tout comme le défunt: il me seroit avis que ce seroit la même chose, et il vaudroit presque autant n'avoir pas été veuve que de ne pas s'apercevoir du changement.

LE BAILLI.

Oui, cela est vrai; et ce sera le garde-moulin, selon toutes les apparences.

LA MEUNIÈRE.

Dame, acoutez, c'est un bon gros nigaud qui

me reviant assez. Voilà ce qu'il faut en ménage. Ça va droit en besogne, ça est déjà stylé à ma manière, et je ferai tout ce que je voudrai de ce benêt-là.

LE BAILLI.

Oui; mais épouser votre garde-moulin

LA MEUNIÈRE.

Oh! je sis butée à ça, monsieu le bailli, je n'en aurai point d'autre. Baillez-moi votre avis là-dessus, je vous en prie.

LE BAILLI.

Mon avis est que vous l'épousiez, et tout au plus vite : vous ne sauriez jamais mieux faire.

LA MEUNIÈRE.

N'est-il pas vrai? Que je sis bian aise que vous agréais ma résolution! car, au bout du compte, j'ai de la confiance en vous, du respect, de la croyance; et si vous m'avais contredite, je n'en aurois toujours rian fait qu'à ma tête, et ça eût été désagriable. En vous remarciant, monsieu le bailli, je vous prie de la noce. Je sis votre servante.

LE BAILLI.

Jusqu'au revoir, madame la meunière

SCÈNE II.

LE BAILLI.

Voici une cominère qui va faire un mauvais marché avec son garde-moulin ; et quelque bon esprit qu'elle paroisse avoir , ce n'est assurément pas l'esprit qui la détermine. Elle n'a nullement dessein de pourvoir ses filles, et les pauvres enfants sont en âge, et peut-être dans l'impatience d'être pourvues. Il faut avertir leur oncle de la sottise que médite sa belle-sœur. Le voici le plus à propos du monde.

SCÈNE III.

DE LORME, LE BAILLI.

DE LORME.

Votre valet, monsieu le bailli; comment vous en va? je m'en allois cheux vous.

LE BAILLI.

Je suis bien aise que vous m'ayez rencontré. Me voulez vous quelque chose?

DE LORME.

Eh, parguenne, si je ne voulois rian, je ne vous charcherois pas.

LE BAILLI.

Eh bien! qu'est-ce? De quoi s'agit-il?

DE LORME.

Il s'agit que défunt mon frère, le meunier d'ici, est trépassé, comme vous savez, et que madame sa femme est diablement vivante, à ce qu'il me paroît : ça ne vous paroît-il pas itou comme ça, monsieu le bailli ?

LE BAILLI.

Oui, vraiment ; je voulois aussi vous parler de ça. C'est une bonne femme, fort entendue, mais...

DE LORME.

Ce n'est, morgué, pas de sa bonté ni de son entendement que je vous parle.

LE BAILLI.

Eh ! de quoi donc, s'il vous plaît, monsieur de Lorme ?

DE LORME.

Oh ! palsanguenne, c'est de son allure, et au train qu'alle va, j'ai peur qu'alle ne bronche : je ne vas de fois au moulin que je ne trouve la nappe mise et du monde autour, de grandes cruchées de vin par ici, des jambons par là, un gigot d'un côté, un cochon de lait de l'autre, des ménétriers dans un hatiau, la musette et le hautbois sous l'orme ; il est avis que ce sont des noces perpétuelles, et si parmi tout ça je ne vois ni curé ni tabellion. Morgué, cela nous baille martel en tête ; car, voyez-vous, j'ai de l'honneur, et je sis, pour

l'ame du défunt, presque aussi jaloux de ma belle-sœur, que je l'aie jamais été de ma femme Margot, pendant qu'elle étoit au monde; et je ne l'étois pas mal, comme vous savez.

LE BAILLI.

Vous ne l'étiez que trop, et vous aviez quelquefois des emportemens...

DE LORME.

Oh! pargué, je ne l'ai rossée qu'une fois, mais je la rossis bian, et dans le fond j'avois tort; au moins, n'allez pas croire que j'avois raison.

LE BAILLI.

Non, non, je ne suis point porté à croire le mal.

DE LORME.

Je ne sais, morgué, comment ça se fit. Je devois aller ce jour-là à tras lieues d'ici pour une coupe de bois que j'y avois à vendre; je rencontrais le marchand en sortant du village, il me ramena au Grand-Cerf; j'y tombâmes d'accord, je bûmes le vin du marché, copieusement pour ça: je ne nous quittâmes qu'à minuit. Je retournis chez moi; on ne m'y attendoit pas; je trouvai ma femme dans le lit: et voyez un peu queu peste de vision, monsieu le bailli, la carogne me paroissit double.

LE BAILLI.

Voilà une vilaine vision, monsieur de Lorme.

DE LORME.

Je vous laisse à penser qu'en vacarme; j'étois pis qu'un enragé; mais le lendemain je me rapassis, je compris facilement que c'est que j'étois ivre, et que c'étoit ma faute. Enfin, bref, tant y a, Margot me pardonna ma barbe, on nous raccommoda. Et voyez, monsieur le bailli, queu bénédiction! avant ça, je ne pouvièmes avoir d'enfants, et de ce raccommoement-là il est venu cette petite fille, qui est votre fillole, et qui a morgué plus d'esprit qu'alle n'est grosse. Oh! je ne sais pas de qui alle tiant, je vous l'avoue.

LE BAILLI.

Vous aimez bien cet enfant-là, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Si je l'aime! C'est une petite mièvreté agriable; alle a de petites magnières sémillantes, une ma-leigneté drole; alle fait pièce à qui alle peut, alle ne pense bian de parsonne; alle dit du mal de tout le monde, et si tout le monde l'aime. Oh! c'est une jolie créature. La voici, je pense; je lui ai donné charge d'observer sa tante la mennière; alle viant m'en dire queuque nouvelle.

LE BAILLI.

Je vous en apprendrai de plus sûres que personne.

DE LORME.

Bon, tant mieux. Mais écoutons un tantinet ce que Colette aura à me dire.

SCÈNE IV.

DE LORME, LE BAILLI, COLETTE.

DE LORME.

Eh bian! mon enfant, tu vians du moulin? Qu'est-ce qu'il y a de novvian? que fait ta tante?

COLETTE.

La voilà qui vient d'arriver; et tout en arrivant elle est d'abord allée trouver Blaise, le garde-moulin, et elle s'est mise à babiller avec lui. Oh! c'est une grande causeuse que cette femme-là. Bonjour, mon parrain.

LE BAILLI.

Bonjour, Colette, bonjour.

DE LORME.

N'as-tu point acouté ce qu'alle disoit?

COLETTE.

Oh! que si fait, vraiment; mais comme elle est défiante, on ne la sauroit éconter que de loin; on n'entend qu'une partie de ce qu'elle dit, il faut deviner le reste.

DE LORME.

Oh! parguenne, oui; t'es une plaisante devineuse! Monsien le bailli?

LE BAILLI.

Je ne la crois pas fort habile, franchement.

COLETTE.

Hon ! je la suis assez pour deviner tout ce que vous disiez hier à notre voisine la belle cabaretière, qui étoit avec vous sur sa porte.

LE BAILLI.

Comment ! petite fille...

(Colette contrefait, par ses gestes, ceux du bailli et ceux de la voisine.)

COLETTE.

Vous faisiez comme ça, mon parrain : vous la regardiez avec de certains yeux, vous lui preniez la main, et dans ce temps-là, c'est que vous lui disiez que vous étiez amoureux d'elle, et elle vous repoussoit ; elle secouoit comme ça la tête, c'est qu'elle répondoit qu'elle n'en croyoit rien. Et vous, tout aussitôt de faire comme ça : vous lui juriez que ça étoit vrai ; et j'entendis un peu le dernier mot ; il y avoit, je crois, qu'elle étoit adorable.

DE L'ORME.

Oh ! oh ! monsieu le bailli.

LE BAILLI.

Ah ! ah !

COLETTE.

Cela est bien vrai, je vous en répons ; et la

voisine faisoit comme ça , et je suis sûre qu'elle disoit : Paix , taisez-vous , ne parlez pas si haut ; mon mari est là-dedans.

LE BAILLI.

Voilà une rusée petite fillole , compère de Lorme ; si elle devine aussi juste en toutes choses , elle est plus habile que vous , sur ma parole.

DE LORME.

Tatigué , queul esprit ! ça est merveilleux , n'est-ce pas ? Eh ! qu'est-ce que c'est que t'as deviné de ta tante , dis ?

COLETTE.

Qu'elle aime Blaise de tout son cœur , et que Blaise ne se soucie guère d'elle.

LE BAILLI.

Le premier article est vrai , je le sais par elle-même : pour le second , il faut l'éclaircir. Qu'est-ce qui vous le fait soupçonner ? Voyons.

COLETTE.

C'est ma tante qui le va toujours chercher , et puis , quand ils sont ensemble , il n'y a quasi qu'elle qui parle : elle gesticule , elle devient rouge , et Blaise est comme ça . Il fait une espèce de moue ; et quand il lâche deux ou trois paroles , c'est en levant le nez ou en seconant les oreilles. Oh ! s'il est amoureux , lui , ce n'est pas de ma tante , je vous en réponds.

LE BAILLI.

Cela pourroit être, et j'ai à vous avertir que la grande folie de votre belle-sœur est de se remari-
er.

DE LORME.

La dévargondée!

LE BAILLI.

La fillole a fort bien deviné : c'est Blaise à qui elle en veut, et si il y en a trois autres qui la recherchent.

DE LORME.

Comment! trois, monsien le bailli? Est-il possible qu'il y ait tant de fous que ça dans le village? Et qui sont ces nigauds-là, avec votre permission?

LE BAILLI.

Ce ne sont point des nigauds. La meunière est riche; le concierge du château, le valet de chambre de monsieur le président, et le neveu du curé ont des vues pour elle.

COLETTE.

Oh! que nenni, mon parrain; je devine mieux que vous : ce n'est point pour ma tante qu'ils vont au moulin, c'est pour mes cousines.

LE BAILLI.

Pour vos cousines! Qui vous a dit cela?

COLETTE.

Bon, qui me l'a dit ! est-ce qu'on me dit quelque chose ? Ils se défient tous de moi, ils ne me disent rien ; mais je sais tout : il n'y a pas jusqu'à Blaise, qui est amoureux de moi, et qui n'oserait me le dire, de peur que je ne me moque de lui.

DE LORME.

Il est amoureux de toi ? Comment sais-tu cela ?

COLETTE.

Voyez, que cela est difficile à deviner ! Je ne l'aime pas, moi, au moins ; mais je ne laisse pas de lui faire bonne mine, pour l'empêcher d'épouser ma tante. Oh ! s'il faisoit cette sottise-là, j'en serois bien fâchée, je vous l'avoue.

LE BAILLI.

Le garde-moulin seroit amoureux de vous ? Allez, vous êtes folle.

COLETTE.

Vous ne le voulez pas croire, il faut vous en donner le plaisir. Le voilà qui vient ; cachez-vous tous deux derrière ce buisson, vous entendrez ce qu'il me dira : je vais lui donner belle, et, tout nigaud qu'il est, je le ferai parler, je vous en réponds.

DE LORME.

La jolie enfant, monsieu le bailli ! Est-ce moi qui ai fait ça ?

LE BAILLI.

Voyons, voyons si elle ne se trompe point; cela ne sera pas inutile à de certains desseins que j'ai dans la tête.

COLETTE.

Cachez-vous donc vite, qu'il ne vous voie point; car c'est un benêt qui seroit honteux.

SCÈNE V.

COLETTE, BLAISE.

COLETTE.

C'est à moi qu'il en veut assurément, et le nigaud n'approchera point que je ne l'appelle. Holà, Blaise, holà.

BLAISE.

Bonjour, madame Colette; est-ce que vous voudriez me parler, que vous m'appellez?

COLETTE.

Mais toi, mon garçon, n'as-tu rien à me dire?

BLAISE.

Morgué nenni, vous êtes trop moqueuse, queuque sot qui s'y fie; je créverois plutôt que d'en ouvrir la bouche; à moins que ça ne vienne de vous, je n'oserois vous le dire.

COLETTE.

Eh! quoi dire?

BLAISE.

Ce qui m'amène euvars ici. Vous croyez peut-être que c'est par hasard que j'y vians, ça n'est pargué pas; c'est tout exprès, et si je n'en fais pas semblant, comme vous voyez.

COLETTE.

Tu es un garçon bien dissimulé.

BLAISE.

Parguennie, il faut être comme ça. Je ne veux point qu'on se gobarge de moi; voyez le biau plaisir, on ira dire son secret à une fille, et pis la masque s'engaussera. Nannin, morgué, nannin; il n'en sera rian; j'ai plus de cœur que ça.

COLETTE.

Tu aurois quelque secret à m'apprendre, à moi?

BLAISE.

Eh! oui morguennie, j'en ai un. Quand vous n'y êtes point, je sis tout prêt à vous le dire; et drès que je vous vois, vous avez une certaine meine maliciense qui me renfonce la parole. C'est que je sis si timide, voyez-vous, et si pourtant avec les filles il m'est avis qu'il faut de la hardiesse.

COLETTE.

Assurément: rassure-toi, va, va, parle.

BLAISE.

Oui mais si ce secret-là vous est désagrible?

Il y a des secrets qui déplaisent quelquefois. Votre tante m'a dit le sian, par exemple ; il m'a fâché : si le mian va vous faire de même ?

COLETTE.

Et qu'est-ce que c'est que son secret à ma tante ?

BLAISE.

Qu'elle est amoureuse de moi.

COLETTE.

Et le tien à toi ?

BLAISE.

Que je sis amoureux de vous ; mais vous n'en saurais rian que vous ne le deviniaïs. Je sens bïan ça, je n'aurois jamais l'impertinence de vous le dire.

COLETTE.

Ah ! tu feras fort bien de ne m'en point parler.

BLAISE.

Oh tatigué ! que je n'ai garde ; vous en feriaïs de biaux contes.

COLETTE.

Oh ! oui, je t'en réponds.

BLAISE.

Stapendant, je crois que ça me fera tourner la carvelle.

COLETTE.

Cela seroit fâcheux.

BLAISE.

Oui, voirement; et si vous aviais l'esprit de deviner ça, et la bonté d'en être bian aise, je ne deviendrais peut-être pas fou, voyez-vous. Eh! allons, allons, morguenne, empêchez - moi de l'être.

COLETTE.

Eh bien! va, nous verrons; laisse faire.

BLAISE.

Commencez-vous à deviner un tantinet?

COLETTE.

Oui, oui, j'entrevois quelque chose.

BLAISE.

Entrevoyez-vous que je crève d'amour, et que c'est vous qui en êtes la cause?

COLETTE.

Cela me parcît un peu comme tu le dis.

BLAISE.

Oh! morgué, je dis vrai, je joue le franc jeu; et tenez, je ne bois point de vin, queuque part où je me treuve, que je ne m'enivre tout bas à votre santé, madame Colette.

COLETTE.

Cela est bien tendre.

BLAISE.

Il ne me viant point de pensée d'amour que ce ne soit pour vous.

COLETTE.

Fort bien.

BLAISE.

Et quand il m'en viant de mariage, c'est iton pour vous, madame Colette.

COLETTE.

Mais tu me parles de ton amour bien familièrement, à ce qu'il me semble.

BLAISE.

Parguenne, c'est que vous m'enhardissez; et quand je sis une fois enhardi, dame, acoutez, je ne sis plus honteux: il n'y a qu'à me mettre en train et à me laisser faire.

SCÈNE VI.

LE BAILLI, DE LORME, COLETTE, BLAISE.

LE BAILLI.

Doucement, monsieur Blaise, doucement.

BLAISE.

Eh bian! tatigué, ne velà-t-il pas; je n'étions pas seuls; on nous acoutoit: vous m'avez fait jaser pour me faire pièce.

DE LORME.

Comme vous vous échauffez, monsieu le garde-moulin; prenez garde.

BLAISE.

Oh! dame, excusez, monsieu de Lorme, la hardiesse que j'ai la libarté de prendre; mais comme madame la meunière a en fantaisie que vous deveniais mon biau-frère, je me sis fourré dans la mienne qu'il vandroit mieux que ce fût mon biau-père que vous devenissiais: ça dépendra de vous; voyez, il n'y a pas plus de difficulté à l'un qu'à l'autre.

DE LORME.

Oh! palsangué, je vous baise les mains; il y a de la difficulté des deux côtés, monsieur Blaise.

BLAISE.

Eh! oui, ça est vrai. Je ne veux pas l'un; vous ne velez peut-être pas l'autre, vous, et c'est ce qui fait que je ne sommes pas d'accord; mais madame Colette accommodera tout ça, alle n'a qu'à vouloir.

DE LORME.

Alle n'a qu'à vouloir?

BLAISE.

Eh! parguenne, oui. N'est-il pas vrai, monsieu le bailli? Il y a comme ça queuquefois des parents bourrus, des brutaux, qui ne veulent pas bailler leurs filles en mariage, et les filles, parfois, s'y baillent d'alles-mêmes. Comme on n'y entend point de mal, on va le grand chemin; et

de queuque part qu'alles viennent, on ne laisse pas de les prendre; et le bian-père est bian-père malgré li, mais ne laisse pas de l'être : vous comprenez bian, madame Colette ?

DE LORME.

Comment ! bian-père malgré li ? Oh ! pargueme, j'y bonterons queuque empêchement, monsieu le bailli.

LE BAILLI.

Sans emportement, monsieur de Lorme. Monsieur Blaise est un bon garçon, un honnête garçon ; et , pourvu qu'il nous promette de ne point épouser la meunière...

BLAISE.

Eh ! pargueme, il y a bon moyen de m'en empêcher ; qu'on me baille la nièce, il est bian sûr que je n'épouserai point la tante.

LE BAILLI.

Il n'y a rien qui ne se puisse faire ; mais, en attendant, promettez-nous...

BLAISE.

Si je vous le promettrai ! Je sommes déjà trois qui nous sommes baillé parole de ne vouloir point d'alle, et stapendant je faisons la meine d'en vouloir biancoup : et voyez comme je joue de malheur, monsieu le bailli, je sis justement sti dont alle veut le plus.

LE BAILLI.

Je le sais bien.

BLAISE.

Alle vouloit que je fissions aujourd'hui des accordailles ; et comme je ne veux point d'épousailles, moi, il m'est avis que ces accordailles-là seroient superflues.

DE LORME.

Eh ! oui, voirement.

BLAISE.

Je l'amusons tous trois du mieux que je pouvons, avec des ménétriers, parfois, de petites chansonnettes par ici, de petits régallements par là : quand je la trouvons trop bonne, je li faisons querelle ; je devenons bons quand alle fait la meine, et drès qu'alle se radoucit, je li charchons noise. Alle nous r'aime comme ça tour à tour, et tour à tour je faisons semblant de la r'aimer ; mais je ne voulons jamais rian conclure.

LE BAILLI.

Mais à quoi bon ces semblants-là ?

BLAISE.

A quoi bon, monsieu le bailli ? morgué, les semblants ne sont que pour alle ; mais il y a du tout de bon pour les filles.

DE LORME.

Comment, du tout de bon ?

BLAISE.

Oui; monsieu Gillot en aime l'une; monsieu de Lépeine est amoureux de l'autre, et c'est moi qui, envars alles, manigance tout ça pour eux, sans que leur mère s'en doute, à condition qu'à la pareille ils maniganceront pour moi envars Colette, sans que monsieu de Lorme s'en aperçoive. Oh! j'avons morgné biau pris nos mesures.

DE LORME.

Oh! oh! parguene, velà qui est admirable, monsieu le bailli!

BLAISE.

Vous serez morgné les dupes de ça, car j'y avons regardé.

DE LORME.

C'est ce qu'il faudra voir.

BLAISE.

Je sis le bondeux aujourd'hui, moi, à cause qu'alle vouloit des accordailles. Monsieu de Lépeine est le régaleux, et monsieu Gillot fera le jaloux. Dame, voyez-vous, je nous divartissons comme des petits rois. Les jeunes filles, qui avont le mot et qui savent que ça se fait pour l'amour d'alles, prennent leur part du divartissement. La mennière, qui ne sait rian de rian, se divartit itou comme les autres, et par ainsi je sommes tretous en joie.

DE LORME.

Je vous le disois bian, monsieu le bailli, ce sont, morgué, des nocces parpétuelles.

BLAISE.

(On entend une symphonie.)

Oui, justement... entendez-vous? Velà monsieu de Lépeine qui va leur bailler un plat de son métier.

LE BAILLI.

Nous parlerons à loisir de tout cela, monsieur de Lorme; il faut se conduire prudemment dans cette affaire-ci.

BLAISE.

Ils s'en allont envars là-bas, je pense. Eh! morguene, que ne venont-ils envars ici? la place est plus belle, et vous trouveriais peut-être ça drôle.

LE BAILLI.

Oui-dà, oui-dà; j'aime à voir qu'on se réjouisse.

BLAISE.

C'est un tas de filles et de garçons habillés tre tous comme des meuniers et des meunières, et monsieu de Lépeine à leur tête, et tout ça pour faire voir au monde qu'il ne méprise point le moulinage. Oh! ça est bian galant, voyez-vous.

LE BAILLI.

Assurément. Allez, ma fillole, allez vous joindre à ces jeunes filles, et tâchez de les amener ici.

COLETTE.

Elles ne demanderont pas mieux, mon parrain, et ma tante aussi, j'en suis sûre.

BLAISE.

Oh ! palsanguenne, j'en réponds itou, et j'alloons vous amener toute la bande joyeuse.

SCÈNE VII.

DE LORME, LE BAILLI.

DE LORME.

Eh bien ! monsieu le bailli, ne vela-t-il pas ce que je vous disois ? Dame, voyez-vous, je devine itou aussi bien que Colette. Oh ! pour ce qui est de ça, je tenons l'un de l'autre.

LE BAILLI.

Oui, vous avez bon sens, bon esprit.

DE LORME.

La meunière bronchera, prenons-y garde, et si elle bronche une fois, ses filles et la mienne broncheront itou, peut-être ; car les filles et les femmes, c'est comme les moutons, voyez-vous ; drès que l'une a sauté le fossé, erac, velà les autres après ; et la meunière est une sautense, je vous en avartis.

LE BAILLI.

Il faut examiner la chose avec attention, pour pouvoir prendre des mesures justes.

DE LORME.

C'est bian dit.

LE BAILLI.

Observer la mère et les filles.

DE LORME.

Et la mienne itou , monsieu le bailli : c'est une dessalée.

LE BAILLI.

Laissez-moi faire , et ne dites rien à votre belle-sœur , sur-tout.

DE LORME.

Que je ne li dise rian ? J'aurois pourtant bian envie de li laver la tête.

LE BAILLI.

Gardez-vous-en bien : il ne faut pas lui donner soupçon qu'on ait dessein de la contrecarrer.

DE LORME.

Vous avez raison ; je ne sonnerai mot.

LE BAILLI.

Voici Colette qui les amène ; prenons notre part de leur joie , feignons tous deux d'être fort contents de toutes ces petites parties de plaisirs.

DE LORME.

Oh ! tatigué , ne vous boutez pas en peine. Que je vas faire semblant de me divartir !

FIN DU PREMIER ACTE.

PREMIER INTERMÈDE.

(Plusieurs habitants du village, vêtus en meuniers et en meunières, et conduits par M. de Lépine, viennent en dansant prendre sur le théâtre les places qu'ils doivent occuper pendant le divertissement que l'on donne à la meunière.)

M. TOUVENEL, *vêtu en meunier.*

Pour adoucir le long veuvage
De la meunière de ces lieux,
Tout rit sans cesse en ce village,
Et chacun y fait de son mieux;
Pour adoucir le long veuvage
De la meunière de ces lieux.

ENTRÉE.

Mlle HORTENSE, *meunière.*

Les plaisirs naissent sous les pas
D'une veuve à joli visage,
Et le veuvage a ses appas
Quand on en fait un bon usage

ENTRÉE.

M. TOUVENEL, *meunier.*

En voyageant avec l'amour,
Telle aura fait cent fois naufrage,
Qui s'y rembarque au premier jour,
Tant agréable est ce voyage!

Celui d'hymen est moins charmant,
Et la veuve prudente et sage
Ne s'expose que rarement
Aux périls d'un second orage.

ENTRÉE.

BRANLE.

M. TOUVENEL, *meunier*.

Ici l'Amour et sa mère
Vont d'un air badiu,
De la beauté la plus fière
Enflammer le sein.
Le joli, belle meunière,
Le joli moulin !

Mlle MORTENSE, *meunière*.

Le dieu de la bonne chère
Fait à tous festin ;
Chacun s'ivre à sa manière,
D'amour ou de vin.
Le joli, etc.

M. TOUVENEL, *meunier*.

Tout le long de la rivière
Chacun par la main
Mène en chantant sa bergère,
Exempt de chagrin.
Le joli, etc.

Mlle MIMI, *meunière*.

Là, d'une danse légère,
En blanc escarpin,

Thibaut, avec sa commère,
 Foule le sainfoin.
 Le joli, etc.

M. TOUVINEL.

Richesse et grandeur pour plaire
 Sont un sûr moyen,
 Mais mon cœur charmé préfère,
 A tout autre bien,
 Ton joli, etc.

Je vivrai dans ma chaumière,
 Content du destin,
 Si j'en puis, pour grace entière,
 Obtenir enfin
 Ton joli, etc.

(Tous les acteurs et les actrices du divertissement sortent du théâtre en dansant, comme ils y sont entrés)

FIN DU PREMIER INTERMÈDE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE BAILLI, DE LORME, LA MEUNIÈRE.

DE LORME.

Parguenne, la belle-sœur n'a pas tort, monsieur le bailli, velà une bonne petite vie, toujours chanter, danser, boire et manger. Gagne-t-on biauoup à ce métier-là ?

LA MEUNIÈRE.

On y gagne du bon temps, biau-frère ; n'est-ce pas le meilleur proufit de la vie ?

DE LORME.

Hom, masque ?

LE BAILLI.

Monsieur de Lorme ?

DE LORME.

Oh ! rian, rian ; je sis prùdent : vous me l'avez enchargé, et je m'en vais m'en aller, de peur de faire queuque sottise, Sans adieu, monsieur le bailli. Nous nous revarrons, madame la meunière.

SCÈNE II.

LE BAILLI, LA MEUNIÈRE.

LA MEUNIÈRE.

A qui en a cet animal-là, monsieu le bailli? et que veut-il donc dire?

LE BAILLI.

C'est un brutal qui n'aime pas qu'on se réjouisse.

LA MEUNIÈRE.

L'impertinent! De quoi se mêle-t-il? sont-ce là ses affaires? Je veux me réjouir, moi, je veux passer le temps, je n'ai rien de mieux à faire.

LE BAILLI.

Vous le passez fort agréablement; votre manière de veuvage a son mérite; et si j'étois à votre place, je ne me presserois point de me remarier.

LA MEUNIÈRE.

Oh! voirement, monsieu le bailli, ça est bien aisié à dire; mais tous ces plaisirs-là, ce n'est que du vent, voyez-vous; et un mari, c'est du solide.

LE BAILLI.

Il est vrai, vous avez raison; et, puisque vous

avez pris votre parti, que votre choix est fait...

LA MEUNIÈRE.

Hon ! ça n'est pas si détarminé que tantôt, monsieu le bailli.

LE BAILLI.

Comment donc ?

LA MEUNIÈRE.

Il m'est avis, à l'heure qu'il est, que monsieu de Lépeine vaudra micux que Blaise.

LE BAILLI.

Et peut-être demain monsieur Giflot vous plaira-t-il mieux que monsieur de Lépine ?

LA MEUNIÈRE.

Dame, acoutez, ça se pourroit bian. C'est mou himeur, voyez-vous, je sis un peu changeuse.

LE BAILLI.

Oui, cela est vrai, et du vivant du défunt vous étiez tout de même.

LA MEUNIÈRE.

Ce sont des inquiétudes qu'on a dans l'esprit, des incartitudes ; on ne sauroit se résoudre.

LE BAILLI.

Dans ces incertitudes-là, mes avis vous seroient inutiles : quand vous aurez pris votre résolution, je ne manquerai pas de vous conseiller de la sui-

vre. Je vous donne le bonjour, madame la meunière.

LA MEUNIÈRE.

Je vous baise bian les mains , monsieu le bailli.

SCÈNE III.

LA MEUNIÈRE.

Je gouvarne cet homme-là comme je veux ; et quenque mari que je prenne , il le tiendra en bride. Allons, velà qui est fini , ce sera monsieu de Lépeine : il s'est habillé en meunier pour me faire plaisir, sti-là ; il m'est avis qu'il m'aime mieux qu'un autre. Le velà qui revient ; c'est moi qu'il charche : ce garçon-là ne sauroit vivre sans moi.

SCÈNE IV.

LA MEUNIÈRE, LÉPINE.

LÉPINE, *à part*.

La désagréable situation que celle où je me trouve !

LA MEUNIÈRE.

Il se plaint de moi. Ces amoureux-là se plaignont toujours.

LÉPINE, *à part.*

Quel chagrin d'être réduit à tant de contrainte,
et de ressentir tant d'amour !

LA MEUNIÈRE.

Mais voirement, il ne sait ce qu'il dit ; an ne le
contraint point.

LÉPINE, *à part.*

Il faut pourtant savoir à quoi m'en tenir, faire
expliquer cette charmante personne, et m'en as-
surer la possession.

LA MEUNIÈRE.

Je li fais pardre l'esprit. Allez, allez, monsieu
de Lépeine, ne vous chagraignez point ; vous me
posséderez.

LÉPINE, *à part.*

La fâcheuse rencontre !

LA MEUNIÈRE.

Je vous le promets, je ne m'en dédirai point.
Giflot est un sot, Blaise un nigaud ; c'est vous qui
aurais la préférence.

LÉPINE.

C'est un bonheur que rien ne pourroit égaler,
s'il n'étoit point troublé par de certaines ré-
flexions.

LA MEUNIÈRE.

Queux réflexions, monsieu de Lépeine ? qu'est-
ce que ça, des réflexions ?

LÉPINE.

C'est ce qui empoisonne tous les plaisirs de la vie.

LA MEUNIÈRE.

Velà une vilaine drogue, ne vous sarvez point de ça.

LÉPINE.

On n'en est pas le maître. En vous éponsant, par exemple, je me trouverois le plus heureux de tous les hommes, si vous n'étiez pas la mère de deux jeunes filles.

LA MEUNIÈRE.

Comment! qu'est-ce que ça fait, monsieu de Lépine? Eh bien, oui, je ne les renie pas, je sis leur mère, on ne vous trompe point; je me baille pour veuve, tredame.

LÉPINE.

Un beau-père se trouvera chargé du soin de leur conduite: elles sont aimables, elles seront aimées; c'est une chose embarrassante.

LA MEUNIÈRE.

Ce sera mon affaire; le biau-père n'aura que voir à ça, ne vous boutez pas en peine.

LÉPINE.

Si vous songiez à les pourvoir avant...

LA MEUNIÈRE.

Ah! les pourvoir. Oh! daus huit ou dix ans je

parlerons de ça. J'ai du bian, je sis jeune, j'en prétends jouir, et je ne veux pas que des affamés de gendres me fassent rendre compte.

LÉPINE.

Quoi! si quelqu'un songeoit à l'une d'elles...

LA MEUNIÈRE.

Je crois, Dieu me pardonne, que je noicrois celle qui aconteroit ce quequ'un-là; et le queu-qu'un n'auroit pas biau jeu, je vous en réponds. Ne vous embarrassez point de ça, laissez-moi faire.

LÉPINE.

Votre famille m'est trop chère, je ne pourrois me dispenser de m'en embarrasser. Ce sont ces réflexions qui m'assassinent: j'ai fait les miennes, faites les vôtres; tout mon bonheur dépend de vous.

SCÈNE V.

LA MEUNIÈRE.

Oh bian! je ne le ferai pas, monsieu de Lépeine. Je le disois bian tantôt à monsieu le bailli, c'est un obstiné qui a de la protection, et qui me feroit enrager. Il marieroit mes filles en dépit que j'en eusse: je me moque de ça, velà qui est tarminé; monsieu Gillot me conviendra mieux, je m'en vais le prendre.

SCÈNE VI.

LA MEUNIÈRE, DE LORME.

DE LORME.

Oui, c'est bien fait, velà qui est commode, il n'y a qu'à choisir, vous êtes à même. Pargué, madame la meunière, vous êtes une grande bête avec votre esprit, de ne vous apercevoir pas qu'on se gobarge de vous?

LA MEUNIÈRE.

Comment, on se gobarge de moi? Que voulez-vous donc dire, monsieu de Lorme?

DE LORME.

Tatigué, si monsieu le bailli ne m'avoit pas défendu de parler... Mais je voulons vous faire tomber dans le panneau; car sans ça, morguenne...

LA MEUNIÈRE.

Eh bien, sans ça?

DE LORME.

Sans ça, je vous dirois franchement que vous êtes une folle.

LA MEUNIÈRE.

Monsieu de Lorme...

DE LORME.

Une sotte, une cruche, une impartiente.

LA MEUNIÈRE.

Mais, monsieu de Lorme...

DE LORME.

Une masque, avec votre remariage; que c'est vos filles qu'il faut marier, ou bian qu'alles se marieront toutes seules, je vous en avartis.

LA MEUNIÈRE.

Elles se marieront toutes seules? Et à qui, s'il vous plaît?

DE LORME.

Parguenne, à qui? On manque bian de ça.

LA MEUNIÈRE.

Mais, encore?

DE LORME.

Oh! tatigué, j'ai promis de ne rian dire : vous en serais la dupe ; ça sera biau, à votre âge, de vous laisser attraper par de jeunes nigands qui se moquent de vous.

LA MEUNIÈRE.

Qui se moquent de moi? Je voudrois bien savoir qui sont ces impartinents-là, monsieu de Lorme?

DE LORME.

Eh! oui, tatigué, c'est là le hic. Oh! pource qui est de ça, c'est un sot animal qu'une femme...

LA MEUNIÈRE.

Il me feroit perdre l'esprit. A qui en avez-vous donc ? qu'est-ce que ça signifie ?

DE LORME.

Et rian , rian. Dès que ce qu'on leur dit leur fait plaisir, alles baillont la-dedans si sottement...

LA MEUNIÈRE.

Ouais !

DE LORME.

Et de fins renards comme ceux-ci ne caressont la poule que pour attraper les poussins : c'est morgné bian fait , au bout du compte.

LA MEUNIÈRE.

Mais que veut dire tout ça ? Qu'est-ce que c'est que la poule , les poussins , les fins renards ?

DE LORME.

Quenl esprit bouché ! La poule, c'est vous ; les poussins , prenez que c'est vos filles ; et monsien de Lépeine et monsien Gillot sont les renards qui amadouont la poule ; mais c'est les poussins qu'ils veulent prendre.

LA MEUNIÈRE.

Allez, vous ne savez ce que vous dites avec vos visions.

DE LORME.

Oui, c'est bian dit, ce sont des visions : comme

ça ne vous plaît pas, vous n'en croyez rien ; si ça vous plaisoit, vous le croiriez.

LA MEUNIÈRE.

Mais qui vous a dit ça, biau-frère ?

DE LORME.

Votre garde-moulin qui se gausse itou de vous. Il est amoureux de Colette ; mais, morguenne, je ne veux non plus de li pour mon gendre, que vous vouliez des autres pour les vôtres, et si pourtant ils se sont tous trois baillé le mot pour les devenir maugré nous.

LA MEUNIÈRE.

Oh ! pour ce qui est de moi, je l'empêcherai bien ; et quoique je ne croye rien de ça, je ne laisserai pas d'y mettre ordre.

DE LORME.

Ce sont vos affaires : monsieu le bailli et moi, voyez-vous, je ne serions pas fâchés que vos filles fussient pourvues ; et c'est justement ce qui fait que je ne vous avertissons de rien.

LA MEUNIÈRE.

Fort bien.

DE LORME.

Je sommes convenus de ça par ensemble : si vous aviez quelque doute de la chose, vous feriez du bruit, du vacarme ; il vaut mieux que

vous n'en sachiez rien , ça passera plus doucement.

LA MEUNIÈRE.

Ça se passera , en cas que ça soit. Sans adieu ,
bian-frère.

SCÈNE VII.

DE LORME.

La velà morgué tout ahurie , alle ne sait où
alle en est , et si je ne lui en ai lâché qu'un petit
mot en passant. Oh ! palsanguenne , sans monsieu
le bailli , je lui en aurois bian dit davantage. Ah !
te velà , Colette. Acoute , mon enfant , j'ai queuque
chosc à te dire.

SCÈNE VIII.

DE LORME , COLETTE.

COLETTE.

Quoi , mon père ?

DE LORME.

Tu es gentille , tu as bon esprit , tu devians
grande ; les filles empiront queuquefois en gran-
dissant.

COLETTE.

Oh ! je n'empirerai point , moi , je vous en ré-
ponds.

DE LORME.

Ces divartissements du moulin, ces ménétriers, ces danses, ces petites chansonnettes, tout ce train-là, vois-tu, ne mène à rian de bon ; on s'acoquine à ça. Ça divartit, ça amuse ; de jeunes garçons se mêlont là-dedans, ils vous contont des fariboles ; an les acoute, et ça acoquine encore plus que tout le reste. Enfin, bref, tant y a, velà qui est fini, je ne veux plus que tu y ailles.

COLETTE.

Et c'est vous qui m'y avez envoyée toutes les fois que j'y ai été, mon père.

DE LORME.

Oui, ça est vrai ; j'ai eu tort, et je veux avoir raison. Quand je t'y envoyois, tu m'obéissois en y allant. Je te défends d'y aller, il faut m'obéir en n'y allant pas ; et c'est là le moyen de ne pas empirer.

COLETTE.

Mais ma tante, mes cousines, que diront-elles ?

DE LORME.

Oh ! parguenne, alles diront ce qui leur plaira, mais tu feras ce que je veux, ou... suffit, je m'entends bian.

COLETTE.

Vous m'allez faire passer pour une ridicule.

DE LORME.

Ouais !...

COLETTE.

Il est arrivé dans le village je ne sais combien de bohédiens et de bohédiennes ; monsieur Gillet les doit amener tantôt au moulin. Ils diront la bonne aventure de tout le monde ; vous serez cause que je ne saurai pas la mienne : je meurs d'envie de la savoir.

DE LORME.

Eh ! fi, morguemme, est-ce qu'il faut s'affier à ce que disent ces gens-là ? Ce sont des ignorants. T'ian, mon enfant, quand j'épousis ta mère, ils lui disirent qu'elle auroit des enfants, et ils me disirent à moi que je n'en aurois point ; et si j'étais le mari et la femme, queule apparence ? Ce sont des fripons qui ne font que mentir. Je ne veux point que tu ailles là.

COLETTE.

Eh ! je vous prie.

DE LORME.

Morgué, ça n'est pas biau, Colette ; t'es désobéissante quand je te défends une chose.

COLETTE.

Ne me la défendez que demain, mon père ; je vous le demande en grâce.

DE LORME.

Eh bian ! velà qui est fait ; mais à condition d'une chose , au moins.

COLETTE.

Quelle condition , mon père ?

DE LORME.

Que tu ne parleras point au garde-moulin , et que tu l'envoieras promener en cas qu'il te parle.

COLETTE.

Lui , mon père ? Hélas ! le pauvre garçon , qu'est-ce qu'il vous a fait ?

DE LORME.

Comment , ce qu'il m'a fait ? Il dit qu'il sera mon gendre malgré moi . Ça ne sauroit arriver que par ton moyen ; et le moyen que ça n'arrive pas , c'est que vous n'ayez tant seulement pas de conversation ensemble.

COLETTE.

Mais , mon père...

DE LORME.

Or , pour sti-là , il n'y a point de demain , je te le défends , morgué , drès aujourd'hui ; je saurai bian ce qui en sera . Je te mets la bride sur le cou , je ne te contrains en rian ; mais pour ce qui est d'en cas du garde-moulin , il vandroit autant que tu te fusses noyée que de li parler . Je t'en avar-tis , baille-t-en de garde .

SCÈNE IX.

COLETTE.

Onais ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi mon père me fait-il cette défense-là ? et pourquoi cette défense-là me fâche-t-elle ?

SCÈNE X.

MAROTTE, COLETTE, LOUISON.

MAROTTE.

Ma chère cousine, ne savez-vous point à qui en a ma mère ?

COLETTE.

Comment, à qui elle en a ?

LOUISON.

Elle est de la plus mauvaise humeur du monde.

COLETTE.

Et depuis quand donc ?

MAROTTE.

Depuis tout à l'heure. Je ne l'ai jamais vue si grondeuse, et si elle ne l'est quelquefois pas mal, comme tu sais.

COLETTE.

Vous a-t-elle querellées ?

LOUISON.

Comment, querellées ! Il n'a tenu qu'à nous d'être battues ; elle étoit en bonne disposition pour cela.

COLETTE.

Et pas une de vous deux ne devine pourquoi ?

MAROTTE.

Je m'en doute un peu, moi, cousine.

LOUISON.

Je soupçonne aussi quelque chose.

COLETTE.

Eh bien ! que soupçonnez-vous ? de quoi te doutes-tu ?

MAROTTE.

C'est que, en dansant tantôt ici, monsieur Giffot n'a fait que me parler.

COLETTE.

Le grand malheur ! Est-ce d'aujourd'hui qu'il te parle ? Ce n'est pas cela, Marotte.

MAROTTE.

Oui ; mais en s'en allant il m'a baisé la main, et je l'ai laissé faire par mégarde, en songeant à autre chose ; et ma mère l'aura vu, peut-être.

COLETTE.

C'est quelque chose que cela. Et que soupçonnes-tu, toi, dis, cousine ?

LOUISON.

Eh! mais à peu près la même chose.

COLETTE.

Et tantôt aussi...

LOUISON.

Oui, je crois. Monsieur de Lépine n'a cessé de me faire des mines, et je lui en faisois aussi, moi, pour le contrefaire : on s'accoutume à cela ; c'est une habitude.

COLETTE.

Il n'y a pas grand mal à faire des mines, et ma tante n'est pas femme à s'effaroucher de ces bagatelles.

LOUISON.

Oui : mais c'est que ma jarretière s'est défaite ; il a voulu me la rattacher ; et moi, qui n'aime pas la dispute...

COLETTE.

Et pour éviter la peine de te baisser...

LOUISON.

Il faut que ma mère se soit aperçue de cela.

COLETTE.

Oui, cela se pourroit bien.

MAROTTE.

Enfin, cousine, que ce soit cela ou autre chose, elle nous défend à toutes deux, mais avec

des menaces épouvantables, de parler jamais ni à l'un ni à l'autre.

COLETTE.

Ah! ah! voici qui est admirable! mon père vient de me défendre aussi de parler au garde-moulin, moi.

LOUISON.

Il te défend de parler à Blaise?

COLETTE.

Oui, vous dis-je; ils sont tous deux en train de défendre.

LOUISON.

Cela est chagrinant. Comment ferons-nous donc?

MAROTTE.

J'obéirai, mais cela me fera de la peine.

LOUISON.

Et à moi aussi.

COLETTE.

Avant cela, je ne songeois pas seulement que Blaise fût au monde, et à présent je pense toujours à lui, malgré que j'en aie.

MAROTTE.

Et moi donc? je ne me souciois pas non plus de monsieur Giflot, et de l'heure qu'il est je m'aperçois que je m'en soucie.

LOUISON.

Cela est admirable : quand monsieur de Lépine me parloit, je n'avois quelquefois pas le mot à lui répondre, et maintenant je trouve que j'ai mille choses à lui dire.

COLETTE.

C'est la défense qui est cause de cela : et je vois bien que tu aimes monsieur Giffot, toi ; et toi, que tu ne hais pas monsieur de Lépine.

MAROTTE.

Eh ! qui te fait croire cela, dis, cousine ?

LOUISON.

Sur quoi penses-tu des choses comme cela ?

COLETTE.

Voyez, que cela est difficile à comprendre ! Nous sommes toutes trois l'une comme l'autre ; nous pensons toutes trois la même chose : je sens bien, de mon côté, que c'est que j'aime Blaise ; et je vois bien, que du vôtre, vous aimez monsieur de Lépine et monsieur Giffot.

LOUISON.

Quoi ! tu aimes Blaise, ma cousine ?

COLETTE.

Oui ; mais je ne lui ai jamais dit, et je voudrois bien qu'il le sût.

MAROTTE.

Je lui dirai, si tu veux, cousine, pourvu que tu

dises pour moi la même chose à monsieur Giflot. On ne t'a pas défendu de parler à celui-là ?

COLETTE.

Ni à toi de parler à Blaise ? Il n'y aura pas de mal à tout cela, dis, cousine ?

LOUISON.

Non, vraiment ; cela sera fort commode, au contraire, et voilà notre marché bientôt fait. Mais monsieur de Lépine, qui est-ce qui lui parlera ? J'ai aussi quelque chose à lui dire, et je veux, aussi-bien que ma sœur, que ce soit sans désobéir à ma mère.

COLETTE.

Eh bien ! je m'en charge, ne te mets pas en peine.

LOUISON.

Ah ! que tu me feras de plaisir, cousine ! Je n'aurais jamais en la hardiesse de lui avouer moi-même une chose comme celle-là.

MAROTTE.

Monsieur Giflot n'en eût peut-être jamais rien su sans cette occasion-ci.

COLETTE.

Ni Blaise non plus. Voilà d'heureuses défenses !

LOUISON.

Mais, comment ferons-nous dans la suite ? Car, quand on s'aime, c'est pour s'épouser ; et ma mère

ne me laissera jamais épouser monsieur de Lépine.

MAROTTE.

Ni à moi monsieur Gillot.

COLETTE.

Oh ! dame, je ne les épouserai pas tous deux pour vous ; cela ne se peut pas.

LOUISON.

Et nous n'épouserons pas aussi Blaise à nous deux, voyez.

COLETTE.

Vraiment non, il n'y a pas d'apparence.

MAROTTE.

Eh bien ! donc, à quoi tout cela aboutira-t-il ? Il vaudroit autant ne leur rien dire.

LOUISON.

Si fait, si fait, parlons toujours ; on verra après ce qu'on aura à faire.

COLETTE.

Elle a raison : il y a des moyens pour tout. Nous sommes toutes trois d'intelligence, toutes trois filles, toutes trois amoureuses ; nous ne manquerons pas d'expédients.

MAROTTE.

Oh ! j'en trouverai quelqu'un, moi, j'en suis sûre.

LOUISON.

Si j'en manque, ce ne sera pas faute d'y rêver.

COLETTE.

Il m'en viendra sur-le-champ, à moi, j'en réponds. Voici vos deux amants ensemble.

MAROTTE.

Ils sont encore en habit de meunier.

COLETTE.

C'est bon signe pour des meunières. Allez-vous-en parler à Blaise, et ne négligez pas mon affaire ; j'aurai soin des vôtres.

SCÈNE XI.

GIFLOT, MAROTTE, LÉPINE, LOUISON,
COLETTE.

GIFLOT.

Vous voyez, charmantes personnes, deux amants outrés de désespoir, s'ils ne sont enfin éclaircis de leurs destinées.

MAROTTE.

Laissez-moi, je vous prie, monsieur Giflot ; ma mère m'a défendu de vous écouter et de vous répondre.

GIFLOT.

Quei ! vous pouvez...

MAROTTE.

Oh ! ne me suivez pas, s'il vous plaît, et ne vous en allez pas sans parler à Colette.

LÉPINE.

Avez-vous pour moi le même ordre, et l'exécuterez-vous avec autant de régularité?

LOUISON.

Oh! pour cela, oui : ma mère m'a aussi défendu de parler ; je suis devenue muette.

LÉPINE.

Mais, de grace, au moins...

LOUISON.

Ne me parlez point, ne me questionnez point : mais demeurez ici, au moins ; Colette a quelque chose à vous dire.

SCÈNE XII.

LÉPINE, GIFLOT, COLETTE.

LÉPINE.

Monsieur Gillot ?

GIFLOT.

Monsieur de Lépine ?

COLETTE.

Voilà deux filles bien obéissantes !

LÉPINE.

Aimable Colette, ne les trouvez-vous pas les plus injustes personnes du monde ?

COLETTE.

Oui, il y a quelque chose à dire à cela : expliquez-moi un peu vos petites affaires.

GIFLOT.

Nous n'aimons qu'elles, nous les adorons, nous ne vivons que pour elles seules, nous ne sommes occupés que de notre amour.

COLETTE.

Cela est bien tendre.

LÉPINE.

C'est pour nous approcher d'elles, et, vous ne l'ignorez pas, pour avoir occasion de les voir et de leur parler, que nous nous imposons l'ennuyeuse contrainte de paroître tous deux amoureux de votre tante.

COLETTE.

Cela est tout-à-fait gênant.

GIFLOT.

Et, depuis un mois que dure cette contrainte, nous ne pouvons obtenir d'elles qu'elles soient sensibles à tant d'amour.

COLETTE.

Cela est bien cruel! vous avez raison.

LÉPINE.

Elles se plaisent à nous désespérer.

COLETTE.

Les méchantes cousines que j'ai là! Quoi! aucune d'elles n'a jamais flatté votre amour d'une parole favorable?

GIFLOT.

Non.

COLETTE.

Et pas un de vous ne peut deviner si vos soins plaisent ou déplaisent?

LÉPINE.

Non.

COLETTE.

Oh ! pour cela, voilà des filles bien dissimulées, et des amoureux bien peu pénétrants.

GIFLOT.

Comment ?

LÉPINE.

Que dites-vous ?

COLETTE.

On leur a défendu de vous parler ; et comme je suis bonne , moi , je parle pour elles.

GIFLOT.

Eh ! que nous dites-vous encore ?

LÉPINE.

Expliquez, charmante Colette...

COLETTE.

Oh ! monsieur de Lépine, expliquez vous-même ; si vous avez tous deux l'esprit si bouché , vous n'êtes pas si amoureux que vous le dites.

GIFLOT.

Vous nous permettriez de croire que vos deux cousines nous aiment ?

COLETTE.

Non, vraiment, je ne vous dis pas cela. Comme vous saisissez les choses ! Fi donc ! oh ! non, non, elles ne vous aiment pas ; mais elles vous estiment infiniment, et elles m'ont toutes deux permis de vous le dire.

LÉPINE.

Adorable Colette !

GIFLOT.

Il faut que ma reconnaissance...

COLETTE.

Oh ! doucement, doucement, point de ces compliments-là : ce sont mes cousines qui vous estiment, ce n'est pas moi qu'il en faut remercier.

LÉPINE.

Eh ! ne savez-vous point sur quoi votre tante leur a défendu...

COLETTE.

Il faut qu'elle se doute de quelque chose : mais, pour empêcher qu'elle continue de s'en douter, faites semblant tous deux de l'aimer encore plus que de coutume ; ne parlez point à mes cousines, ou que ce soit bien finement ; ne leur faites point de mines, et me laissez faire. J'ai dans l'esprit que tout ira bien, et que nous en aurons bonne issue.

SCÈNE XIII.

GIFLOT, LÉPINE.

GIFLOT.

Voilà une adroite petite cousine , monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Je n'ai pas mauvaise opinion de nos affaires , puisqu'elle est dans nos intérêts.

GIFLOT.

Paix , taisons-nous ; voici le père de Colette.

SCÈNE XIV.

DE LORME, GIFLOT, LÉPINE.

DE LORME.

Ah ! palsangué , bon ; voici de nos gaillards ; je vas les faire jaser : je veux savoir un peu ce qu'ils avont dans l'ame. Sarviteur , monsien Giflot ; votre valet , monsieu de Lépine.

GIFLOT.

Je vous donne le bonjour , monsieur de Lorme.

LÉPINE.

Je vous baise les mains de tout mon cœur.

DE LORME.

Et moi à vous. Eh bien ! qu'est-ce , messieurs ?

comment gouvarnez-vous la joie? Cette petite drôlerie de tantôt étoit assez drôle, oui; ça étoit bian troussé.

LÉPINE.

Vous y êtes-vous un peu diverti?

DE LORME.

Comment, divarti! Il n'y a pargué rian de plus divartissant que tout ça. Allez, morguenne, c'est à faire à vous. Que vous entendez bian ça! comme vous endormez la meunière!

GIFLOT.

Comment, comment donc, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Oh! ce que j'en dis, n'est pas que j'en parle; et monsieu le bailli et moi, je serons ravis que vous l'attrapiais.

LÉPINE.

Que nous l'attrapions?

DE LORME.

Alle le mérite bian, voyez-vous; et si c'est une masque, une folle de vouloir que n'an la cajole, et de ne voir pas que n'an cajole ses filles.

GIFLOT.

Ou les cajole! Et qui, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Eh! pargué, vous-mêmes; et vous faites bian, da; il n'y a pas de mal à ça; les filles valent tou-

jours mieux à cajoler que non pas les mères.

LÉPINE.

Il est vrai ; mais...

DE LORME.

Ça est naturel ; et je serois itou un fou , moi , si je prétendois que n'au m'en contât plutôt qu'à Colette.

GIFLOT.

Monsieur de Lorme est homme de bon sens.

DE LORME.

Et vous itou , monsieu Giffot , et monsieu de Lépeine itou ; et mes nièces itou ne sont pas des sottes : il n'y a que la mennière qui est une bête.

LÉPINE.

Vous êtes étrangement prévenu contre elle.

DE LORME.

C'est que je n'aime, morgué, pas que des veuves songiant à se remarier quand alles avont des filles à pourvoir : ça est impartiment , voyez-vous.

GIFLOT.

Vous avez raison. Mais parlez-vous de bonne foi , monsieur de Lorme ?

DE LORME.

Si je parle de bonne foi. Je sis toute bonne foi , moi. Eh ! pargué , demandez-li à alle-même ; je vians de li faire la honte , et li ai , morgué , dit tout

franchement que vous la ferais bailler dans le paniau, que vous vous moquais d'alle, et que c'étoient ses filles à qui vous en vouliais; mais tout ça sans l'avertir de rian, voyez-vous; car monsieu le bailli dit qu'il ne faut pas qu'alle le sache.

LÉPINE.

Eh! voilà justement, monsieur Giflot, pourquoi elle leur a défendu de nous parler.

DE LORME.

Alle ne veut pas que ses filles vous parliont?

GIFLOT.

Non.

DE LORME.

Oh! bian, bian, je sis leur oncle, et je veux qu'alles vous parliont, moi. Vous êtes de braves gens, d'honnêtes gens, qui vous gobargez de ma belle-sœur, et qui êtes amoureux de mes nièces. Ces bonnes magnières-là m'avont gagné l'ame; ne vous boutez pas en peine.

LÉPINE.

Nous promettez-vous de seconder nos des-scins?

DE LORME.

Oh! morgué, je vous le promets, et monsieu le bailli veut bian pis faire.

GIFLOT.

Monsieur le bailli?

DE LORME.

Il prétend, morgué, que vous les épousiez tout-a-fait, et il tournera ça d'une certaine manière... Enfin, je vians de le quitter : c'est un bian honnête homme.

LÉPINE.

Mais ne savez-vous point à peu près quelles mesures...

DE LORME.

Paix, chut, il ne faut pas ébruiter ça. Je voulons vous surprendre en conversation avec ces jeunes filles queuque part là aux environs, quand vous ne songerais à rien ; et pis monsieu le bailli, qui sait la justice, dit qu'il faudra que vous les épousiez ou que vous soyiez pendus ; et vela pourquoi il est bon qu'alles vous parliez, voyez-vous.

GIFLOT.

La justice ne se mêlera point de cette affaire, et il ne faudra point de violence pour nous déterminer à ces mariages.

DE LORME.

Non ?

LÉPINE.

Non, je vous assure.

DE LORME.

Tatigué, que j'ai d'esprit ! je l'ai dit comme ça

à monsieu le bailli, et il dit comme ça, que pour ce qui est d'en cas de ça, il sera le tant mieux ; que moyennant ça, il ne faudra, m'est avis, dit-il, qu'un avis de parents et d'amis ; et comme d'amis je n'en croyons point, on prendra l'avis des amoureux, l'un vaut bien l'autre ; et pour les parents, alles n'avont d'autre parenté que moi, je sis toute la famille : ça sera bientôt bâti, comme vous voyez. Oh ! ce monsieu le bailli est un habile homme.

GIFLOT.

Tout flatte nos souhaits, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Nous n'aurions jamais pris le canal du bailli pour parvenir à ce bonheur.

DE LORME.

Motus, au moins. Le velà, je pense : ne lui témoignez rien ; il m'a, morgué, bian recommandé de ne vous en rien dire.

SCÈNE XV.

LE BAILLI, DE LORME, GIFLOT, LÉPINE.

LE BAILLI.

Ah ! ah ! messieurs, tous deux ensemble ? Voilà des rivaux en bonne intelligence ! Et le prétendu beau-frère, pour qui se déclare-t-il ? Il faut faire la cour au beau-frère.

DE LORME.

Tatigué, quel malin, comme il les cajole!

LÉPINE.

Nous aurons aussi besoin de votre protection, monsieur, et nous savons que madame la meunière défère beaucoup à vos sentiments.

LE BAILLI.

Si elle prenoit de mes conseils, tout le monde seroit content, et elle aussi, peut-être; mais c'est le choix qui l'embarrasse, et vous la régalez si bien tour-à-tour. Comment! je viens de rencontrer une troupe de bohémienus et bohémienues qui, par les ordres de monsieur Gillot, à ce qu'on m'a dit, doivent ici venir dire la bonne aventure à tout le village, et donner, à leur manière, une petite fête qui ne promet pas moins que celle de tantôt. Cela est galant, messieurs, et l'objet de ces galanteries ne vous doit pas payer d'ingratitude.

GIFLOT.

Ce sont des choses, monsieur...

LE BAILLI.

Voici madame la meunière qui me cherche, car elle m'a fait dire qu'elle me vouloit parler. Allez, messieurs, faites avancer votre petite mascarade; je ne ferai rien contre les intérêts de l'un ni de l'autre.

LÉPINE.

Nous sommes persuadés de vos bontés, monsieur, et nous y mettons toute notre espérance.

DE LORME.

Morgué, je m'en vais itou avec eux, monsieu le bailli; vous allez peut-être dire là queuque chose que vous me diriais encore de ne pas dire, et cela me fait de la peine.

LE BAILLI.

Oui, vous avez raison, monsieur de Lorme: allez et avertissez votre fille et vos nièces de venir ici; la partie ne seroit pas bonne sans elles.

SCÈNE XVI.

LE BAILLI, LA MEUNIÈRE.

LE BAILLI.

Je prends soin d'écarter tout le monde, comme vous voyez, afin que nous puissions parler en liberté. Ça, que me voulez-vous dire?

LA MEUNIÈRE.

Ah! monsieu le bailli, je sis dans de grandes parplexités; mon animal de biau-frère m'a dit des choses qui me mettent de bian mauvaise humeur.

LE BAILLI.

Le sot! Eh! que vous a-t-il dit, encore?

LA MEUNIÈRE.

Que vous êtes un tripon, monsieur le bailli, qu'on se moque de moi, que vous le savez bien, que vous en êtes bien aise, et que ce n'est pas à moi, que c'est à mes filles que ces amoureux font l'amour : ce seroit bien déplaisant, au moins.

LE BAILLI.

C'est un maroufle qui ne sait ce qu'il dit; je vous suis caution du contraire.

LA MEUNIÈRE.

Si ça étoit vrai, voyez-vous, je crois que j'étrangleroïs ces deux masques-là, et les amoureux itou; et ce seroit bien fait, n'est-ce pas, monsieur le bailli?

LE BAILLI.

Cela seroit un peu violent; mais il ne sera pas nécessaire d'en venir à ces extrémités, et je vous donnerai des expédients pour découvrir la vérité de toutes choses.

LA MEUNIÈRE.

Et pour leur faire pièce à tous tant qu'ils sont, en cas que cette vérité-là me soit désagréable; car j'ai de terribles soupçons dans la carvelle.

LE BAILLI.

Nous ne tarderons pas à en avoir l'éclaircisse-

ment, et à y mettre ordre. Voici ces bohémiens que monsieur Giffot vous amène ; ne marquez aucune défiance , entendez-vous ? Nous nous tirerons ensemble à l'écart, et nous parlerons à fond de cette affaire.

LA MEUNIÈRE.

Oui, c'est bien dit. Mais auparavant je veux me faire dire la bonne aventure : ça ouvre bien l'asprit ; et, suivant ce qu'ils me diront , j'aviserons ensemble à ce que j'aurai à faire.

FIN DU SECOND ACTE.

DEUXIÈME INTERMÈDE.

(M. Gillot amène une troupe de Bohémiens et Bohémiennes, qui se joignent à plusieurs paysans et paysannes du village, avec lesquels ils ferment une espèce de fête, dont ils régaleront la meunière.)

M. TOUVENEL, *bohémien.*

Nous passons entre nous la vie
Tant doucement,
Que qui la goûte un seul moment,
Ne peut après, sans qu'il s'ennuie,
Vivre autrement.

ENTRÉE.

M. TOUVENEL *continue.*

Nous cherchons la bonne fortune,
En la disant ;
C'est notre soin le plus pressant,
D'en faire avoir ici quelqu'une
A chaque amant.

ENTRÉE.

Mlle HORTENSE, *bohémienne.*

Nous rappelons au souvenir
Tout ce qui peut faire bien aise ,
Et ne disons rien qui ne plaise
Pour l'avenir.

ENTRÉE.

Nous promettons amant chéri
A jeune fille en mariage;
A veuve, lasse du veuvage,
Nouveau mari.

ENTRÉE.

BRANLE.

M. TOUVENEL.

Jeunes filles qui portez
Blonde chevelure,
L'Amour vient de tous côtés
Rendre hommage à vos beautés.
La bonne aventure au gué,
La bonne aventure.

Mlle HORTENSE.

Longue souffrance en aimant
Est chose bien dure;
Mais lorsqu'un heureux amant
Plaît au premier compliment,
La bonne aventure au gué,
La bonne aventure.

Mlle MIMI.

Voir sans obstacle un ami,
Bagatelle pure;
Mais, pour un amant chéri,
Tromper tuteur ou mari,
La bonne aventure au gué,
La bonne aventure.

M. DE LAVOI, *meunier.*

Si l'Amour d'un trait malin
Vous a fait blessure,
Prenez-moi pour médecin
Quelque bon garde-moulin.
La bonne aventure au gué,
La bonne aventure.

Si l'Amour d'un trait charmant
Vous a fait blessure,
Prenez pour soulagement,
Un gaillard fait comme Armand
La bonne aventure au gué,
La bonne aventure.

Mlle HORTENSE.

Suivons un penchant flatteur,
Sans peur de murmure ;
Est-il plus grande douceur
Que celle que donne au cœur
La bonne aventure au gué,
La bonne aventure ?

VIN DU SECOND INTERMÈDE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DE LORME.

Oh ! velà , palsangué , des maximes qui ne valent rian pour de jeunes filles , et ces bohémiens-là sont des dénêcheux de marles , sur ma parole. Velà ce que c'est , madame la meunière , vous aimez la joie , le divartissement ; vos filles s'élèvent parmi tout ça ; alles n'entendent , par-ci , par-là , que des morales d'amour , et vous ne voulez pas qu'alles songiant au mariage ? Ça est , morgué , impartinent , ça est ridicule. Mais il m'est avis que la velà là-bas qui jase bian d'action avec monsieu le bailli , notre belle-sœur la meunière. C'est un rusé manoeuvre que ce bailli ; et sans qué la meunière est une obstinée criature , il lui feroit faire tout ce qu'il voudroit.

SCÈNE II.

DE LORME, BLAISE.

BLAISE.

Pargué! vous êtes bien malin, monsieu de Lorme.

DE LORME.

Et en quoi donc malin, monsien Blaise?

BLAISE.

Morgué, vous défendez à Colette de me parler : alle ne me regarde pas tant seulement ; et, hors deux coups de pied et quenques soufflets qu'alle m'a fait l'amitié de me bailler, je n'en ai pas reçu la moindre honnêteté du dépis tantôt, voyez-vous.

DE LORME.

Et qui vous a dit que je li aie fait cette défense-là, monsien Blaise?

BLAISE.

Eh! pargué, c'est alle-même, monsieu de Lorme.

DE LORME.

Ah! ah! Alle vous a donc parlé à ce compte-là?

BLAISE.

Eh! voirement, oui, alle m'a parlé pour me dire qu'alle ne me parleroit plus : veilà une belle

avance. Eh! morgué, reparmettez-li qu'alle me parle, monsieu de Lorme.

DE LORME.

Oh! tatigué, que je m'en garderai bian!

BLAISE.

Je ne dirons point de mal de vous, je vous le promets.

DE LORME.

Pargué, je le crois bian.

BLAISE.

Et je nous contraindrons tous deux là-dessus, je vous en réponds.

DE LORME.

Vous vous contraindrais? Qu'est-ce à dire? Oh! bian, bian, il vaut mieux que vous vous contraingnais en ne disant mot, que non pas en parlant.

BLAISE.

Monsieu de Lorme?

DE LORME.

Monsieu Blaise?

BLAISE.

Si vous ne voulez pas que je nous parlions, je nous ferons des meines; et les meines, parfois, disent bian des choses.

DE LORME.

Les meines disent queuque chose? je li défendrai itou cc parler-là.

BLAISE.

Mais, monsien de Lorme...

DE LORME.

Mais, monsien Blaise, il n'en sera, morgue, rien.

BLAISE.

Eh bian ! soit ; je la varrai, tout au moins, alle me varra : vous n'empêcherez pas que je nous regardions, peut-être ?

DE LORME.

Je ne l'empêcherai pas ?

BLAISE.

Non, voirement ; et, comme je nous lisons dans l'œil entre nous autres...

DE LORME.

Si fait, morgué, je l'empêcherai ; et j'enfermerai plutôt Colette que non pas de souffrir que n'an li lise dans l'œil. Oh ! je varrons un peu comment vous vous y prendrais pour être mon gendre, malgré que j'en aie. Je vous baise bian les mains, monsieu Blaise. Ah ! ah ! ah !

SCÈNE III.

BLAISE, LOUISON, MAROTTE.

BLAISE, *seul*.

Pargué, bon! le velà justement de l'humeur qu'il faut pour bailler un bon acheminement à ce que j'ai envie qui arrive. Il querellera Colette, il la tormentera, la parsécutera, et ça la hâtera de m'aimer; c'est ce que je demande. J'ai queuque doutance qu'alle ne me hait pas, et je voudrois bian, par queuque moyen, que cette doutance-là devenît une çartitude.

LOUISON.

Bonjour, monsieur Blaise.

BLAISE.

Je vous baise bian les mains, mademoiselle Louison.

MAROTTE.

Votre servante, monsieur Blaise.

BLAISE.

Votre valet, mademoiselle Marotte.

LOUISON.

Je croyois que ma cousine Colette étoit avec toi.

BLAISE.

Bon, avec moi! Son père li a défendu qu'alle me parlit.

MAROTTE.

On lui a défendu de te parler ?

BLAISE.

Oui, voirement.

LOUISON.

Je vous le disois bien, ma sœur, qu'elle avoit quelque chose.

MAROTTE.

Oui, justement, c'est de ça qu'elle est si chagrine.

BLAISE.

Alle est chagrine de ça ? vous le croyez ?

MAROTTE.

Si je le crois ? Oh ! je suis assez dans sa confidence...

LOUISON.

Oh ! ça, ma sœur, vous taisez-vous ? Voilà comme vous êtes, vous. Ne pouvez-vous vous empêcher de dire tout ce que vous savez ? Je n'ai jamais vu de fille si babillarde.

BLAISE.

Eh ! laissez-la babiller, mademoiselle Louison. Dites, dites, mademoiselle Marotte, je vous en prie.

MAROTTE.

Non, non : ma sœur a raison ; Colette ne veut pas que tu le saches.

BLAISE.

Je ferai comme si je n'en savois rien ; parlez.

LOUISON.

Si tu veux faire semblant de n'en rien savoir, il est inutile qu'on te le dise.

BLAISE.

Eh bien ! je ferai queu semblant on voudra : morgué, dites promptement, je sis sur des épeines.

MAROTTE.

Ce pauvre garçon ! il faut le tirer d'inquiétude, ma sœur.

LOUISON.

Mais de quoi cela servira-t-il ? Il est amoureux de Colette, Colette est amoureuse de lui...

BLAISE.

Colette est amoureuse de moi ?

MAROTTE.

Oui, elle nous l'a avoué à nous ; mais elle ne t'auroit jamais fait cette confidence-là, à toi.

BLAISE.

Colette est amoureuse de moi ? N'est-ce point pour vous gobarger de moi que vous me dites ça ?

LOUISON.

Non ; nous te disons vrai : mais où cet amour-là vous mènera-t-il ?

BLAISE.

Comment, où il nous mènera ? T'atigué, qu'il

nous mènera loin ! elle n'a qu'à vouloir tant seulement.

MAROTTE.

Mon oncle ne consentira jamais que tu l'épouses.

BLAISE.

Oh ! palsangné , je l'épouserai bien sans li ; je ne sis, morgué, pas si nigaud que je le parois : et partant que vous me disiais vrai, et que Colette avec queque douzaine de filles du village et autant de jeunes garçons qui avont fait partie pour aller à certain pèlerinage...

LOUISON.

Comment ! quel pèlerinage ?...

BLAISE.

Ils appellont cela le pèlerinage d'amour ; c'est , disont-ils , queque part du côté de Paris. Les filles y allont pour se marier avec les garçons, les garçons pour se marier avec les filles : oh ! c'est une belle imagination ! Il y a tant de pèlerins , tant de pèlerines !

MAROTTE.

Mais vraiment , Blaise, ce sont des enlèvements que ces pèlerinages-là ?

BLAISE.

Fi donc , des enlèvements ! ce ne sont que des voyages , et des voyages qui faisont, morgué, bien

les parsonnes. Avant qu'on parte, les parents font toujours quelques difficultés; drès qu'on est de retour, ils convenont de tout à belles baises-mains pour éviter noise, et comme ça le pèlerinage ne manque point son effet; c'est une petite merveille.

LOUISON.

Si ce pèlerinage-là pouvoit faire changer d'humeur à ma mère, qui dit qu'elle ne veut pas nous marier?

BLAISE.

Acoutez, il ne seroit pas mal de la convartir un peu sur ce chapitre.

MAROTTE.

Je ne haïrois pas à voyager, moi; et si Colette se faisoit pèlerine...

BLAISE.

Pargué, pourquoi non? La voici, je vais lui proposer, s'il est vrai qu'elle m'aime...

LOUISON.

Non, non, ne lui parlez pas, à cause de mon oncle.

MAROTTE.

Nous la persuaderons mieux que vous.

LOUISON.

Oui; je vous en réponds, laissez-moi faire.

BLAISE.

Oh bien ! faites donc , je m'en vas m'aboucher avec quelques pèlerins , et préparer tous les affutiaux et les brimborions du pèlerinage.

SCÈNE IV.

COLETTE, MAROTTE, LOUISON.

COLETTE.

Comment donc ! Blaise s'en va dès qu'il ne voit ? Ce n'est pas qu'il boude , dites , cousines ?

MAROTTE.

Lui , bouder ? Au contraire , il est de la meilleure humeur du monde ; et c'est nous qui lui avons dit de ne pas te parler , à cause de ton père qui te l'a défendu.

LOUISON.

Ce n'est pas la peine de lui désobéir dans des bagatelles comme cela , dont on n'a que faire.

COLETTE.

Vous avez raison.

MAROTTE.

Il vaut mieux garder cela pour quelque bonne occasion , qui mène à quelque chose.

COLETTE.

Oui , cela est vrai. A-t-il été bien aise , cousines , de ce que vous lui avez dit ?

LOUISON.

Il en est tout transporté. Monsieur de Lépine étoit-il de même quand il a su...

COLETTE.

Je n'ai jamais vu personne si ravi.

MAROTTE.

Quoi ! monsieur Giflot ne l'étoit pas encore davantage ?

COLETTE.

Davantage ? non : cela ne se peut pas ; mais c'étoit tout de même. Allez, je vous réponds d'eux, répondez-moi de Blaise.

LOUISON.

Tout cela est le plus beau du monde ; mais que nous servira-t-il de les aimer et d'en être aimées ?

COLETTE.

Dame, je ne sais.

MAROTTE.

Tu disois tantôt que nous ne manquerions pas d'expédients.

COLETTE.

Oui ; mais j'ai l'esprit bouché, je ne sais pas pourquoi.

LOUISON.

J'ai beau rêver, le mien l'est aussi.

MAROTTE.

Ma mère et mon oncle ne consentiront jamais à ces mariages.

COLETTE.

Oh ! je ne crois pas : il faudroit de fortes raisons pour les y résoudre.

LOUISON.

Si le pèlerinage de Blaise pouvoit produire ces fortes raisons-là , ma sœur ?

MAROTTE.

Oui , les pèlerinages sont bons à bien des choses

COLETTE.

Qu'est-ce que c'est que ce pèlerinage de Blaise ?

LOUISON.

Un petit voyage qu'il va faire avec je ne sais combien de filles et de garçons du village.

COLETTE.

Comment ! Blaise s'en va ? il me quitte , ma cousine ?

MAROTTE.

Non , il ne te quitte point ; au contraire , il dit que le pèlerinage en vaudroit beaucoup mieux , si vous vouliez le faire ensemble.

COLETTE.

Moi , m'en aller avec un homme ?

LOUISON.

Nous lui avons promis de te le persuader.

COLETTE.

Vous ne me le persuaderez point. Voyez le beau conseil!

MAROTTE.

Comment, le beau conseil? Je lui ai répondu que tu le suivrais, moi.

COLETTE.

Mais cela est fort impertinent, fort ridicule; et vous me feriez passer...

LOUISON.

Ne te fâche point, cousine; il n'y a qu'à n'en rien faire.

COLETTE.

Le bel esprit! donner comme ça des paroles, m'engager malgré moi dans des démarches... Quand est-ce qu'ils partent?

MAROTTE.

Dès aujourd'hui peut-être.

COLETTE.

Dès aujourd'hui! Vous ne demanderiez pas mieux que de me faire faire un pas comme celui-là pour vous en moquer. Je suis dans une colère... Oh! je vous le revaudrai, vous me le paierez, et je m'en vengerai.

LOUISON.

Eh bien ! là, venge-toi, et ne fais point tant de bruit : tu n'as qu'à en dire autant à monsieur de Lépine ; cela est bien difficile !

MAROTTE.

A monsieur de Lépine, et à monsieur Gillot aussi.

COLETTE.

Fort bien : vous tiendriez toutes deux les paroles que je donnerois, je le vois bien.

MAROTTE.

Oh ! pour cela, oui : j'ai plus de cœur que toi ; et si l'on se mêloit pour moi de quelque affaire, on n'en auroit pas le démenti, je t'en réponds.

LOUISON.

On ne fait rien que pour lui faire plaisir, et on en a le désagrément, voyez ?

COLETTE.

Mais, vraiment, vous n'y songez pas : aller en pèlerinage comme cela, c'est se faire enlever.

MAROTTE.

Non, point du tout : je le croyois d'abord ; mais Blaise nous dit que ce n'est qu'un voyage.

COLETTE.

Oui, un voyage avec des garçons !

LOUISON.

Eh! non: les filles vont par un côté, les garçons par un autre.

COLETTE.

Mais, tout revient au même, on se retrouve.

MAROTTE.

Eh! vraiment, oui; il faut bien qu'on arrive.

COLETTE.

Tenez, mes cousines, voilà un sot voyage, vous avez beau dire,

MAROTTE.

Un sot voyage! Presque tout le village le fait: est-ce que tout le village voudroit faire une sottise?

LOUISON.

C'est en tout bien et en tout honneur, à bonne intention, ce qu'on en fait; et ne serons-nous pas bien aises au retour qu'il n'y ait plus de difficultés à nos mariages?

COLETTE.

Oui, ça seroit bien, si ça étoit comme ça; mais...

LOUISON.

Blaise dit que ça n'a jamais manqué; laissez-nous faire.

MAROTTE.

Paix, taisons-nous, voici mon oncle.

COLETTE.

Allez-vous-en, et me laissez ici; je veux lui parler avant que de me résoudre.

LOUISON.

N'va pas lui rien dire du pèlerinage, au moins.

COLETTE.

Non, non; ne craignez rien, et allez m'attendre au bord de l'eau, sous la grande saussaie.

SCÈNE V.

DE LORME, COLETTE.

DE LORME.

Ah! ah! les cousines s'enfuyont; je crois, Dieu me pardonne, qu'elles ont peur de moi: c'est que je sais de leurs petites fredaines, voyez-vous. Mais stapendant je ne leu veux point de mal, et la belle-sœur est une bonne femme, qui mérite bien ce qui lui arrivera.

COLETTE.

Comment, mon père?

DE LORME.

Et, rian, rian; c'est une obstinée qui ne veut point les marier.

COLETTE.

Je crois pourtant qu'elles seroient bien aises d'être mariées.

DE LORME.

Alles avont raison; mais leur mère est une goulue qui veut tout pour alle.

COLETTE.

Oh ! elle a beau vouloir, elle n'aura personne.

DE LORME.

C'est une bourrue, une capricieuse, qui ne veut tant seulement pas que ces pauvres filles jassaint un tantinet avec leux amoureux.

COLETTE.

Cela est bien dur, n'est-ce pas ?

DE LORME.

Eh ! fi, morgué, c'est une moquerie.

COLETTE.

Au moins, mon père, je n'ai pas parlé à Blaise, depuis que vous m'avez dit que vous ne le vouliez pas.

DE LORME.

Tu as fort bian fait. Ce n'est pas de même : j'ai raison, moi, vois-tu ; et ce que j'en fais n'est pas que je veuille épouser Blaise : mais ta tante, alle est amoureuse des amoureux qu'avont ses filles, et c'est pour ça qu'alle les gourmande.

COLETTE.

Oh ! vraiment, vraiment, ces gourmauderics vont être cause de quelque chose de beau.

DE LORME.

Comment ?

COLETTE.

Elles s'en vont faire un pèlerinage pour tâcher de rendre ma tante raisonnable.

DE LORME.

Un pèlerinage ? Alles font fort bien.

COLETTE.

Oui ; mais vous ne savez pas qu'elles ne sont pas toutes seules , et qu'il y a des pèlerins qui vont avec elles.

DE LORME.

Bon , tant mieux ! C'est bien avisé de prendre compagnie ; elles ne s'ennuieront pas dans les chemins.

COLETTE.

Oh ! vraiment non ; c'est monsieur Giffot et monsieur de Lépine qui font aussi ce pèlerinage-là.

DE LORME.

Tatigué que ça va bien ! voilà ce que je demandons.

COLETTE.

Vous trouvez qu'elles font fort bien ?

DE LORME.

Comment, bien ! elles font à merveille, et je n'en voudrais pas tenir cent bons écus.

COLETTE.

Voyez un peu comme on se trompe ! Je leur voulois conseiller, moi, de n'en rien faire.

DE LORME.

Garde-t-en bien voirement ; il faut les encourager à ça, au contraire.

COLETTE.

Oh ! ce n'est pas le courage qui leur manque ; et elles disent que quand elles reviendront il n'y aura plus de difficultés à leurs mariages.

DE LORME.

Oh ! pour ce qui est de ça, non ; monsieur le bailli et moi je les ferons faire : ces mariages-là se font d'eux-mêmes ; il y a des règles pour ça, ça va tout seul.

COLETTE.

Vous leur conseillez donc de partir, mon père ?

DE LORME.

Oui palsangué, je leur conseille.

COLETTE.

Que ces bons conseils-là leur feront plaisir !

DE LORME.

Et de chagrin à ta tante : c'est ce qui m'en plaît le plus. Elle m'en veut itou ; mais, morgué, je m'en gausse.

COLETTE.

Elle vous en veut aussi? Je vais porter vos conseils à mes cousines, (*bas*) et demander pour moi ceux de ma tante.

SCÈNE VI.

DE LORME.

Avec tout ça, voyez ce que c'est que de bail-
ler aux filles bon exemple, comme j'en baille à
Colette, moi. Je ne sis point libartin, je la tiens
de court, je vous la sarmonne: aussi ça est-il
d'une douceur, d'une simplicité; ça ne me fera
point de frasque. Mais la meunière... Oh! pal-
sangué, monsieu le bailli, j'avons le bon bout
de notre côté, ne vous boutez pas en peine.

SCÈNE VII.

LE BAILLI, DE LORME.

LE BAILLI.

Quoi! qu'est-ce? qu'est-il arrivé depuis peu?

DE LORME.

Les mariages que je souhaitons sont, morgué,
faits, presque autant vaut...

LE BAILLI.

De quelle manière?

DE LORME.

Oh! palsanguenne, parsonne ne pourra dire non, pas même la meunière...

LE BAILLI.

Ce ne sera peut-être pas la plus rétive. Eh bien?

DE LORME.

Monsieu de Lépeine et monsieu Giflot s'enfournont d'eux-mêmes.

LE BAILLI.

Comment?

DE LORME.

Ils emmèneront les nièces en pèlerinage.

LE BAILLI.

En pèlerinage! Qui vous a dit cela?

DE LORME.

Pargué, Colette alle-même, à qui j'ai recommandé qu'alle les faisit partir tout au plus vite. C'est bian fait, n'est-ce pas?

LE BAILLI.

Il n'y a pas grand danger qu'elles partent; mais il ne faut pas qu'elles aillent loin.

DE LORME.

Oh! je les rattraperous facilement; et puis autant de marié ou dépendu, n'est-ce pas? Veli, morgué, bian pourvoir des filles.

LE BAILLI.

Je me suis avisé fort à propos de reprendre quelques espions dans le village, qui me rendent compte de tout ce qui se passera.

DE LORME.

Oh ! palsangné, je m'en fierai mieux à moi qu'à parsonne, et je m'en vais les espionner moi-même : oh ! je vous en viendrai bientôt dire des nouvelles.

SCÈNE VIII.

LE BAILLI.

Qu'il y a d'union dans de certaines familles ! Voilà un beau-frère qui n'a rien tant à cœur que de faire du chagrin à la meunière, et l'autre est bien femme à le lui rendre.

SCÈNE IX.

LA MEUNIÈRE, LE BAILLI.

LA MEUNIÈRE.

Velà qui est tarminé, monsieu le bailli ; j'ai pris mon parti, je ne compte plus sur Blaise ; c'est un parside ; et au cas que monsieu de Lépeine et monsieu Giflot me manquient itou...

LE BAILLI.

Je ne vous conseille pas de faire de grands fonds sur eux.

LA MEUNIÈRE.

Que le monde est malin ! Ce vilain Blaise, que je croyois si nigaud, monsieu le bailli...

LE BAILLI.

Eh bien ?

LA MEUNIÈRE.

Il a eu l'esprit d'enrôler Colette : les velà qui s'en allont ensemble en pèlerinage.

LE BAILLI.

Ils s'en vont ensemble ! En êtes-vous bien sûre ?

LA MEUNIÈRE.

Si j'en sis sûre ? C'est Colette alle-même qui me l'a dit. Alle m'est venue demander mon avis là-dessus ; et vous jugez bian que je li ai conseillé qu'alle s'en allît ; et tout ça pour faire plaisir au biau-frère, car je nous aimons tant...

SCÈNE X.

DE LORME, LE BAILLI, LA MEUNIÈRE.

DE LORME.

Eh, tatigué ! madame la meunière, à quoi vous amusez-vous donc ? N'allez-vous pas dire adieu à vos filles ?

LA MEUNIÈRE.

Adieu à mes filles ? Allez, monsien de Lorme, allez-vous-en prendre congé de la vôtre, et ne vous mettez pas en peine des miennes.

DE LORME.

Je ne sais, morguenne, pas à quen pèlerinage elles s'en allont ; mais elles sont drolement équipées pour le voyage.

LA MEUNIÈRE.

Allez, vous êtes fou, monsien de Lorme.

DE LORME.

Oui, je sis fou, et votre garde-moulin est bian honnête. C'est li qui les conduit par le chemin, mais elles trouveront queuques autres pèlerins sur la route.

LA MEUNIÈRE.

Hon ! l'esprit bouché. Allez, mon bon ami, ce ne sont pas mes filles que Blaise conduit ; c'est la vôtre, il n'en emmène qu'une.

DE LORME.

La mienne ? Il est, morgué, bon là ! oh ! je sais bian ce que j'en dis, j'en ai vu deux.

LA MEUNIÈRE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le mal vous tient ; vous êtes accoutumé à voir double.

DE LORME.

Madame la meunière ?

SCÈNE XI.

MATHURINE, LE BAILLI, LA MEUNIÈRE,
DE LORME.

MATHURINE.

Ah! voirement, monsieu, voici bian du tinta-
mare.

LE BAILLI.

Comment, Mathurine! qu'est-ce qu'il y a?

MATHURINE.

Toutes les filles et les garçons se sont baillé le
mot pour désarter le village. Ils se sont habillés
comme des mascarades, et ils disent comme ça
qu'ils s'en allont en pèlerinage, pour celle fin
d'être mariés ensemble.

LE BAILLI.

Mais, vraiment, c'est une gageure, je pense.

MATHURINE.

Monsieu le curé est survenu, qui dit qu'il les
mariera bian tretous; qu'il ne faut point de pè-
lerinage pour ça, et qu'il ne prétend point qu'ils
se marient autre part: mais eux, ils veulent tou-
jours partir; venez-vous-en tâcher d'y bouter
ordre.

DE LORME.

Morgué, monsieu le bailli, c'est une rage que
ça.

MATHURINE.

Eh! voirement, oui, c'en est une. Il n'y a pas jusqu'à votre petite Colette qui emmène deux garçons pour aller toute seule, monsieur Gillot et monsieur de Lépine.

DE LORME.

Monsieur Gillot et monsieur de Lépine? qu'en conte!

MATHURINE.

Il n'y a point de conte à ça: et voilà, je crois, toute la bande qui vient vers ici; les plus pressés allent devant les autres. Eh bien! est-ce un conte? Tenez, voyez vous-même.

DE LORME.

Eh! pargué, non; c'est aller-même.

LE BAILLI.

Et les deux pèlerins qui la suivent de près.

LA MEUNIÈRE.

Qu'est-ce que tout ça veut dire?

SCÈNE XII.

LE BAILLI, LA MEUNIÈRE, DE LORME,
COLETTE, GILLOT, LÉPINE.

DE LORME.

Eh! parle donc, eh! fille. Comme te voilà faite! Est-ce que t'es iton une voyageuse?

COLETTE.

Mon père...

DE LORME.

Eh bian ! mon père ? Tenez , monsieu le bailli , alle me demande des conseils pour ses consines , et la masque les prend pour alle . Queue trahison !

COLETTE.

Il n'y a point de trahison là-dedans . Mes cousines ont profité de vos conseils , et moi j'ai suivi ceux de ma tante .

DE LORME.

Eh ! pourquoi donc ces deux messieux que tu dis qui sont amoureux d'alles ?

COLETTE.

Eh ! oui , justement , c'est pour elles que je les emmène , et elles emmènent Blaise pour moi : nous nous sommes partagés comme cela pour éviter la médisance .

DE LORME.

Eh ! oui : mais... Tatigné , que d'esprit , monsieu le bailli ! vela une jolie petite criature !

LE BAILLI.

Oui , vraiment . Que dites-vous à ça , madame la meunière ?

LA MEUNIÈRE.

Que voulez-vous que je vous dise ? je sis tout ébanbie .

LE BAILLI.

Vous voyez bien que c'est à vos filles qu'on en vouloit.

LA MEUNIÈRE.

Eh ! voirement oui , je le vois bian ; je ne le vois que trop.

LE BAILLI.

Après un éclat comme celui-ci , le meilleur parti que vous ayez à prendre , c'est , en cas que ces messieurs veuillent les épouser sans dot , de consentir à ces mariages tout au plus vite.

LÉPINE.

Oh ! de tout mon cœur , je ne demande pas mieux.

GIFLOT.

Ni moi non plus ; c'est tout ce que je souhaite.

LA MEUNIÈRE.

A ces conditions-là , je le veux bian itou ; j'en serai défaite.

COLETTE.

Si mon père vouloit aussi , monsieur le bailli , Blaise me prendroit de même.

DE LORME.

Je ne déboursrai rian pour ça ? Eh bian ! velà qui est fait. Je veux tout ce qu'alle veut ; alle est trop gentille. Vous resterais donc veuve à votre corps défendant , madame la meunière ?

LA MEUNIÈRE.

Moi, rester veuve?

LE BAILLI.

Il faudra prendre le concierge; c'est le portrait du défunt.

LA MEUNIÈRE.

Prendre sti-là? Je créverois plutôt; il y a trop de ressemblance.

LE BAILLI.

Eh bien! je ne lui ressemble point, moi. Vous, vous êtes riche et sans famille; voulez-vous me prendre?

LA MEUNIÈRE.

Vous prendre, vous? Vous feriais-vous meunier, monsieu le bailli?

LE BAILLI.

Pour me faire meunier, non: mais je vous ferai baillive.

LA MEUNIÈRE.

Eh bian! baillive soit; vous n'avez qu'à faire.

DE LORME.

Morgué, que ça me plaît! Velà tout le monde pourvu: n'y a-t-il point queuque fille ici, biau et bian tourné comme je sis, qui me voulit faire itou queuque chose?

LE BAILLI.

Oui, j'ai votre fait, monsieur de Lorme.

Bon, tant mieux. Allons, que les pèlerins et pèlerines viennent se réjouir de nos mariages. Il faut qu'ils soyaient tre tous de nos nocces ; et, morgué, vivent les pèlerinages ! sans sti-ci, je ne serions pas si bian d'accord que je le sommes.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

TROISIÈME INTERMÈDE.

(Les garçons et les filles du village, vêtus en pèlerins et en pèlerines, se disposent à faire voyage au temple de l'Amour.)

M. TOUVENEL, *pèlerin*.

Au temple du fils de Vénus,
Chacun fait son pèlerinage;
La cour, la ville, le village,
Y sont également reçus :
Ceux qui viennent dans le bel âge
Y sont toujours les mieux venus.

ENTRÉE.

M. TOUVENEL.

L'Amour, ce petit dien malin,
Met tout en usage pour plaire;
Il a régalé la meunière
Pour s'asservir tout le moulin.

ENTRÉE.

M. TOUVENEL.

Quand j'ai quelque amoureux dessein,
Je fonde d'abord la cuisine;
Et, pour attraper ma voisine,
Je fais grand'chère à mon voisin.

ENTRÉE.

Mlle HORTENSE, *pèlerine*.
Venez dans l'île de Cythère
En pèlerinage avec nous;
Jeune fille n'en revient guère
Ou sans amant ou sans époux;
Et l'on y fait sa grande affaire
Des amusements les plus doux.

M. TOUVENEL.

Pour s'engager dans ce voyage
Il ne faut point tant de façon;
Je ne veux pour tout équipage
Que mon amour et mon bourdon;
Et, pour avoir soin du ménage,
Marotte, Colette, ou Louison.

Mlle HORTENSE.

Nous irions ensemble à la Chine,
Sans avoir écu ni denier;
Jenne et gentille pèlerine
Porte toujours de quoi payer:
L'Amour prend soin de la cuisine,
Et Bacchus est le sommelier.

ENTRÉE.

BRANLE.

M. TOUVENEL.

Nos pèlerins ont bonne mine;
Que de gentilles pèlerines!

Mais, à ce que dit Mathurine,
La mine trompe quelquefois.
Que de gentilles pèlerines
L'Amour assemble sous ses lois!

Mlle MIMI, *pèlerine*.

Mais, à ce que dit Mathurine,
Que de gentilles pèlerines!
La chose vaut qu'on l'examine,
Et je veux en juger par moi.
Que de gentilles pèlerines
L'Amour assemble sous ses lois!

Mlle HORTENSE.

La chose vaut qu'on l'examine.
Que de gentilles pèlerines!
Il ne faut esprit ni doctrine
Pour apprendre à faire un bon choix.
Que de gentilles pèlerines
L'Amour assemble sous ses lois!

M. TOUVENEL.

Il ne faut esprit ni doctrine,
Que de gentilles pèlerines!
Et souvent telle est la plus fine,
Qui s'y trompe le plus de fois.
Que de gentilles pèlerines
L'Amour assemble sous ses lois!

Mlle MIMI.

Et souvent telle est la plus fine.
Que de gentilles pèlerines!
Si mon premier choix me chagrine,
Quitte à troquer au bout du mois.

Que de gentilles pèlerines
L'Amour assemble sous ses lois!

Mlle HORTENSE.

Si mon premier choix me chagrine,
Que de gentilles pèlerines!
J'imiterai notre voisine;
Elle en prend bon nombre à-la-fois.
Que de gentilles pèlerines
L'Amour assemble sous ses lois!

FIN DES TROIS COUSINES.

LE
GALANT JARDINIER,

COMÉDIE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois le 28 octobre
1764.

PERSONNAGES.

M. DUBUISSON, père de Lucile.

MADAME DUBUISSON.

LUCILE, fille de M. Dubuisson.

M. CATON.

M. BAVARDIN.

M. ORGON, père de Léandre.

LÉANDRE, amant de Lucile.

LUCAS, jardinier.

MATHURINE, femme de Lucas.

LA MONTAGNE, valet de Léandre.

MARTHON, suivante de Lucile.

LA BOHÉMIENNE.

UN GARÇON ROTISSEUR.

TROUPE DE MASQUES.

La scène est dans la maison de campagne de
M. Dubuisson.

LE

GALANT JARDINIER,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

M. DUBUISSON, MADAME DUBUISSON.

M^{me} DUBUISSON.

Oh ! pour cela, monsieur Dubuisson, vous prenez bien mal votre temps pour faire ce mariage.

M. DUBUISSON.

Taisez-vous, ma femme ; je sais bien ce que je fais. Quand on a des filles d'un certain âge, d'un certain esprit, d'une certaine tournure, on ne peut trop se hâter de les marier, et il n'y a point de contre-temps pour s'en défaire.

M^{me} DUBUISSON.

Il n'y a rien à craindre de la vôtre. Une jeune enfant, qui a passé toute sa vie dans un couvent, qui n'en sort que depuis quinze jours...

M. DUBUISSON.

C'est justement ce qui fait que je m'en défie :

cela ne connoît point le monde, cela meurt d'envie d'en faire connoissance; et il n'y a point d'oiseaux si faciles à attraper que ceux qui sortent tout nouvellement de la cage. En un mot, nous l'avons tirée du couvent pour la marier; elle sera mariée, et tout au plus vite.

M^{me} DUBUISSON.

Mais, mon fils, quand je l'ai été chercher en Lorraine, d'où nous arrivons, vous aviez pour elle un autre parti que celui que vous lui voulez donner.

M. DUBUISSON.

Cela est vrai. Sur la proposition de mon frere l'avocat, je m'étois résolu de la donner au fils de monsieur Orgon, un de mes anciens camarades de collège, homme fort riche, qui n'a que ce fils-là : nous étions en paroles pour cela, monsieur Orgon et moi; mais outre que ce fils-là ne m'est point connu, c'est qu'il me revient de plusieurs endroits que c'est un libertin qui s'est fait capitaine malgré son père; grand dissipateur de biens, homme de plaisirs, de bonne chère, et aimant les femmes.

M^{me} DUBUISSON.

Le grand malheur! Vous étiez bien pis que tout cela quand nous nous mariâmes; et, si ma famille n'avoit regardé de si près...

M. DUBUISSON.

Il y a encore autre chose. Ce fils de monsieur Orgon devoit être rendu à Paris il y a trois semaines, pour terminer l'affaire. Son père lui avoit écrit d'y venir pour cela, et l'on n'en a ni vent ni nouvelle. Cela me fait comprendre que c'est un jeune homme qui craint de prendre un engagement. Il a de la répugnance pour le mariage, et cela m'en a fait prendre pour lui donner ma fille. Enfin, ma femme, voulez-vous que je vous dise? si je me hâte de la marier à ce monsieur Caton, qui ne me plaît guère, c'est que je suis prévenu que l'autre me plairoit encore moins, et que je me veux mettre hors d'état d'être persécuté par monsieur Orgon, qui, comme on me l'a dit, ne songe à marier son fils que pour le tirer du libertinage, et je ne veux point que ce soit ma fille qui ait cette peine-là.

M^{me} DUBUISSON.

Mais savez-vous bien que votre fille hait à la mort ce monsieur Caton que vous voulez qu'elle épouse?

M. DUBUISSON.

Ma fillen'a pas tort, c'est un vilain homme; mais il est fort riche, et en chemin de le devenir davantage; cela fera une bonne maison: c'est un homme qui ne dépeuseroit pas une pistole mal à propos.

M^{me} DUBUISSON.

Tenez, mon fils, c'est un vilain, un ladre, un vieux coquin, qui a vécu jusqu'ici d'une manière fort serrée, et qui, faute d'expérience, se répandra au premier jour en des dépenses excessives pour la première guenon qui lui donnera dans la vue. Je ne dis pas que ma fille ne mérite bien les petites galanteries qu'il fait pour elle ; mais, s'il étoit si raisonnable que vous le dites, il s'abstiendrait de ces bagatelles-là : nous sommes ici à notre maison de campagne.

M. DUBUISSON.

Je suis venu pour éviter le fracas et la cohue, et pour faire la noce à moins de frais.

M^{me} DUBUISSON.

Et de quoi s'avise donc votre monsieur Caton, que vous trouvez si économe, de régaler tous les jours tout le village ?

M. DUBUISSON.

Ce n'est pas lui qui fait ces sottises-là.

M^{me} DUBUISSON.

De faire tirer des fusées, des feux d'artifice ?

M. DUBUISSON.

Vous n'y êtes pas.

M^{me} DUBUISSON.

De donner des violons et de la musique dans

les avenues de notre bois? L'impertinent! le sot!
A quoi cela est-il bon?

M. DUBUISSON.

Cela ne vient pas de lui, vous dis-je : il y a quelque chose là-dessous que je soupçonne, et j'ai mis des gens en campagne pour le découvrir.

M^{me} DUBUISSON.

Bon! bon! quelque chose là-dessous : que pourroit-ce être?

M. DUBUISSON.

Le neveu de Lucas m'en rendra bon compte : c'est un coquin qui n'est pas mal entendu.

M^{me} DUBUISSON.

Quand s'en va-t-il, cet animal-là? Il y a déjà dix ou douze jours qu'il est ici à pot et à rôt dans la maison.

M. DUBUISSON.

C'est le neveu de votre jardinier, un sergent de milice, qui vient voir son oncle en allant à la garnison.

M^{me} DUBUISSON.

Je n'ai que faire de cela ; je n'aime point si longues visites quand elles se font à mes dépens. Hom! votre jardinier vous en fait bien passer, monsieur Dubuisson.

M. DUBUISSON.

A moi?

M^{me} DUBUISSON.

A vous-même. Je voudrois bien savoir de quoi ce maroufle s'avise de prendre encore un garçon jardinier de surcroît, quand il y en a deux ici.

M. DUBUISSON.

Ce sont ses affaires.

M^{me} DUBUISSON.

Ce sont les vôtres, et tout cela vit aux dépens du maître. Tenez, monsieur Dubuisson, vous êtes trop bon, trop facile, et cela me rend malade. Outre la fatigue du voyage et le mouvement de ce vilain carrosse de voiture, dont je ne saurois me remettre, j'ai une migraine si horrible, un si grand mal de tête...

M. DUBUISSON.

Allez, ma femme, allez vous mettre sur votre lit, et ne vous inquiétez de rien; laissez-moi faire. Voilà justement le neveu du jardinier avec qui je suis bien aise d'avoir quelque petite conférence.

M^{me} DUBUISSON.

Je vous laisse, monsieur Dubuisson. Mais, si vous m'aimez, ne vous hâtez point de conclure ce mariage.

SCÈNE II.

M. DUBUISSON, LA MONTAGNE.

M. DUBUISSON.

Eh bien ! qu'as-tu appris ? Sais-tu quelque chose ? as-tu quelque éclaircissement ?

LA MONTAGNE.

Oh ! vraiment, oui, monsieur, vous avez soupçonné juste : toutes ces fêtes-là, toute cette musique qui nous fait coucher si tard et qui nous éveille si matin...

M. DUBUISSON.

Eh bien ?

LA MONTAGNE.

Eh bien ! monsieur, c'est quelque joli homme, amoureux de mademoiselle votre fille, qui fait toutes ces galantries-là, assurément.

M. DUBUISSON.

Cela ne vient donc pas de monsieur Caton ?

LA MONTAGNE.

Comment, de monsieur Caton ? ce vilain monsieur qui est ici depuis quelques jours ? Est-ce que... Mais, par ma foi... Attendez, vous me faites rêver à une chose... Oui, justement... Mais cet animal-là auroit-il l'esprit... Oui-dà, oui-dà. Quelque vilain qu'on soit, l'amour donne des

manières quelquefois. Allez, monsieur, je me rappelle des choses... Il faut que ce soit lui, sur ma parole.

M. DUBUISSON.

Mais sur quoi fondes-tu tes conjectures?

LA MONTAGNE.

Sur quoi? Il est fort riche, monsieur Caton.

M. DUBUISSON.

Oh! beaucoup.

LA MONTAGNE.

Et passablement fat, à ce qu'il me paroît.

M. DUBUISSON.

Oh! pour cela... C'est que...

LA MONTAGNE.

C'est lui, monsieur. Il n'y a qu'un homme riche et sot qui puisse faire ces dépenses-là.

M. DUBUISSON.

Mais qu'as-tu appris dans le village?

LA MONTAGNE.

Dans le village, monsieur? Je ne m'en suis pas tenu là: j'ai été jusqu'à Paris pour être mieux informé.

M. DUBUISSON.

Jusqu'à Paris?

LA MONTAGNE.

Oui, vraiment. Il n'y a qu'une bonne lieue d'ici; et il y envoie, lui, deux ou trois fois par jour. Il a

trois ou quatre personnes dans le village qui ne font autre chose qu'aller et venir.

M. DUBUISSON.

L'extravagant!

LA MONTAGNE.

J'ai fait connoissance avec ces messieurs-là sans faire semblant de rien. Ils sont partis, je les ai suivis.

M. DUBUISSON.

Eh bien? eh bien?

LA MONTAGNE.

Eh bien! monsieur, nous sommes arrivés: l'un a été dans la rue Saint-Honoré, chez des marchands d'étoffes; l'autre chez des marchands joailliers, sur le quai des Morfondus; celui-ci chez Crépi, celui-là chez Lamorlière.

M. DUBUISSON.

Mais cela ne conclut rien pour monsieur Caton, et ils ne t'ont point dit que ce fût lui qui les employât.

LA MONTAGNE.

Non, vraiment, ce sont des gens fort discrets: mais cela n'empêche pas qu'on ne voie fort bien que des joailliers, des marchands de vin, des rotisseurs... Il y a bien de la profusion là-dedans, bien du dérangement d'esprit, et je ne crois pas,

moi, que vous fussiez d'humeur à donner votre fille à un homme comme cela.

M. DUBUISSON.

Si j'étois sûr que ce fut lui : mais je ne vois rien encore qui me persuade...

LA MONTAGNE.

Cela est vrai, il n'y a rien de positif : mais c'est déjà beaucoup que de soupçonner. Ne vous hâtez point de rien conclure, monsieur.

M. DUBUISSON.

Non ; je veux approfondir la chose.

LA MONTAGNE.

Vous ne sauriez mieux faire. L'éclaircissement vous éclaircira si...

M. DUBUISSON.

Je l'attendrai l'éclaircissement. Toi , ne pars point pour ta garnison que ce mystère ne soit découvert.

LA MONTAGNE.

Je n'ai garde de vous quitter dans le fort de cette affaire-ci, monsieur.

M. DUBUISSON.

J'ai pris confiance en toi.

LA MONTAGNE.

Vous me faites bien de l'honneur.

M. DUBUISSON.

Et je reconnoîtrai tes bons offices.

LA MONTAGNE.

Je ne suis pas en peine de la reconnoissance ,
et pour le peu que j'en mériterai de sa part...
Mais voici la jardinière.

SCÈNE III.

LA MONTAGNE, MATHURINE.

MATHURINE.

Ah ! vous voilà , monsieur de La Montagne ! il
y a une heure que votre maître...

LA MONTAGNE.

Eh ! paix , paix , madame Mathurine ; êtes-vous
folle de ne me pas appeler votre neveu ?

MATHURINE.

Ah ! vous avez raison , et je n'y songeois pas.
Votre maître donc , il y a une heure...

LA MONTAGNE.

Eneore ? Ah ! tout est perdu. Avez-vous le dia-
ble au corps , ma tante Mathurine ? est-ce que j'ai
un maître , moi ?

MATHURINE.

Oui , voirement , vous en avez un. Ce jeune
monsieur qui a baillé de l'argent à notre homme
pour être garçon jardinier n'est pas votre maî-
tre ? Que voulez-vous dire ? est-ce que je suis une
bête ?

LA MONTAGNE.

Oh! pour cela, oui, très fort. Votre garçon jardinier est un jardinier, et moi je suis votre neveu, sergent de milice. On vous a dit cent fois...

MATHURINE.

Ça est vrai, j'ai tort; je n'y serai plus attrapée...

LA MONTAGNE.

A la bonne heure; mais, pour éviter les inconvenients, il ne faut pas que nous ayons longue conversation ensemble. Jusqu'au revoir, ma tante Mathurine.

MATHURINE.

Mais songez donc que votre maître... Le garçon jardinier vous cherche pour vous parler, mon neveu de la milice.

SCÈNE IV.

MATHURINE.

Ils avont biau faire et biau dire, je ne saurois m'acoutumer à ce qui n'est point. Mais quelle fantaisie à ce monsieur de se faire paysan, et à son homme de chambre de vouloir être le neveu de Lucas? Le voilà lui-même: il faut qu'il me dise pourquoi ça se fait.

SCÈNE V.

LUCAS, MATHURINE.

LUCAS.

Bonjour, Mathurine, je sis bian aise que ce soit toi. Es-tu toute fine seule ?

MATHURINE.

Eh ! parguene, tu le vois bian.

LUCAS.

N'y a-t-il parsonne qui nous acoute ?

MATHURINE.

Non, voirement.

LUCAS.

Ce ne sont pas ici des vétileries, vois-tu ?

MATHURINE.

A qui en as-tu donc, Lucas ? je ne t'ai jamais vu si étrange.

LUCAS.

Je le crois, morgué, bian : ma fortune est faite.

MATHURINE.

Ta fortune, da ? Et la mienne, Lucas ?

LUCAS.

Paix, motus, Mathurine, et la tienne itou. Oh ! ça, acoute : te sens-tu capable de garder un secret bian secrètement ?

MATHURINE.

Oh ! pour ça , oui. Tiens , il m'est arrivé je ne sais combien de choses que je ne serois plutôt fait hacher que de te les dire à toi-même.

LUCAS.

Bon ; il faut toujours faire comme ça : c'est une belle chose que le secret.

MATHURINE.

Ne te mets pas en peine , et dis-moi tout au plus tôt...

LUCAS.

Aga , tiens , Mathurine , je ne sais pas encore trop bien ce que c'est. Morgné , pourquoi faut-il que je ne sachions pas lire ni l'un ni l'autre.

MATHURINE.

Eh ! qu'est-ce que ça fait à notre fortune ?

LUCAS.

Ce que ça y fait ? Tiens , voilà un papier qui est tombé de la poche de ce drôle que j'appelons notre neveu.

MATHURINE.

Eh bien ?

LUCAS.

Eh bien ! c'est le factoton de ce jeune capitaine qui s'est fait garçon jardinier.

MATHURINE.

Je le sais bien.

LUCAS.

Or, ces gens-là, tu sais, remuont l'argent à la pelle ; ils font jouer, tu sais, jour et nuit, les ménétriers dans le village ; ils tirent, tu sais, des fusées et des artifices sur l'iau. Ils m'avont baillé, tu sais, quinze pièces d'or pour que le capitaine devint notre garçon, et son homme de chambre notre neveu, tu sais ?

MATHURINE.

Eh bian ? Je sais, je sais : si je sais tout ça, pourquoi me le dire ?

LUCAS.

Ah ! marguenne, bellement, Mathurine ; tre-dame, t'es bien prompte. Ce que je te dis-là, vois-tu, c'est à celle fin de te faire mieux entendre que ce capitaine-là est un homme riche, vois-tu, queuque fils de maltôtier ; que c'est là, vois-tu, queuque bon papier de conséquence, queuque contrat de constitution, vois-tu, queuque lettre de change.

MATHURINE.

Ça pourroit bien être.

LUCAS.

J'ai, marguenne, opinion que ça est. Tatigué que d'envieux, que de gens fuchés dans le village, quand ils verront Mathurine et Lucas dans un biau carrosse ! Car, vois-tu, je ne sommes pas

pour en demeurer là. Si j'ai une fois de l'argent, crac, je me boute dans les affaires, je me fais partisan, tu seras partisane; j'achèterons quelque charge de noblesse; et pis, et pis, on oubliera ce que j'avons été, et je ne nous en souviendrons, morgué, peut-être pas nous-mêmes.

MATHURINE.

Je deviendrions nobles, Lucas? j'aurions carrosse?

LUCAS.

Pourquoi non? je ne sommes pas les premiers paysans qui aurions fait fortune.

MATHURINE.

Mais, aconté, Lucas, n'est-ce point voler que de ne pas rendre ce papier à ce monsieur à qui il appartient?

LUCAS.

Bon, voler une feuille de papier! et pis, après tout, il n'y a pas de mal à ça : un paysan prendre à un capitaine, et au fils d'un maltôtier encore, ce n'est pas voler que ça, c'est prendre sa revanche.

MATHURINE.

T'as raison. Montre-moi ce papier, Lucas : donne, Lucas, donne.

LUCAS.

Bellement donc, ne va pas le déchirer.

MATHURINE.

Eh! Lucas, c'est de l'écriture dont on écrit les livres, je pense?

LUCAS.

Eh! oui, tant mieux; c'est de la meilleure stelle-là, de la plus véritable, de celle qu'on croit davantage... Eh! margué, que fais-tu? t'es maladroite; ce n'est pas comme ça que ça se tient, c'est comme ça. J'ons déjà quenque connoissance, vois-tu. Tiens, Mathurène, que je te montre: tout ce qui est blanc, vois-tu, c'est le papier, et tout ce qui est noir, c'est les lettres.

MATHURINE.

Tredame, Lucas, tu sais déjà lire.

LUCAS.

Tredame toi-même. N'est-ce pas biauoup que de savoir faire la différence? Mais voici nos deux drôles; ils donnent a plein collier dans l'ornière; car je me doute qu'ils parlont de ça. Retourne-t'en à la cuisine, pendant que je m'en vais les acouter, moi, sans faire semblant de rian. Ah! tatigué, que je sis un rusé marle!

SCÈNE VI.

LÉANDRE, LA MONTAGNE; LUCAS,
écoutant.

LA MONTAGNE.

Il faut finir cette affaire-ci d'une manière ou d'une autre, monsieur; et si monsieur votre père est encore huit jours sans apprendre de vos nouvelles, je vous le garantis défunt, ou, tout au moins, fou à lier.

LÉANDRE.

Il est donc bien en peine de moi ?

LA MONTAGNE.

Il en perd l'esprit, vous dis-je; et le bruit court dans le quartier que vous avez été pendu.

LÉANDRE.

Maraud...

LA MONTAGNE.

Ce n'est point un conte, monsieur : vous avez mandé, il y a un mois, que vous reveniez; on vous sait parti d'Allemagne, vous n'arrivez point; tout le monde veut que des chenapans, que nous avons, dit-on, trouvés en chemin, nous aient, vous et moi, greffés tous deux sur quelque vieux chêne.

LÉANDRE.

La ridicule imagination !

LA MONTAGNE.

Moins ridicule que la vérité : car, enfin, y a-t-il rien de plus bizarre que ce que nous faisons ici ? Vous voilà garçon jardinier, vous qui ne savez pas comment croît une ciboule.

LÉANDRE.

Ne parlons point de cela. Personne ne t'a reconnu à Paris ? tu t'es informé de tout sans t'exposer...

LA MONTAGNE.

Oh ! pour cela, oui, je vous en réponds ; mais j'ai pourtant été bien tenté de me découvrir.

LÉANDRE.

Eh ! pourquoi ?

LA MONTAGNE.

Pourquoi, morbleu ? Tenez, monsieur, voilà les billets que fait courir monsieur votre père ; il y en a même d'affichés au coin des rues. Où diantre aurai-je mis ce billet ? il sera tombé de ma poche ; vous verrez que je l'aurai perdu.

LUCAS, *à part*.

Et que je l'aurai trouvé, moi. La belle chienne de fortune !

LÉANDRE.

Qu'est-ce que c'est que ce billet ? que veux-tu dire ?

LA MONTAGNE.

Je ne sais ce que j'en ai fait ; mais je vous en dirai le sens : *Trente pistoles à gagner pour qui donnera, chez monsieur Orgon, des nouvelles d'un jeune officier perdu sur la route d'Allemagne ; le jeune homme, de taille ni petite ni grande, l'encolure déchargée, la jambe sèche et qui porte au vent.*

LÉANDRE.

Tu te moques ?

LA MONTAGNE.

Je ne me moque point.

LUCAS, à part.

Trente pistoles à gagner ! c'est toujours quelque chose. Achevons d'aconter, c'est le moyen d'apprendre.

LÉANDRE.

Mon père n'y songe pas : le pauvre bon homme ! j'admire sa simplicité.

LA MONTAGNE.

Dites plutôt son bon naturel. Allons, monsieur, que cela vous touche, arrachez-vous à cette passion extravagante qui vous retient ici.

LÉANDRE.

Eh ! le moyen de m'en arracher ? Regarde ce portrait, mon pauvre La Montagne.

LA MONTAGNE.

Voilà une jolie personne, je vous l'avoue.

LÉANDRE.

Admire la fatalité de mon étoile : je pars de l'armée dans la résolution d'obéir aux ordres de mon père.

LA MONTAGNE.

Ces bons sentiments-là ne vous ont pas duré.

LÉANDRE.

Il n'attendoit que mon retour à Paris pour me marier.

LA MONTAGNE.

C'est ce qui vous fait craindre d'arriver.

LÉANDRE.

On ne peut échapper à sa destinée.

LA MONTAGNE.

Vous vous livrez de bonne grace à la vôtre.

LÉANDRE.

Ma chaise se brise au milieu d'un bois.

LA MONTAGNE.

Éloigné des postes.

LÉANDRE.

Je me vois obligé de prendre place dans le carrosse de Metz.

LA MONTAGNE.

Que le hasard fait passer par là tout à propos.

LÉANDRE.

J'y trouve une jeune beauté, toute charmante,
tout adorable.

LA MONTAGNE.

Cela est bien heureux.

LÉANDRE.

Que sa mère vient de retirer du couvent.

LA MONTAGNE.

Surcroît de charmes et de mérite.

LÉANDRE.

Je suis contraint de lui rendre les armes.

LA MONTAGNE.

A trente lieues de Paris, qui se seroit défié de
l'embuscade ? Tous les ennemis ne sont pas au-
delà de la frontière, monsieur.

LÉANDRE.

Quel ennemi ! Il est d'un sexe à qui les plus
grands hommes font gloire de céder.

LA MONTAGNE.

Bon ! les plus grands hommes ! morale d'opéra,
monsieur, fades discours ; on ne se rend que quand
on veut bien ne pas résister. Mais venons au fait,
s'il vous plaît : j'ai eu la complaisance de m'ac-
corder à vos visions ; il faut continuer, puisque
j'ai commencé. Vous aimez Lucile ?

LÉANDRE.

A la fureur.

LA MONTAGNE.

Elle ne sait rien encore de votre amour?

LÉANDRE.

J'attends l'occasion de me découvrir.

LA MONTAGNE.

Vous ne tarderez pas à la trouver. Ensuite?

LÉANDRE.

Si mon amour lui plaît, je la demanderai à son père.

LA MONTAGNE.

Il a des engagements avec un autre.

LÉANDRE.

Il faut les rompre.

LA MONTAGNE.

J'ai commencé d'y travailler.

LEANDRE.

Cela n'est rien, si tu n'achèves.

LA MONTAGNE.

Il nous faudra le consentement du vôtre.

LÉANDRE.

Nous tâcherons de l'obtenir.

LA MONTAGNE.

Cela sera difficile.

LÉANDRE.

Cela ne sera pas impossible.

LA MONTAGNE.

Nous aurons besoin d'argent.

LÉANDRE.

Voilà ma bourse.

LA MONTAGNE.

Fort bien, monsieur; vous avez réponse à tout. Malepeste, quel embonpoint de bourse! celle-là ne se sent point des fatigues de la guerre, et ce n'est pas la la bourse uniforme du régiment.

LÉANDRE.

As-tu fait donner ordre chez Grépi?

LA MONTAGNE.

Ne vous embarrassez de rien : je ruinerai votre rival dans l'esprit de monsieur Dubuisson ; je lui mettrai sur le corps toutes les sottises que vous faites... Présents, bijoux, cadeaux, sérénades, j'ai pris mes mesures pour toutes choses : voilà de la gent, laissez-moi faire ; les mesures ne manqueront pas, sur ma parole. Songez seulement à découvrir à Lucile...

SCÈNE VII.

LÉANDRE, LA MONTAGNE, LUCAS.

LUCAS.

Eh! gare! gare! enfuyez-vous-en : voilà monsieur Dubuisson qui vient envars ici ; il soupçonnera quelque chose, s'il vous trouve ensemble.

LÉANDRE.

Il a raison, je me retire.

LA MONTAGNE.

Et moi de mon côté...

LUCAS.

Et là, là, bellement, ne vous enfuyez pas, vous; ce n'est pas pour vous qu'il vient, monsieur Dubuisson, ce n'est que pour li.

LA MONTAGNE.

Comment donc?

LUCAS.

Avec votre permission, mon neveu de la milice, j'ai quenque petite parole à vous dire.

LA MONTAGNE, *à part*.

C'est encore de l'argent qu'il demande; je n'ai jamais vu de coquin plus intéressé.

LUCAS.

Allons, palsangué, boutez dessus; puisque vous êtes mon neveu, point de çarimonie. Qu'est-ce que c'est donc que ces trente pistoles qu'il y a à gagner pour qui baillera de certaines nouvelles, là...

LA MONTAGNE.

Je ne vous entends pas.

LUCAS.

Parguenne, je vous ai bien entendu, moi; je

sais tout le contenu de l'affiche que vous avez perdue, et c'est justement moi qui l'ai trouvée.

LA MONTAGNE.

Justement?

LUCAS.

Trente pistoles à gagner! Foin de ma curiosité, je voudrais, morgné, pour beaucoup ne savoir rien de ça, voyez-vous.

LA MONTAGNE.

Comment, comment donc?

LUCAS.

Ces trente pistoles-là me feront perdre l'esprit; oh! pour ça, oui, elles me renversent la cervelle, monsieur de La Montagne.

LA MONTAGNE.

Eh! par quelle raison?

LUCAS.

Il me vient des scrupules.

LA MONTAGNE.

Des scrupules à toi?

LUCAS.

Oui, voirement, des scrupules. Vous m'avez donné quinze pistoles.

LA MONTAGNE.

Eh bien! quinze pistoles : voudrais-tu les rendre?

LUCAS.

Moi, rendre de l'argent? vous n'y songez pas;
je sis fillot d'un procureur de Paris.

LA MONTAGNE.

Mais d'où viennent donc ces scrupules? Sur ce
que pour servir mon maître, tu trompes le tien?

LUCAS.

Oh! palsanguenne, non, vous me payez pour
ça.

LA MONTAGNE.

Eh bien donc?

LUCAS.

Ça n'est rien, ça se passera.

LA MONTAGNE.

Mais encore?

LUCAS.

Eh mais! vous m'avez baillé quinze pistoles
pour ne pas dire que c'est votre maître qui est
ici.

LA MONTAGNE.

Eh bien?

LUCAS.

Et son père en promet trente à sti' qui li dira
où il est: je me fais comme ça des scrupules.

LA MONTAGNE.

Voilà un maître maroufle avec ces fantômes.

LUCAS.

Je ne saurois sarvir sti-ci sans tromper sti-là, voyez-vous; et j'ai dans l'imagination que ce seroit blesser ma conscience, si je ne sarvois pas sti qui promet le plus, au préjudice de sti qui baille le moins.

LA MONTAGNE.

Oui-da, oui-da, il y a quelque chose à dire à cela. (*bas.*) Le dangereux coquin!

LUCAS.

Conseillez-moi un peu là-dessus, monsieur de La Montagne, vous qui êtes un si honnête homme!

LA MONTAGNE.

Je vois bien ce qu'il y a à faire : tiens, voilà encore quinzelois d'or pour mettre les choses dans l'équilibre.

LUCAS.

Tatigné, que vous êtes de bon conseil, monsieur de La Montagne! Mais, attendez un peu... Oui... tout juste, me voilà un peu plus embarrassé qu'auparavant.

LA MONTAGNE.

Comment? tu rêves. Seroit-ce encore quelque scrupule?

LUCAS.

Palsangué, oui: je ne sais plus quen parti

prendre avec votre peste d'équilibre. Pour que la balance penche de queuque côté, il faut du poids de plus, monsieur de La Montagne.

LA MONTAGNE.

Voilà encore quatre louis: seras-tu content?

LUCAS.

On ne peut pas plus. Je vous sarvirons comme vous nous payez, à bonne mesure.

LA MONTAGNE.

Oui? Tu nous es d'un grand secours, vraiment.

LUCAS.

Morguenne, vous ne savez pas ce que je risque, si monsieur Dubuisson ou madame sa femme venout à savoir que je me suis baillé pour compagnon de jardinage un jardinier qui n'est pas jardinier.

LA MONTAGNE.

Et qui diantre veux-tu qui leur dise, gros animal?

LUCAS.

Et que sais-je, moi? mademoiselle Lucile elle-même peut-être: elle est fille et jasense; par conséquent, elle dégoisera queuque chose; et sa suivante, mademoiselle Marthon, qui est itou une babillarde, et pis vela tout justement comment les choses se découvriront, monsieur de La Montagne.

LA MONTAGNE.

Va, ne crains rien : elles n'ont garde de parler ni l'une ni l'autre, et mademoiselle Lucile ne sait encore rien de la passion de mon maître ; elle ne le connoît pas pour ce qu'il est.

LUCAS.

Eh ! li donc ; vous m'en baillez à garder : quen peste de conte ! si elle ne le connoissoit pas, lui auroit-elle baillé sa portraiture ?

LA MONTAGNE.

Paix, tais-toi, ne parle point de cela. Il ne faut pas qu'elle sache que mon maître a son portrait : nous ne l'avons eu que par surprise.

LUCAS.

Et comment, par surprise ? Expliquez-moi ça, monsieur de La Montagne. Effectivement, ça est bien surprenant.

LA MONTAGNE.

Pas trop. Elle passe quelquefois des heures entières sur le grand balcon du côté de la rue ; un peintre de nos amis a trouvé le moyen de tirer le portrait que mon maître porte au bras, et que le hasard t'a fait voir.

LUCAS.

Taigué, l'habile peintre ! j'ous vu le portrait, ça lui ressemble comme deux gouttes d'ian.

LA MONTAGNE.

Souviens-toi de n'en point parler.

LUCAS.

Mais, velà bien des secrets à garder, monsieur de La Montagne : c'est une nouvelle augmentation de peine. Ne faudroit-il point encore quelque petit salaire pour cette peine-là ?

LA MONTAGNE.

On te paiera tout à la fin, si nos projets peuvent réussir.

LUCAS.

Ils réussiront dès que vous ne serez pas épargnant ; car, voyez-vous, ce n'est pas pour me vanter ; mais je sis un drôle qui aime bian l'argent, je vous en avertis.

LA MONTAGNE.

J'en suis convaincu. Mais, dis-moi un peu une chose : ne soupe-t-il pas aujourd'hui quelque'un avec monsieur Dubuisson ?

LUCAS.

Et, palsanguenne, oui. Ils sont un tas de bourgeois et de bourgeoises, qui avont chacun envoyé leur plat, parcequ'ils savent que notre maître est un tantinet ladre. Oh ! parguenne, il y a de quoi manger ; j'avons, morgué, deux cochons de lait, trois longes de viau, un gros aloyau,

quatre gigots et une tarrinée de bœuf à la mode.

LA MONTAGNE.

Voilà une petite chère bien délicate. Allons, allons, nous la leur ferons faire meilleure qu'ils ne pensent, et nous en ferons honneur à monsieur Caton.

LUCAS.

Hem, plaît-il ? que dites-vous ?

LA MONTAGNE.

Rien. Va-t'en voir ici près à l'Épée-Royale s'il n'y est point encore arrivé trois carrossées d'hommes et de femmes à qui j'ai donné rendez-vous.

LUCAS.

Trois carrossées ! vela bian du monde : qu'est-ce que vous voulez faire de tout ça ?

LA MONTAGNE.

Tu le sauras : va vite, et viens me rendre réponse.

LUCAS.

Oni, oui, je m'en vas vite ; allez. (*bas.*) Mais j'irai plus loin que l'Épée-Royale, et je gagneron l'argent de l'affiche.

SCÈNE VIII.

LÉANDRE, LA MONTAGNE.

LÉANDRE.

Mon pauvre la Montagne, voici Lucile et Marthon qui viennent de ce côté-ci; elles parlent ensemble : je me flatte d'avoir entendu quelque chose qui me regarde ; je voudrois bien en savoir davantage , comment faire ?

LA MONTAGNE.

Achevez d'écouter ; et, suivant ce que vous entendrez , prenez occasion de vous déclarer ou de vous taire. Voici un endroit tout propre à vous cacher ; mettez-vous sur ce gazon, et faites semblant de dormir : il est assez naturel qu'un garçon jardinier s'endorme sur l'herbe , au lieu de travailler.

LÉANDRE.

Les voici. Que Lucile est belle , et que je suis amoureux !

LA MONTAGNE.

Tout ira bien. Écoutez , parlez à propos , et me laissez faire le reste.

SCÈNE IX.

LÉANDRE, LUCILE, MARTHON.

MARTHON.

Mort de ma vie, mademoiselle, vous n'êtes pas de bonne foi; vous ne me dites point naturellement ce que vous avez dans l'âme.

LUCILE.

Mais, que veux-tu que je te dise?

MARTHON.

Ce que vous avez.

LUCILE.

J'ai du chagrin, Marthon.

MARTHON.

Du chagrin! Vous voilà fraîchement sortie du convent, où je sais bien que vous enragiez d'être; on va vous marier; et vous avez du chagrin? Je ne comprends pas...

LUCILE.

Hélas! Marthon.

MARTHON.

Vous soupirez, vous levez vos yeux au ciel; oh! je comprends à présent: vous êtes amoureuse, mademoiselle.

LUCILE.

Ah! Marthon, ne va pas t'imaginer...

MARTHON.

Je n'imagine rien que de juste , et je gage que ce n'est pas du mari qu'on vous destine que vous êtes amoureuse. Vos parents ont fait un choix pour vous sans vous consulter ; vous en avez fait un autre , vous , en votre petit particulier , sans prendre leur avis , et vous n'avez pas grand tort : leur monsieur Caton est bien le plus vilain mâtin , le plus disgracié mortel , avec son tic et son bégaiement ; je ne connois que votre cousin , monsieur l'avocat , qui soit encore aussi ridicule.

LUCILE.

Ah ! ma chère Marthon , que tous les hommes ne sont-ils faits comme ces deux-là ?

MARTHON.

Fort bien , je vous entends. Si tous les hommes étoient faits comme eux , votre petit cœur seroit moins agité , n'est-ce pas ?

LUCILE.

Parle bas , ma pauvre Marthon.

MARTHON.

Eh bien ! oui , volontiers ; mon dessein n'est pas de vous nuire. Eh bien ?

LUCILE.

Eh bien ! Marthon , je n'ai rien à te dire.

MARTHON.

Je m'en vais parler haut.

LUCILE.

Eh ! non, non, doucement.

MARTHON.

Vouloir qu'on parle bas, et ne rien avouer, cela me révolte. Vous rougissez : c'est une manière de s'expliquer dont je vous sais bon gré. La pudeur sied à merveille sur le visage d'une jeune personne ; c'est dommage que la mode en passe. Oh ! ça, ça, remettez-vous ; je sais bien qu'un aveu tendre coûte à faire à une fille qui sort du couvent ; mais cela viendra : le mot d'amour vous effarouche à présent, mais l'usage adoucira le mot et la chose, et vous ne l'aurez pas entendu prononcer cinq ou six fois que vous en aurez pris l'habitude.

LUCILE.

En effet, Marthon, tu es une personne admirable, et tes discours me donnent une certaine confiance. Je me sens plus de résolution... Mais, non, je n'aurai jamais la force de te le dire.

MARTHON.

Quoi dire ?

LUCILE.

Qu'il est vrai, Marthon, que je crois que j'ai de l'amour.

MARTHON.

Eh, mort de ma vie ! c'en est fait, le voilà tout

dit. Avouez que vous voilà bien soulagée; car, après l'aveu de la chose, celui des circonstances est compté pour rien. Il ne faut pas demander si le cavalier que vous aimez a beaucoup de mérite.

LUCILE.

Oh! tant, Marthon.

MARTHON.

Je m'en doute bien. S'il est jeune, galant, bien fait.

LUCILE.

Tout des plus galants, des plus jeunes, des mieux faits.

MARTHON.

La pauvre enfant! Il ne faut plus chercher de qui sont les fêtes galantes qui se donnent ici depuis quelques jours; c'est ce jeune amant, sans doute?

LUCILE.

Hélas! non, Marthon, ce n'est point lui: il ignore où je suis; mon nom même ne lui est peut-être pas connu.

MARTHON.

Comment donc! vos affaires ne sont pas plus avancées que cela?

LUCILE.

Il n'a pas tenu à lui ni à moi, ma chère Marthon; et si j'en crois ses yeux et mon cœur...

MARTHON.

Ses yeux et mon cœur ! Comment, diantre ! voilà du style le plus tendre , le plus délicat. S'expliquer ainsi en sortant du couvent ! Ah ! nature ! nature !

LUCILE.

Mais ma mère , qui , comme tu sais , est venue me chercher à Metz elle-même , nous a si fort observés l'un et l'autre pendant toute la route...

MARTHON.

Comment donc , pendant toute la route ? C'est donc une aventure de carrosse que celle-ci ?

LUCILE.

Hélas ! oui , Marthon.

MARTHON.

La pauvre enfant ! que je la plains !

LUCILE.

Je sais combien je suis à plaindre. Je me suis dit tout ce qu'on peut se dire , je sens tout le ridicule de ma passion ; mais elle est telle , chère Marthon , que je ne suis plus maîtresse de la vaincre , et que je serai malheureuse toute ma vie.

MARTHON.

Oh ! pour le coup , je suis bien fâchée de n'avoir pas été du voyage. Mais ne savez-vous point à-peu-près qui est ce jeune homme ?

LUCILE.

Un officier qui revenoit d'Allemagne. Sa chaise de poste rompit en chemin; il prit place dans le carrosse. Je fus surprise en le voyant; il me parut embarrassé comme moi; et, tant que nous avons pu nous voir, nous n'avons point cessé de nous regarder l'un l'autre que quand ma mère nous regardoit.

MARTHON.

Les pauvres enfants!

LUCILE.

Il me donnoit la main quand nous descendions du carrosse, et il me la serroit avec tant d'ardeur...

MARTHON.

Vous seriez la sienne?...

LUCILE.

Non, Marthon; je n'osois pas encore.

MARTHON.

Cela est bien modeste. Et ne vous a-t-il point dit quelque bagatelle, glissé quelque petit mot?

LUCILE.

Oui, Marthon; mais si adroitement, si spirituellement...

MARTHON.

Et comment, encore?

LUCILE.

Il y avoit dans notre même carrosse une jeune fille qui n'avoit point de mère.

MARTHON.

Qu'elle étoit heureuse ! Eh bien ?

LUCILE.

Eh bien ! Marthon, il lui disoit les plus jolies choses, les plus tendres, les plus amoureuses ; et tout cela, Marthon, en me regardant toujours. Oh ! je voyois bien que c'étoit à moi que cela s'adressoit.

MARTHON.

Par bricole ; fort bien. Au bout du compte ?

LUCILE.

Au bout du compte, nous sommes arrivés à Paris ; la fin du voyage nous a séparés ; il n'a point eu depuis de mes nouvelles, ni moi des siennes.

MARTHON.

Voilà une passion qui aura de belles suites ! Allez, mademoiselle, le meilleur parti que vous puissiez prendre, c'est d'oublier ce jeune homme-là, et de ne pas penser que vous l'avez vu.

LUCILE.

Je ne saurois, Marthon ; je l'ai trop regardé ; je crois le voir à tous moments, je cherche ses traits, son air, ses regards, ses manières dans tout ce qui s'offre à mes yeux.

MARTHON.

Vous ne trouvez rien qui lui ressemble, je gage ?

LUCILE.

Si fait, Marthon ; mais je n'ose te le dire.

MARTHON.

Parlez, parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Ce nouveau jardinier qui est ici depuis quelques jours...

MARTHON.

Qui ? Colin ?

LUCILE.

Il me paroît qu'il lui ressemble un peu.

MARTHON.

Mais, vraiment, il n'est pas mal tourné, ce jeune drole-là.

LUCILE.

Je lui trouve quelques-uns de ses traits, le même air à-peu-près, les yeux un peu moins vifs, à la vérité ; mais...

MARTHON.

Vous regarde-t-il de même ?

LUCILE.

Ah ! pas si amoureuxment, Marthon.

MARTHON.

Ce n'est donc pas lui. Le voilà qui dort sur ce gazon, taisons-nous.

LUCILE.

Ah, ciel ! Marthon, que je serois fâchée qu'il m'eût entendue !

MARTHON.

Il n'y a rien à craindre, ces manants-là dorment d'un trop bon somme.

LUCILE.

Ah ! Marthon, si c'étoit lui, et qu'il sentit ce que je sens, il ne dormiroit pas si tranquillement.

MARTHON.

Oh ! je le crois bien. Mais que vois-je ? quel bijou pend au bras de monsieur Colin ?

LUCILE.

Un bijou dis-tu ?

MARTHON.

Oui, vraiment, un bijou.

LUCILE.

Prends donc garde, tu vas l'éveiller.

MARTHON.

Comment donc, c'est un portrait, je crois !

LUCILE.

Un portrait ?

MARTHON.

Mademoiselle, c'est le vôtre.

LUCILE.

Mon portrait ? Tu n'es pas sage. Et comment, mon portrait ! Ah, ciel ! que vois-je ?

MARTHON.

Ah ! par ma foi, monsieur Colin est un paysan de la façon de l'amour. C'est lui, mademoiselle, c'est votre joli homme.

LUCILE.

Ah ! ma chère Marthon, mon cœur, mes yeux, mon portrait, tout me le persuade. Mais qui m'assurera que ses desseins sont légitimes ? qui me sera garant...

LÉANDRE, *se levant de dessus le gazon.*

Moi, charmante personne.

LUCILE.

Ah !

MARTHON.

Colin ne dormoit pas, sur ma parole.

LÉANDRE.

Moi, qui brûlois de me découvrir à vous ; moi, qui ne respire et qui ne veux vivre que pour vous, qui n'adore que vous, et qui n'ai point d'autre objet, point d'autre passion que d'être à vous toute ma vie ?

MARTHON.

On vous en offre autant de ce côté-ci.

LUCILE.

Ah ! ma chère Marthon, quelle surprise !

MARTHON.

Il n'est point question de faire ici la fière, monsieur Colin a tout entendu.

LÉANDRE.

Oui, mon adorable Lucile, vos sentiments me sont connus; ne doutez point, je vous en conjure, de la vivacité, de la sincérité des miens.

MARTHON.

Ah! mademoiselle, voilà votre père et ce vilain monsieur Caton.

LUCILE.

Ah, ciel!

LÉANDRE.

Ne faites semblant de rien, demeurez.

SCÈNE X.

M. DUBUISSON, M. CATON, LUCILE,
LÉANDRE, MARTHON.

M. DUBUISSON.

Ah! ah! que veut dire ceci? Un garçon jardinier aux pieds de ma fille!

M. CATON, *bégayant*.

Monsieur Dubuisson...

LÉANDRE, *contrefaisant le langage paysan*.

Comprenez-vous bien, mademoiselle? Velà le corps de logis, la terrasse est comme là, le potager envars ici, et partant, vous voyez bien... Eh! vous vela, monsieur, je vous demande pardon, c'est que...

M. DUBUISSON.

Que fais-tu là ?

LÉANDRE.

Rian, rian, monsieur; c'est que j'expliquois à ces madames que, si vous vouliez, j'aurois dessein de prendre votre potager pour mettre en parterre.

M. DUBUISSON.

Le beau dessein ! Et de quoi te méles-tu ?

LÉANDRE.

De rian, monsieur. C'est que de cette manière-là il ne manqueroit plus rian à votre jardin.

M. DUBUISSON.

Oui; mais tout manqueroit à ma cuisine.

LÉANDRE.

En ce cas, nan pourroit d'un autre côté...

M. DUBUISSON, *en colère.*

D'un autre côté ? Va-t-y en, toi, d'un autre côté. Et vous, mademoiselle, allez tenir compagnie à votre mère. Mettre mon potager en parterre, le beau projet ! Et que mettre dans ma soupe ? des tulipes ?

SCÈNE XI.

M. DUBUISSON, M. CATON.

M. CATON, *bégayant*.

Il n'a pas tort, c'est une belle chose qu'un
un beau parterre.

M. DUBUISSON.

Oui? Fort bien! vous vous découvrez trop.
Écoutez, monsieur Caton, j'avois dessein de vous
donner ma fille, parceque je vous croyois un
homme réglé, grand ménager, bon économe; et,
par vos discours et vos actions, vous me paroîs-
sez tout autre.

M. CATON.

Moi?

M. DUBUISSON.

Vous : on dit que toutes ces dépenses ridicules
qui se font depuis quelque temps dans le village
sont de votre façon.

M. CATON.

Non, ma foi.

M. DUBUISSON.

N'avez-vous point de honte?

SCÈNE XII.

M. DUBUISSON, M. CATON, MATHURINE.

MATHURINE.

Eh ! qu'est-ce que c'est donc que ça , monsieur ?
Est-ce drès aujourd'hui que vous faites la noce ?

M. DUBUISSON.

Comment ?

MATHURINE.

Il viant d'arriver là-bas quatre hottées de volailles et gibier, avec six charges de bouteilles de vin , quatre grands marmitons et cinq ou six petits, qui, pour vous accommoder à souper, s'établissent dans votre cuisine aussi familièrement que s'ils étient chez eux.

M. DUBUISSON.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MATHURINE.

Ils avient ôté les gigots et les longues de viau que j'avois mis à la broche ; ils avient été chercher du bois et du charbon dans la cave , qui étoit ouverte , et ils faisoient des feux de reculée ; ils boutient tout par écuelles, et ils disoient comme ça qu'il ne vous en coûtera rien , qu'on les laisse faire.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

M. DUBUISSON, M. CATON.

M. DUBUISSON.

Je n'y comprends rien, monsieur Caton.

M. CATON.

Ça est pla... plaisant.

M. DUBUISSON.

Oui, fort plaisant, fort plaisant. Eh ! le vieux fou !

SCÈNE XIV.

M. DUBUISSON, M. CATON, UN
ROTISSEUR.LE ROTISSEUR, à *M. Caton*.

Monsieur, voilà le mémoire du souper. Votre homme de chambre a dit que, si on ne le trouvoit pas ici, qu'on vous le donnât à vous-même.

M. CATON.

A moi, mon homme de chambre ?

LE ROTISSEUR.

Oui, monsieur. Vous n'avez qu'à le voir, c'est lui qui paiera.

M. CATON.

Va, va, tu te méprends.

M. DUBUISSON.

Parbleu ! voyons ; ce mémoire nous éclaircira peut-être. *(Il lit.)*

« Mémoire du souper porté chez monsieur Dubuisson par ordre de monsieur son gendre. »

De mon gendre ? Oh ! par la ventrebleu il ne l'est pas encore.

M. CATON.

Si je sais ce que c'est, monsieur Dubuisson...

M. DUBUISSON.

Eh ! fi, fi, monsieur, c'est se moquer. L'incident est trop naturel. Vous aimez la bonne chère, monsieur Caton.

M. CATON.

C'est une pièce qu'on me fait, monsieur Dubuisson.

M. DUBUISSON *lit.*

Deux potages, huit entrées. Fort bien. Un marcassin, six perdrix, une douzaine de cailles, quatre gelinottes de bois. Quel mémoire ! Voyons la somme. Cent quatre-vingt-deux livres dix sous. Eh bien ! voilà un fort bon ordinaire bourgeois ! Une femme ne mourroit par de faim avec vous, si cela pouvoit continuer.

M. CATON.

Je vous jure que...

M. DUBUISSON.

Allez, vous êtes un vieux fou.

SCÈNE XV.

M. DUBUISSON, MATHURINE.

MATHURINE.

Monsieur !

M. DUBUISSON.

Qu'est-ce encore ? Le dîner de demain ?

MATHURINE.

Non, monsieur ; c'est *ste* madame qui est toujours si claire, si luisante.

M. DUBUISSON.

Que veux-tu dire ?

MATHURINE.

Et là, je m'entends bien ; cette grande madame sèche, qui se boute du vernis sur le visage.

M. DUBUISSON.

Madame la marquise. C'est une vieille qui n'a ni enfants ni héritiers, allons la recevoir. La peste !

MATHURINE.

Il y a itou votre cousin monsieur l'avocat qui est venu avec elle.

M. DUBUISSON.

Oh ! pour cet animal-là, je me passerois bien de sa visite. Que diantre vient-il faire ici ce grimagier-là, avec son baragouin ?

MATHURINE.

Il dit qu'il vient voir monsieur Caton, votre gendre, qu'il n'a jamais vu. Le voilà.

SCÈNE XVI.

M. DUBUISSON, M. BAVARDIN.

M. DUBUISSON.

Ah ! ah ! c'est vous, j'en suis bien aise. Bonjour, monsieur Bavardin, bonjour, soyez le bien venu : quand vous en retournez-vous ?

M. BAVARDIN, *bégayant*.

Je viens... je viens...

M. DUBUISSON.

Vous venez, vous venez pour voir monsieur Caton. Voyez-le, et lui tenez compagnie, pendant que je vais recevoir madame la marquise. Je ne tarderai pas à vous rejoindre.



SCÈNE XVII.

M. BAVARDIN, M. CATON.

M. BAVARDIN, *bégayant*.

Je mou mourois d'envie de vous saluer.

M. CATON.

Et moi de vous vous voir. Votre réputation
m'est co connue.M. BAVARDIN, *bas*.Monsieur Ca caton se moque de moi , je pense.
Voyons un peu s'il continuera. (*haut*.) Je suis ravi
que vous épousiez Lu lucile. Vous serez cou cou
cousin germain de ma mère.M. CATON, *bas*.Pa pa parbleu , il me contrefait. Voyons jus-
qu'où cela ira. (*haut*.) Ce sera bien de l'ho l'hon-
neur pour moi d'être allié à un homme comme
vous, qui est un fou un fou foudre d'éloquence.

M. BAVARDIN.

Et un grand bonheur à la famille de vous vous
avoir, vous qui êtes un fa un fa favori de la for-
tune.

M. CATON.

Vous avez tous les talents et toute la physio-
nomie d'un Cu d'un eu Cujas.

M. BAVARDIN.

Quelque dépense que vous fassiez, on on sait bien que vous sortez de la cai de la cai de la caisse moins d'argent que vous n'y en faites entrer.

M. CATON, *bas*.

Cet homme-là cherche à m'in m'insulter.

M. BAVARDIN, *bas*.

Cet animal-là se moque de moi.

M. CATON.

Monsieur Ba bavardin, vous êtes un mau mau-
vais plaisant, je vous en avertis.

M. BAVARDIN.

Et vous un plat plat bou bouffon, monsieur
Caton.

M. CATON.

Vous poussez trop la la raillerie, monsieur
Bavardin.

M. BAVARDIN.

Vous me tu tu turlupinez mal à propos, mon-
sieur Caton.

SCÈNE XVIII.

M. BAVARDIN, M. CATON, MARTHON.

MARTHON.

Eh ! qu'est-ce donc que ceci, messieurs ? à qui
en avez-vous ? Déjà de la mésintelligence ! On
voit bien que vous allez devenir parents.

M. CATON.

De quoi ce vi visage-là s'avise-t-il de me contrefaire ?

M. BAVARDIN.

Morbleu, vi visage vous-même ; cela n'est pas vrai, c'est vous qui me contrefaites.

MARTIN.

Ah ! ah ! la plaisante aventure ! Allez, messieurs, point de rancune, vous ne vous contrefaites ni l'un ni l'autre, et ce sont de petites manières de parler, des agréments de la nature que vous possédez en commun.

M. CATON, *embrassant M. Bavardin.*

Ah ! ah ! c'est c'est autre chose. Je vous demande par pardon, monsieur Bavardin. (*Ils s'embrassent.*)

M. BAVARDIN.

Je snis votre va valet, monsieur Caton.

SCÈNE XIX.

M. DUBUISSON, M. BAVARDIN, M. CATON.

M. DUBUISSON.

Mais, parbleu ! monsieur Caton, je ne vous comprends pas : avez-vous absolument perdu l'esprit ? Il faut être fou à lier pour faire les choses que vous faites.

M. CATON.

Co comment donc ?

M. DUBUISSON.

Cela est étrange ! je ne suis pas le maître dans ma maison depuis que vous y êtes. Ce ne sont que des cadeaux, des festins, des mascarades.

M. BAVARDIN.

Il n'est bruit ici que de votre gal galanterie.

M. CATON.

Je veux être pen pendu, si je sais ce que c'est.

SCÈNE XX.

M. DUBUISSON, M. CATON, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

Venez donc voir, monsieur, comment vous voulez faire avec ces masques-là ? Il n'y a pas moyen de faire sortir ceux qui sont entrés, ni d'empêcher d'entrer ceux qui sont dehors.

M. DUBUISSON.

Voilà un bel embarras que vous nous causez là ! Et je donnerois ma fille à un fou comme vous ?

M. CATON.

Monsieur Dubuisson...

SCÈNE XXI.

M. DUBUISSON, M. CATON, M. BAVARDIN,
MATHURINE, LA MONTAGNE.

MATHURINE.

Dame, monsieur, venez donc mettre ordre à ça; il n'y a plus moyen d'y tenir: il faudra désarter, si vous ne faites agrandir la maison.

M. DUBUISSON.

Ah! j'enrage: des masques chez moi qui forcent ma porte!

M. BAVARDIN.

Je vais mettre ordre à cela. (*Il sort.*)

M. DUBUISSON.

Voilà ma maison au pillage.

MATHURINE.

Non, non: ne craignez rien; ce sont d'honnêtes gens, ils se renomment tre tous de monsieur Caton.

M. DUBUISSON.

Oui, justement, voilà l'affaire. Ah! l'extravagant personnage!

M. CATON.

Que la peste...

M. DUBUISSON, *en colère.*

Que la peste t'étouffe...

LA MONTAGNE.

Oui, vous avez raison, c'est un tour de son imagination; et il y a parmi la mascarade une joueuse de gobelets, qui chante, qui danse, qui fait des tours. Elle m'a avoué que tout ceci étoit de l'invention d'un homme qui vouloit faire à mademoiselle votre fille des présents de nocces d'une manière galante.

M. DUBUISSON.

C'est cela, c'est lui-même.

SCÈNE XXII.

M. DUBUISSON, MADAME DUBUISSON,
M. CATON, LUCILE, LA MONTAGNE,
MARTHON.

M^{me} DUBUISSON.

En vérité, monsieur Dubuisson, vous avez bien peu de complaisance; je vous avois prié de différer vos préparatifs de nocces, et vous commencez par donner le bal pendant que je me meurs. Le beau remède contre ma migraine, qu'une cohue de masques et de violons!

M. DUBUISSON.

Tenez, madame, c'est monsieur Caton à qui il faut vous en prendre; c'est lui...

M^{me} DUBUISSON.

Monsieur Caton est un sot. et je ne consentirai

point à donner ma fille à un extravagant comme lui...

M. CATON.

Je ne m'en pen pendrai pas.

MARTHON.

Place, place, voici les folies de monsieur Caton qui s'avancent en musique.

M. CATON.

Je ne suis pas seul amoureux de Lucile.

LA MONTAGNE.

Rira bien qui rira le dernier, n'est-ce pas?

M. CATON.

Oui, oui, oui, oui.

(Marche de plusieurs jardiniers et paysannes, de scarabouches, arlequins et autres. Les jardiniers portent sur leurs têtes des corbeilles garnies de fleurs. Après la marche une paysanne chante :)

Sous cet agréable feuillage

Lucile vient souvent rêver.

LA MONTAGNE, à M. Caton.

Lucile? C'est pour elle que la fête se fait.

M. CATON.

Oui, oui, oui.

(*La paysanne recommence.*)

Sous cet agréable feuillage

Lucile vient souvent rêver.

Quand vous la verrez arriver.

Vous qui, dans votre doux ramage,
Des charmes de l'amour savez si bien parler,
Petits oiseaux de ce bocage,
Prenez soin de lui révéler
Les plaisirs d'un cœur qui s'engage.

(Entrée de jardiniers qui portent leurs corbeilles
à Lucile.)

M. DUBUISSON.

Cela est fort bien chanté, monsieur Caton.

M. CATON.

Cela est vrai, cela est vrai, mon monsieur Dubuisson.

MARTHON.

Pour moi, ce que j'en estime le plus, ce n'est pas la musique. Voyez la propreté de ces corbeilles, la beauté de ces fleurs : encore faut-il bien que je me fasse un bouquet. (*en ouvrant une corbeille.*) Ah ! ciel !

LA MONTAGNE.

Comment ! Aurois-tu trouvé là quelque serpent caché sous ces fleurs ? Tu ne serois pas la première nymphe...

MARTHON.

Ah ! l'ingénieuse imagination ! Ce ne sont vraiment pas des serpents que ces fleurs cachent.

M^{me} DUBUISSON.

Qu'est-ce que c'est donc ? qu'as-tu trouvé ?

MARTHON.

Des étoffes magnifiques, madame, et qui se soutiennent d'or. Voyez. Ah! monsieur Caton, que vous êtes un royal homme!

M. DUBUISSON.

Que ces gens-là remportent leurs étoffes. Vous êtes bien heureux, monsieur Caton, d'avoir affaire à des personnes raisonnables.

MARTHON.

Ah! monsieur, avant qu'on les remporte, laissez-nous du moins le plaisir de la vue. Apparemment cette autre manne renferme la petite oie?

M. DUBUISSON.

La bile me monte, et ces impertinences-là me mettent dans une colère...

LA MONTAGNE.

Ah! point d'humeur, voyons jusqu'au bout. Où est la joueuse de gobelets? Qu'on apporte une table.

LA BOHÉMIENNE *chante*.

Chacun fait ici-bas des tours de gobelets.

Aux champs comme à la cour, à la ville, au palais,

A qui mieux mieux chacun s'abuse:

Pour se fourber les mortels semblent faits,

Il n'en est point que la feinte n'amuse;

La vérité pour eux a moins d'attraits

Que l'adresse et la ruse.

Pour se fourber les mortels semblent faits;
 Aux plus trompeurs l'usage sert d'excuse;
 Chacun fait ici-bas des tours de gobelets.
 Aux champs comme à la cour, à la ville, au palais,
 A qui mieux mieux chacun s'abuse.

LA MONTAGNE.

La morale est fort bonne : mais elle est ennuyeuse. Allons, amusons-nous plus agréablement, et donnez-nous quelque joli tour de votre métier.

LA BOHÉMIENNE.

Très volontiers. Je ne suis ici que pour cela.

(Elle chante en jouant des gobelets.)

Prenez bien garde à mes manches,
 A ma baguette, à ma main,
 Disant trois fois prelin pin pin,
 Ces trois boulettes blanches
 Se vont changer soudain.
 Celle-ci, beauté brillante,
 Qui savez tout charmer,
 Est un livre qu'on vous présente,
 Le grand art de se faire aimer.

(Elle présente à Lucile un livre, qu'elle fait trouver sous un de ses gobelets.)

LUCILE.

Un livre à moi ?

MARTHON.

Donnez, donnez, j'aime la lecture. Voyons un peu. *(en l'ouvrant.)* Ah ! madame, le beau livre ! Que

le style en est riche ! qu'il est brillant ! Ce ne sont que pierreries : des bagues, des boucles d'oreilles, des pendants, un carcan, un esclavage ! Ah ! monsieur Caton, qu'il est doux de porter vos chaînes !

LUCILE.

Des pierreries ! Mon père, il faut renvoyer tout cela.

MARTHON.

Oui, mademoiselle : mais je m'en vais toujours les serrer, sauf à rendre.

LA MONTAGNE.

Eh ! attends, attends, ne te presse point : il faut voir la métamorphose des autres boulettes.

LA BOHÉMIENNE *chante*.

Celle-là, sans que j'y touche
Que du petit bout de mon bâton,
C'est l'art d'adoucir la Marthon
La plus fière et la plus farouche.

(*Elle lui donne un livre plein de louis d'or.*)

MARTHON.

On me dédie aussi des livres à moi. L'art d'adoucir la Marthon ! (*Elle ouvre le livre.*)

LUCILE.

Voyons ce que c'est. Il est plein de louis ! Garde-toi bien de prendre cela, Marthon...

MARTHON.

Je vous demande pardon, mademoiselle ; des

livres ne se refusent point : j'aime la lecture , et celui-là ne sera pas rendu , sur ma parole. Ah ! monsieur Caton , que vous écrivez noblement ! dédiez-nous souvent de vos ouvrages. Le second tome ne vaut pourtant pas le premier ; mais il ne laisse pas d'avoir son mérite , et j'aimerois assez une bibliothèque toute dans ce goût-là. Voyons le troisième.

LA BOHÉMIENNE *chante.*

Voici l'art le plus difficile
Et le plus beau de mon art ;
Voyez si j'y suis habile :
Et , si le tour est gaillard ,
Qu'il ne soit pas inutile ;
Chacun y peut prendre part.

(La table sur laquelle la Bohémienne a joué des gobelets , se change en une table garnie de corbeilles de fruits , et de soucoupes garnies de liqueurs.)

LUCILE.

Oh ! pour ce dernier tour-là il me fait plaisir ; j'en suis ; et l'on ne sauroit donner une collation d'une manière plus galante.

MARTON.

Oh ! par ma foi , l'auteur se dément ; son style baisse , et les premiers tours sont les plus jolis à ma fantaisie : mais il n'importe , tirons-en parti , tout coup vaille.

SCÈNE XXIII.

M. DUBUISSON, MADAME DUBUISSON,
M. ORGON, M. CATON, LÉANDRE,
LUCILE, LUCAS, MATHURINE, LA
MONTAGNE.

LUCAS.

Laissez faire, monsieur; si je ne le trouvons pas là, je le trouverons... Il est, morgué, ici, ne vous boutez pas en peine.

LA MONTAGNE.

Comment, diantre! que vois-je? le père de mon maître!

LUCAS.

Tenez, voilà déjà son valet, n'est-ce pas?

M. ORGON.

Eh! oui, justement, c'est lui-même.

M. DUBUISSON.

Madame Dubuisson, c'est monsieur Orgon, je pense.

M. ORGON.

Monsieur et madame Dubuisson, par quelle aventure vous trouvé-je ici?

M. DUBUISSON.

Eh! vraiment, il n'y a point là d'aventure; nous sommes chez nous, monsieur Orgon.

M. ORGON.

Ah ! je vous demande pardon : je savois bien que vous aviez une maison auprès de Paris ; mais je ne savois pas qu'elle fût de ce côté-ci.

M. DUBUISSON.

Quel hasard, ou quelle raison vous y amène, vous ?

LA MONTAGNE.

Monsieur a su qu'il y avoit bal ici, il aime la joie, il vient prendre part à la fête. Allons, alors, de la joie.

M. ORGON.

La fête finira mal pour toi ; tu es un coquin qui débanché mon fils, apparemment.

M. DUBUISSON.

Votre fils !

M. ORGON.

Oui, mon cher monsieur Dubuisson ; cet honnête paysan est venu m'avertir qu'il étoit ici déguisé en jardinier, amoureux d'une jeune personne, à qui il donnoit tous les jours de nouvelles fêtes.

LA MONTAGNE, à *Lucas*.

Ah ! bourreau, tu as fait là de belles affaires.

LUCAS.

J'ons gagné les trente pistoles de l'affiche. Je ferai, morgué, une bonne maison, n'est-ce pas ?

M. DUBUISSON.

Que veut dire tout ceci, monsieur Orgon ? Votre fils déguisé ici en jardinier ! et amoureux d'une personne à qui il donne des fêtes ! Madame Dubuisson ?

M^{me} DUBUISSON.

Mon fils ?

LUCAS.

Eh ! morgué, ne faut pas tant rêver : c'est de mademoiselle Lucile qu'il est amoureux.

M^{me} DUBUISSON.

De ma fille ?

M. ORGON.

De votre fille ?

M. CATON.

Voi voi voilà le fait, monsieur Dubuisson.

M. ORGON.

Mais, vraiment, ce seroit une chose fort plaisante que le hasard eût ainsi prévenu nos projets.

LA MONTAGNE.

Comment, comment, vos projets ? Entendons-nous un peu, s'il vous plaît.

M. ORGON.

Quand j'ai fait revenir ton maître d'Allemagne, c'étoit pour le marier avec la fille de monsieur.

LA MONTAGNE.

Quoi ! tout de bon ?

M. DUBUISSON.

Je n'ai retiré ma fille du couvent, moi, que pour ce mariage-là.

LA MONTAGNE.

Cela est admirable? Point de tricherie au moins...

M. DUBUISSON.

On te dit vrai.

LA MONTAGNE, à *Léandre*.

Oh bien! en ce cas-là, démasquez-vous, monsieur le jardinier; tout est découvert.

LÉANDRE, se jetant aux genoux de son père.

Mon père, je vous demande mille pardons.

M. ORGON, en *l'embrassant*.

Ah! mon fils, mon cher enfant! je t'ai cru mort; je te retrouve, je te pardonne tout. Monsieur Dubuisson?...

M. DUBUISSON.

Je suis tout prêt à vous tenir ma parole; mais cependant j'hésitois à donner ma fille à monsieur Caton, à cause des dépenses excessives dont je le soupçonnois, et c'est notre faux jardinier qui les faisoit.

M. ORGON.

Que cela ne vous inquiète point; quelques dépenses qu'il puisse faire, j'ai assez de bien pour les soutenir.

MATHÉRIE.

Où a sarvi, monsieur.

M. DUBUISSON.

Allons nous mettre à table; remettons le bal après le souper.

M. CATON.

Je viens, ma foi, de l'échapper belle.

LUCAS.

Eh moi, palsanguenne, j'ai fait un biau coup.
Avouez tre tous que je sis un habile homme.

FIN.

TABLE DES PIÈCES

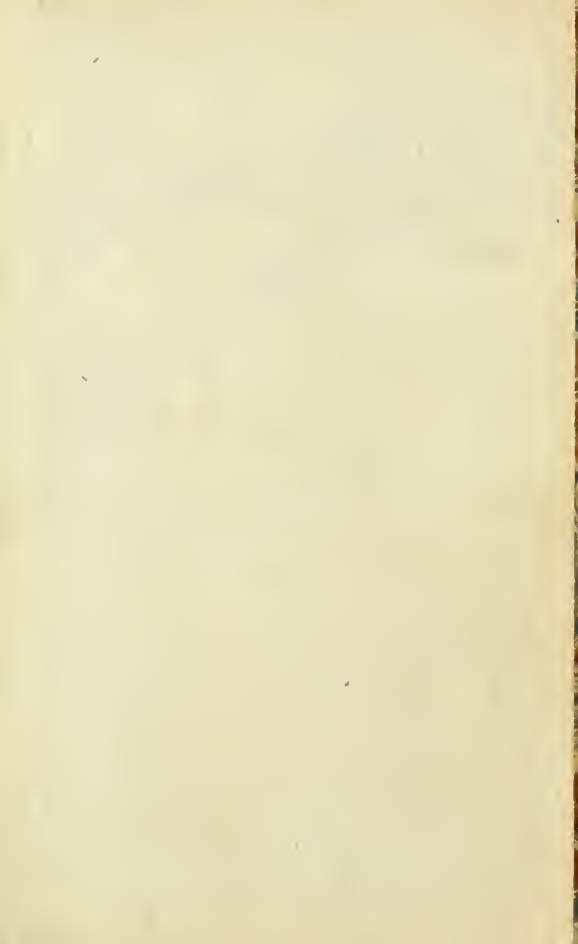
CONTENUES

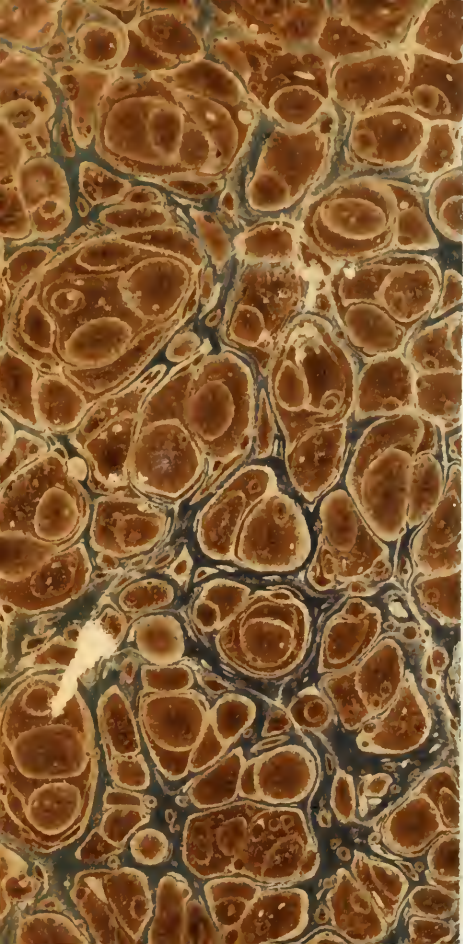
DANS CE VOLUME.

LES CURIEUX DE COMPIÈGNE.	Page	1
LE MARI RETROUVÉ.		73
LES BOURGEOISES DE QUALITÉ.		141
LES TROIS COUSINES.		219
LE GALANT JARDINIER.		327

FIN DE LA TABLE







PQ Dancourt, Florent
1794 Carton
D3A19 Chefs-d'oeuvre
1822 dramatiques
t.3

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

